



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

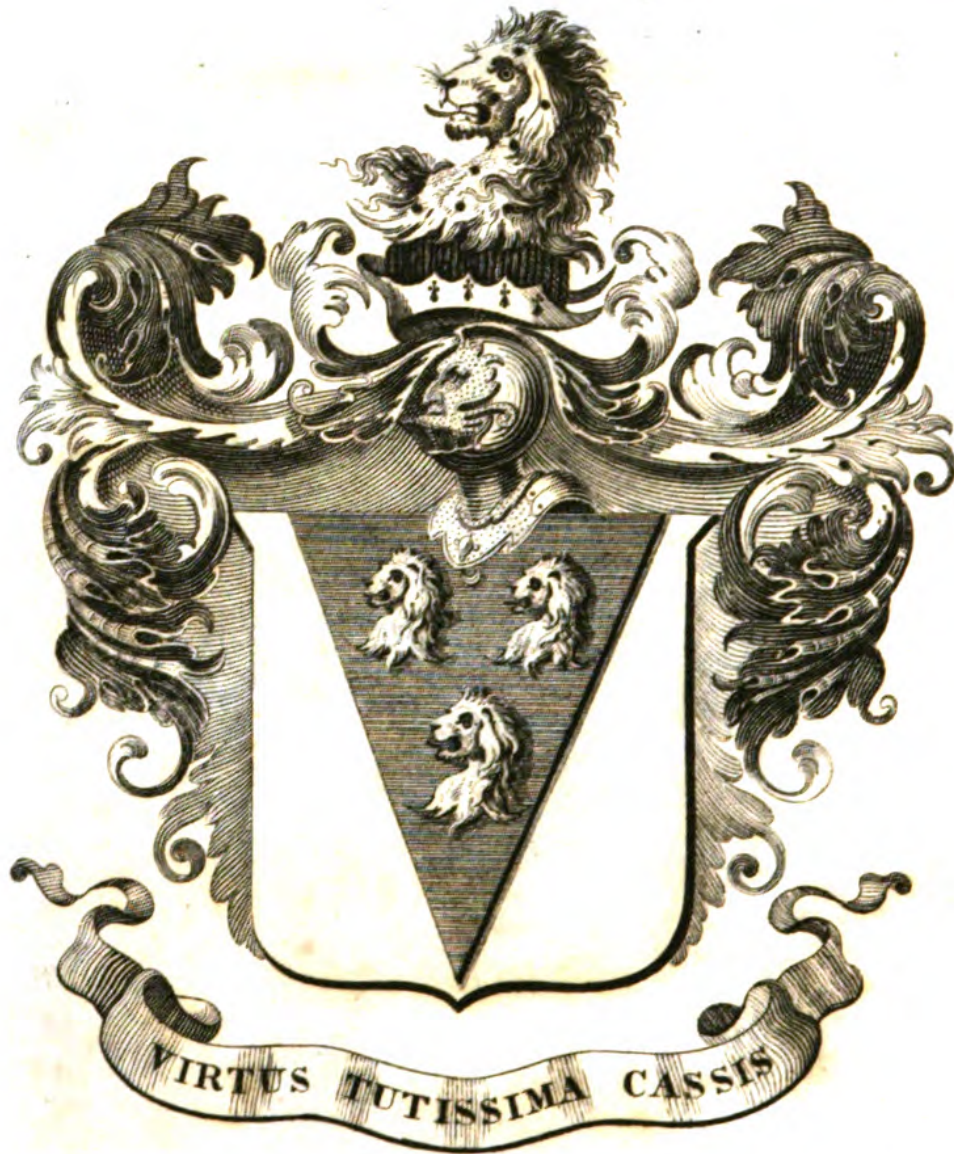
For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

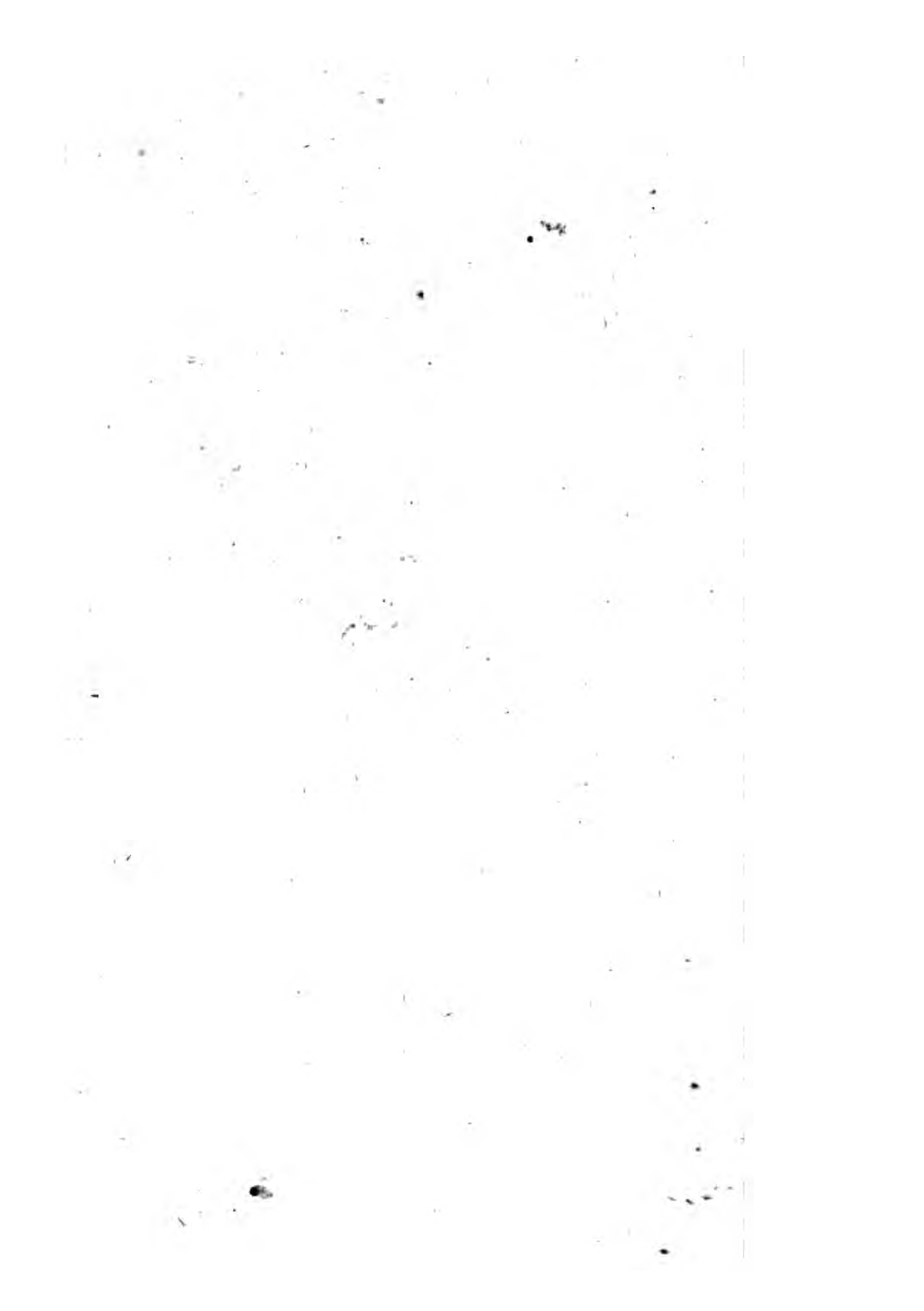


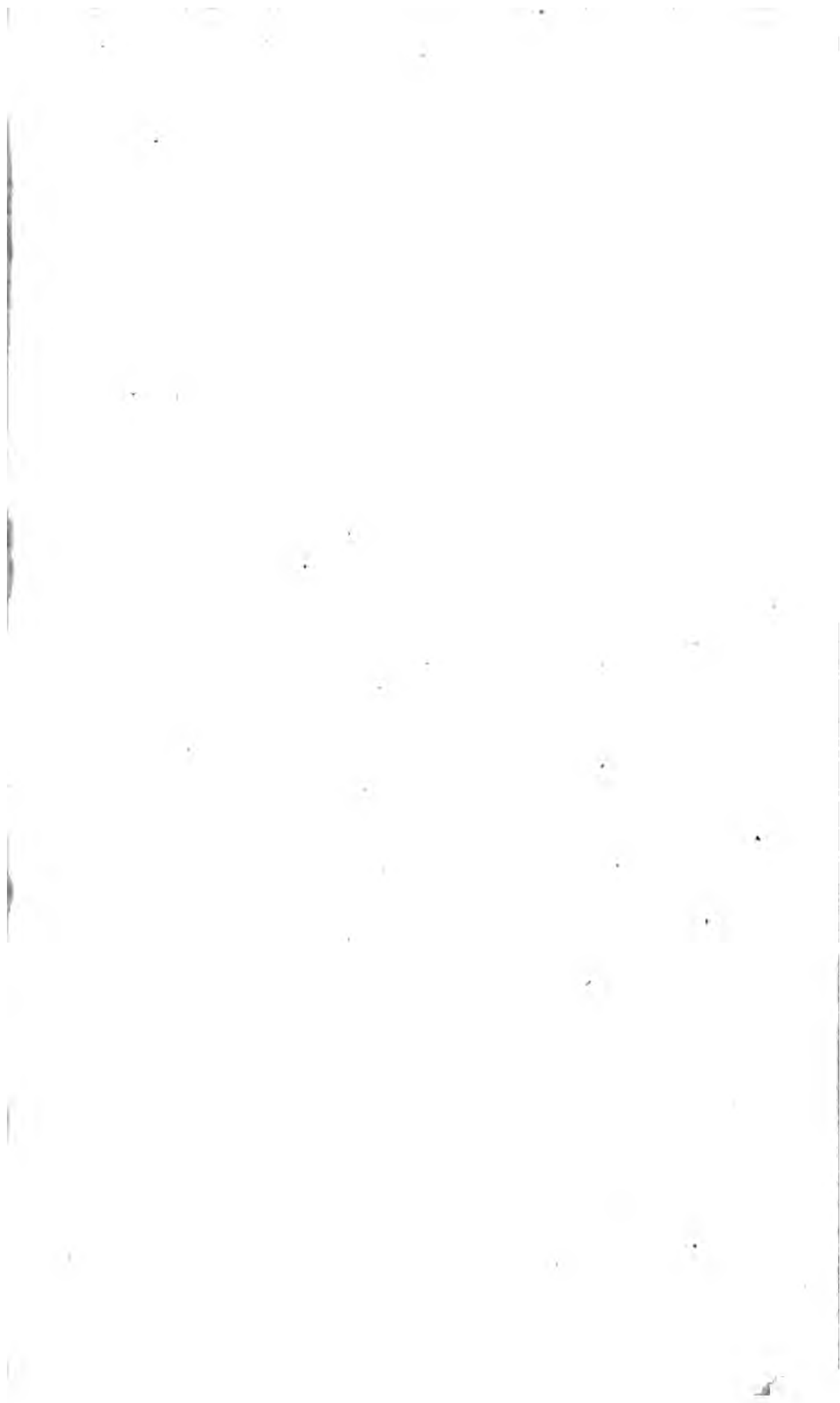


B. Johnson,

UNS. 168 e. 16







J. Yr.
R E C U E I L

DES PLUS BELLES PIÈCES

D E S

POÈTES FRANÇOIS,

Depuis VILLON jusqu'à BENSERADE.

T O M E C I N Q U I E M E.

*Contenant D'ACEILLY , Madame de VILLEDIEU ,
LA SABLIERE , MONTREUIL , CHARLEVAL ,
SAINT-PAVIN , VOITURE & SCARRON.*



A P A R I S ,

Par la Compagnie des Libraires.

M. D C C. L I I.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



DE CAILLY

SURNOMMÉ

D'ACEILLY.

DE CAILLY, natif d'Orléans, d'une très-bonne famille, prit le surnom de D'ACEILLY, qui est l'anagramme de son nom. Il a vécu sous le ministère de M. Colbert, avec la réputation que l'heureuse fécondité de sa veine lui a fait acquérir; & il se fit des amis à la Cour & à Paris. Le Roi lui donna la Croix de Chevalier de saint Michel. Il étoit très-tranquille sur les biens de la fortune, si on en juge par l'Epigramme adressée à Monsieur Colbert, qui est à la tête de ce volume.

De Cailly, étoit propre pour l'Epigramme: aussi voyons-nous qu'il y a très-bien

réussi. Ce que nous avons de lui , est écrit d'un style simple , mais qui renferme en même temps quelque pensée fine & délicate ; ou même une pensée commune , mais exprimée avec tant de naturel , que cette ingénuité seule tient lieu de pensée délicate.





DE CAILLY:

A MONSEIGNEUR COLBERT,

MINISTRE D'ETAT.

QUE je vous donne ou vers ou prose,
Grand Ministre, je le sçay bien,
Je ne vous donne pas grand' chose;
Mais je ne vous demande rien.

LA MORT DU SIRE ESTIENNE.

IL EST au bout de ses travaux,
Il est passé le sire Estienne:
En ce monde il eut tant de maux,
Qu'on ne croit pas qu'il y revienne.

 SUR L'ETHYMOLOGIE

DE CHANTE-PLEURE.

DEPUIS deux jours on m'entretient
 Pour sçavoir d'où vient *Chante-pleure*.
 Du chagrin qu'en ay, je meure ;
 Si je sçavois d'où ce mot vient ,
 Je l'y renverrois tout-à-l'heure.

LE MARCHANDEUR DE GANDS.

MADAME , montrez-moy des gands :
 Que vendez-vous ceux-cy ? Monsieur , rien que six
 francs.

Madame , vous en aurez quatre.

Monsieur , je n'en puis rien rabatre.

Madame , un escu d'or ; mais je veux vous baïser.

Monsieur , je n'ay rien fait de toute la semaine ;

En verité, c'est mon étreine :

Je ne veux pas vous refuser.

L'AMOUREUX

L'AMOUREUX INCONSTANT.

DE PUIS un an, belle Amarante,
Vous m'avez donné de l'amour,
Qui, sans relasche, tout le jour
Et toute la nuit me tourmente,
Je ne puis souffrir plus long-temps,
Amarante : je vous le rends.

R E S P O N S E.

CE qu'on a donné, le reprendre,
N'est pas un noble procédé ;
Et de l'amour long-temps gardé
N'est pas chose facile à rendre.
Mais si vous n'estiez point léger,
Nous pourrions bien le partager.



*Sur l'Ethymologie du mot Italien Alfana , qu'on
soutenoit venir du Latin Equus.*

Alfana vient d'Equus , sans doute :
Mais il faut avouer aussi ,
Qu'en venant de là jusqu'icy ,
Il a bien changé sur la route.

POUR TIMANDRE , CONTRE LISE.

SI L'ON en croit ta parole ,
De toy je fais mon idole
Et mon amoureux bijou.
Dis-moy , Lise , es-tu si folle ,
Que de me croire si fou ?



DU BARBIER LA FONTAINE.

VOUS me coupez , barbier , tout beau ;
Ouy le poil , répond la Fontaine.
Mon poil est donc cette semaine
Aussi sensible que ma peau ?

LES BEAUX YEUX ENDORMIS.

BEAUX yeux d'Amarillis , pleins de traits & de
flames ,
Qui blessez tant de cœurs & qui brûlez tant d'ames ;
Je pensois qu'endormis vous me seriez plus doux ;
Mais je sens de nouveau des blessures secrettes.
Ah ! vous m'avez surpris , perfides que vous estes :
Vous cachez-vous ainsi pour mieux faire vos coups ?



Le frere joueur , & la sœur amoureuse.

MON cher frere , disoit Sylvie ,
 Si tu quittois le jeu , que je serois ravie !
 Ne le pourras-tu point abandonner un jour ?
 Ouy , ma sœur , j'en perdray l'envie ,
 Quand tu ne feras plus l'Amour.
 Va , méchant , tu jouiras tout le temps de ta vie

DE SYLVIE.

JE VEUX mourir , disoit Sylvie ;
 Avecque ma virginité.
 C'est grand dommage , en vérité ,
 Que cette charmante beauté
 Veuille si-tost perdre la vie,



D'UN MAUVAIS JUGE.

LYCANDRE est homme expeditif ;
La table de ce Juge actif
De nos productions n'est pas long-temps chargée.
Mais ses façons d'agir sont un peu dans l'excès ;
Souvent une affaire est jugée
Avant qu'il ait veu le procès.

EPITAPHE D'UN PRODIGE.

CY GIST le prodige Airancy,
Ce glouton qui mourut plus gueux que les Apostres.
Ne mangera-t'il point la terre où le voicy ?
Il en a mangé beaucoup d'autres.



LE COMPILLATEUR DE LA COUSTUME.

CERTAIN jeune homme travailla
 A des notes sur la Coustume,
 Et remplit un juste volume
 De mille choses qu'il pilla.
 Pour voir si la piece estoit bonne,
 Il s'en alla trouver un docteur de Sorbonne;
 Et le docteur luy dist : Tout est bon ; je n'y voy
 Rien qui soit contraire à la foy.

A UN MARY QUI BAT SA FEMME.

BATTRE ta femme de la forte,
 Sous tes pieds la laisser pour morte,
 Et d'un bruit scandaleux les voisins alarmer,
 Tu vas passer pour un infame.
 Compere, l'on sçait bien qu'il faut battre une femme;
 Mais il ne faut pas l'assommer.



A PHILLIS,

En luy donnant un bijou.

PHILLIS, rien pour rien ;
Prenez de mon bien ;
Donnez-moy du vostre :
Qui donne un bijou ,
A moins qu'il soit fou ,
En demande un autre.

A UNE DAME.

VOUS me fuyez , dès le moment
Que de mon amoureux tourment
Je vous dis la moindre parole ;
Mais vous me fuyez vainement ;
Vous courez , & mon amour vole.



IMPATIENCE AMOUREUSE.

EN CET heureux jour de lundy,
J'ay sçeu de ma belle inhumaine
Que je la verrois mercredy.
Amour, oste à cette semaine
L'incommode & jaloux mardy.

D'UNE FEMME, ET DE SON MARY.

LA FEMME a son favory,
Le mary sa favorite:
Ainsi voilà quitte à quitte,
Et la femme, & le mary.

DES GENS DE GUERRE.

JE NE connois qui que ce soit
De ceux qui maintenant suivent Mars & Bellonne,
Qui (s'il ne violoit, voloit, tuoit, brûloit)
Ne fust assez bonne personne.

SUR LE TROUBLE ARRIVE' A ROME

EN 1662.

SI NOSTRE saint Pere le Pape
Un fois par mal-heur s'échappe,
Faut-il tout mettre à l'abandon ?
A ce vicaire des Apostres
Refuserions-nous un pardon ?
Il nous en a donné tant d'autres.

LESOT ENRICHY.

DE CE lieu Philemon partit à demy-nu ;
Bien suivy , bien couvert , le voilà revenu :
Je ne le connus point dans cette pompe extrême.
Eh ! qui ne l'auroit méconnu ?
Il se méconnoist bien luy-mesme.



LE MARY PEU JALOUX.

SI TA femme n'est pas fort belle,
 Elle est riche, elle est demoiselle ;
 Par la loy de l'hymen tu dois t'en approcher :
 La solitude au lit luy cause un dueil extrême ;
 Avec elle va-t'en coucher.
 Avec elle ! vas-y toy-mesme.

CONTRE UN MAUVAIS POETE.
A M A R C.

QU'AU Parnasse on reçoive un si gros animal ;
 Si tu le crois, Marc, tu t'abuses.
 Si Maillet a l'honneur d'appartenir aux Muses,
 Il est donc leur second cheval.



 LA PARESSE DE MARGUERITE,

DIALOGUE.

MMARGUERITE, sans t'amuser ;
 Cours à Ruel , reviens au giste ;
 Pars viste , ou je vay te baiser.
 Je ne sçaurois partir si viste.

Sur le bruit d'une Chambre de Justice.

POUR plumer quelques gens , qui sont fort alar-
 mez ,
 On parle d'établir la Chambre de Justice.
 Pour les peuples , hélas ! que sert qu'on l'établisse ?
 Tels oiseaux volent mieux après qu'ils sont plumez.



A CENEROLLES.

L'ARGENT que tu viens m'emprunter ;
 Je ne sçaurois te le prêter ;
 J'en ay du regret , Cenerolles.
 Tu dois bien me le pardonner :
 Je puis prêter mille pistolles ;
 Mais je ne puis pas les donner.

AU MEDECIN D'UNE BELLE.

RAYMOND , c'est donc vous qui traitez
 Ce modèle parfait de toutes les beautez ,
 La trop inhumaine Sylvie.
 Chaque jour ses rigueurs causent mille trépas :
 A des peuples entiers vous sauveriez la vie ,
 Si vous ne la guérifiez pas.



DE JEAN, ET DE SON CHEVAL.

SUR son cheval Jean se ruoit ;
 Contre Jean le cheval ruoit ;
 Et tous deux écumoient de rage.
 Mathurin , qui pour lors passoit ,
 Dit à l'homme qu'il connoissoit :
 Eh ! Jean , montrez-vous le plus sage.

DE RENAULT A GILLOT.

RENAULT sembloit toujours avoir la mort au
 sein ;
 J'avois compassion de voir sa triste mine :
 Et le voilà qui boit , qui rit , & qui chemine.
 Par quel médicament est-il devenu sain ?
 Gillot , sa seule médecine
 Fut de quitter son médecin.



CONTRE NICOLAS.

UN JOUR vint, en boitant tout bas,
 Chez Ninon le gros Nicolas,
 Cet homme né pour la charrue.
 Qu'avez-vous, dit Ninon ? vous me faites pitié.
 Je ne sçay quoy, dit-il, m'est entré dans le pied.
 Vous verrez, dit Ninon, que c'est un clou de rue.

*Reprise d'amour, d'une dame qu'il avoit asseurée de
 la mort de son amour.*

JE VOULUS étouffer cet amour obstiné,
 Qui d'un de vos regards en mon cœur estoit né ;
 Et je creus que j'avois satisfait mon envie.
 Mais, Life, je me trompay fort ;
 Cet amour est encore en vie :
 Le petit traître fit le mort.



SUR UN BAISER.**A UNE DAME.**

LORS QUE, pour satisfaire à mon brûlant desir,
Je te baisay, jeune merveille ;
Si ce trait te causa le moindre déplaisir,
Vange-toy, rends-moy la pareille.

L'HOMME CONTENT.

O MORT ! quand tu feras ta ronde,
Epargne le sieur de Torcy.
Chez luy tout rit & tout abonde ;
Il n'a ny peine ny foucy :
Qu'a-r'il à faire en l'autre monde ?
Il est si bien en celui-ci.



A UN EXEMPT DES GARDES.

L'ARGENT que tu me dois, l'Espine, rends-le
moy.

Tu sçais qu'en tes besoins ma bourse fut à toy,
Et que j'ay, pour t'aider, cent fois vendu mes hardes.
Mais rien ne te fléchit, rien ne peut t'effrayer :

Tu crois qu'estre Exempt des Gardes,
C'est estre exempt de payer.

SUPPRESSION.

D'UNE suppression d'urine
Le secours de la médecine
A sceu quatre fois me guerir :
Mais, si le ciel ne m'est propice ;
A ce coup je m'en vais mourir
D'une suppression d'office.



L'AGE

 L'AGE DE CLIMENE.

CONSIDERE-moy bien ; regarde bien Climene ;
 Nous naquîmes tous deux dans la mesme semaine ;
 Tous deux, à cinq jours près, sommes du même temps ;
 Cependant , voy quel tort me font les destinées ;
 Depuis sept mois passez j'ay trente-six années,
 Et ce charmant objet n'a toujours que vingt ans.

LE MAL - HEUREUX A PRESTER.

EN FAIT de prêt le sort me traite
 Avec grande inhumanité :
 Je pers l'affection de ceux à qui je prête,
 Si je ne pers l'argent que je leur ay prêté.



IL Y A DES SOTS EN TOUS LIEUX.

C'EST un heureux dégagement
 Que de quitter les sots qu'on trouve dans les villes ;
 Pour aller jouir doucement
 De l'aimable entretien des campagnes fertiles.
 Là se trouvent aussi des sots petits ou grands ;
 Mais le monde est plus rare aux champs.

P R E V E N T I O N .

QUAND pour les vieux auteurs des gens s'opi-
 niâtrent ,
 Et que fervilement leurs esprits idolâtrent
 Tout , jusqu'au moindre mot qu'ait dit l'antiquité ;
 Que de prévention ! que d'erreur les gouverne !
 Aujourd'hui l'homme est homme , & l'a toujours
 été ;
 Et ce qu'on voit d'antique , autrefois fut moderne.



Il prie sa dame de le soulager.

SOUS vostre empire , adorable inhumaine ,
 Depuis un temps que mon cœur a de peine !
 De ma souffrance ayez quelque pitié :
 J'ay trop d'amour ; prenez-en la moitié.

INSATIABILITÉ.

DANS les biens que l'homme entasse ,
 Qu'il sçait peu se mesurer !
 Il semble qu'il n'en amasse ,
 Qu'à dessein d'en desirer.

D'UN COQ.

CE COQ , qui faisoit tant de bruit ,
 Pendant le jour , pendant la nuit ,
 Et qui scandalisoit tout nostre voisinage ;
 On l'a tué ce coq ; nous ne le verrons plus.
 Sans cesse l'importun chantoit en son ramage ,
 Que de cocus ! que de cocus !

Sur le Remboursement des Rentes.

DE NOS rentes, pour nos pechez ;
 Si les quartiers sont retranchez ,
 Pourquoi s'en émouvoir la bile ?
 Nous n'aurons qu'à changer de lieu :
 Nous allons à l'Hostel de Ville,
 Et nous irons à l'Hostel-Dieu.

A LA BOUCHE D'ISMENE.

RETIREZ-moy d'une peine
 Où je suis depuis long-temps :
 Dites-moy , bouche d'Ismene ,
 En quel endroit sont vos dents ?

A UN MEDECIN IGNORANT.

ORONTE est bien malade ; il t'a désobligé :
 Fauste , va le traiter ; tu seras bien vangé.

DE RAGONDE.

LA BONNE femme Ragonde
Partiroit sans nul soucy
Pour aller en l'autre monde :
Mais on boit en celuy-cy.

Sur la mort d'un puissant Ecclesiastique.

JE SÇAY bien qu'un homme d'Eglise,
Qu'on redoutoit fort en ce lieu,
Vient de rendre son ame à Dieu ;
Mais je ne sçay si Dieu l'a prise.

A UNE LAIDE BELLE-VOIX.

VOSTRE voix si juste & si belle
Me vient dire, Aimez Isabelle.
Tout le reste en vous sans appas
Me vient dire, Ne l'aimez pas.

D'UN AVOCAT.

NE VOUS fiez nullement
 En cet avocat célèbre ;
 Je vous assure qu'il ment
 Plus serré qu'un compliment,
 Et qu'une oraison funebre.

D'une mémoire féconde & d'un esprit stérile.

LUC, par mille beaux traits, dont sa mémoire
 est riche,
 Voudroit seul, en tous lieux, fournir à l'entretien ;
 Il peut bien n'en estre pas chiche ;
 Tout cela ne luy coûte rien.

Sur un Livre nouveau de rapsodies.

ACENT particuliers ce qu'Erasme osa prendre,
 Au public il vient de le rendre.

A DES ASTRALOGUES.

PLUS que vous, ô vains interpretes
Des influences des planettes,
Je suis sçavant à deviner :
Malgré vos pratiques secrettes,
Je devine assez que vous estes
Des gens qui cherchez à disner.

AMOUR PEU CERTAINE.

VOSTRE amour, charmante Ifabelle,
Doit estre une amour éternelle;
Vous me l'avez bien protesté.
Mais, obligez-moy, que j'apprenne
A quel jour de cette semaine
Finira cette éternité.



DE LA JUSTICE.

CONSTAMMENT la Justice a toûjours la balancé;
 Et c'est la mesme qu'autrefois.
 Mais , prenez-y bien garde ; & vous verrez qu'en
 France
 Elle n'a pas le mesme poids.

D'UN RAPSODISTE.

L'AUTRE jour , que sur le Parnasse
 Les vers estoient en grand crédit ,
 Le poëte Claude vendit
 De certains vieux lambeaux d'Horace ;
 Et s'en fit faire un bon habit.



D'AMARANTE.

D'AMARANTE.

SUR le prochain si quelqu'un touche ;
 Vous diriez qu'Amarante , avec sa froide humeur ,
 N'en rit pas comme une autre , & qu'elle est une
 fouche :
 Pour épargner sa grande bouche ,
 Elle en rit en son petit cœur.

Sur ce qu'il ne prend rien à l'Antiquité.

JE N'AY pas fait une Epigramme ;
 Que l'Antiquité la réclame ,
 Et me dit d'une fiere voix :
 Mon amy , c'est la vieille game ;
 Pour celle-là tu me la dois.
 Elle a menty la bonne femme ;
 Ce n'est pas la premiere fois.



 CONTRE UN PRESOMPTUEUX.

DANS la présomption, dont l'excès vous devore,
 Hydaspes jour & nuit vous mettez vostre soin,
 Afin d'estre connu du couchant à l'aurore.
 De long-temps vous n'irez si loin ;
 On ne vous connoist pas encore
 Chez l'épicier de vostre coin.

CONTRE IRIS.

IRIS se plaignoit du tourment
 Qu'elle avoit enduré dans son accouchement,
 Et contre l'hymen disoit rage.
 L'hymen n'avoit pas tort pourtant ;
 Cette belle sçavoit qu'avant son mariage
 Elle avoit bien souffert autant,



D'UN FOU DE QUALITÉ.

QUE Lycidas fust mis aux petites maisons,
On n'a point voulu le permettre.
On a dit, pour réponse à toutes nos raisons :
C'est un trop grand fou pour l'y mettre.

L'ORGUEILLEUX.

CET homme vain, qui s'élève
Et prend le haut du pavé,
A tant d'orgueil qu'il en creve :
En fut-il déjà crevé !



AUX POETES.

Sur le reculement de leurs pensions , en 1665.

VOS pensions , comme je vois ,
 Vont donc de quinze en quinze mois ;
 Ce sont vos temps clymatheriques.
 O ! que mes vœux seroient contens ,
 Si le ciel vouloit de mes ans
 Faire ainsi des ans poëtiques !

Qu'il ne prend rien aux anciens.

SI JE fais par rencontre une assez bonne piece ,
 L'Antiquité me dit , d'un ton appesanty ,
 Que je vais la piller jusqu'au pays de Grece ,
 Sans le respect de sa vieillesse ,
 Je dirois qu'elle en a menty.



M A D A M E

DE VILLEDIEU.

MARIE-CATHERINE DES JARDINS, fille du Prevôt d'Alençon, mais fort mal partagée des biens de la fortune; naquit dans la même ville dont son pere étoit Prevôt. L'esprit qu'elle avoit reçu de la nature lui fit envisager le séjour de Paris, comme le lieu le plus propre pour l'y faire paroître. Elle y vint; & l'estime que le public a fait de ses ouvrages, fit voir qu'elle ne s'étoit pas trompée dans son attente. On voit toujours dans ses écrits de nouveaux tours, de nouvelles expressions, des sentimens d'amour si raffinés & si délicats, qu'on pourroit seulement lui reprocher que l'esprit y a eu plus de part que le cœur. Un bel esprit du siècle passé, charmé de sa belle maniere d'écrire, fit ces vers à sa louange:

D iij

34 MADAME DE VILLEDIEU.

PLUS je relis ce que vous faites ,
Plus je connois ce que vous estes.
Il ne faut que vous mettre en train.
Tout le monde , Iris , vous admire.
Si les Dieux se mêloient d'écrire ,
Ils emprunteroient vostre main.
Vous faites des choses si belles ,
Si justes & si naturelles ,
Que vostre stile est sans égal.
Sans cesse je vous estudie :
Qui peut estre vostre copie
Passe pour un original.

Le destin des femmes d'esprit de donner dans la galanterie , y entraîna aussi Mademoiselle *des Jardins* , qui n'en démentit point le caractère dans toute la conduite de sa vie. Elle épousa en premières nopces M. *de Villedieu* , qui mourut quelque temps après : & Madame *de Villedieu* , libre par la mort de son époux , voulut prendre un état qui la pût maintenir dans la vertu qu'elle avoit dessein d'embrasser. Elle entra en religion ; mais il ne lui manqua que la persévérance pour y rester : & la même inconf-

tance qui l'y avoit fait entrer , servit à l'en faire sortir , pour épouser en secondes nopces Monsieur *de Chatte*, homme de condition , après la mort duquel elle se remaria en troisièmes nopces avec un de ses cousins, nommé *des Jardins*. Elle passa le reste de sa vie de la même maniere qu'elle l'avoit commencée. Le nom de *Villedieu* lui fut le plus agréable de ceux de ses trois maris ; & du vivant des deux derniers, elle n'étoit pas fâchée que l'on le lui donnât : elle a même mis la plus grande partie de ses ouvrages sous ce nom. Elle mourut très-mal à son aise à Clinche-Maure , village à quatre lieues d'Alençon , au mois d'octobre 1683, âgée de 51 ans.

Madame de *Villedieu* ne possédoit pas tous les avantages de son sexe : mais en récompense , elle possédoit tous ceux du nôtre : Elle étoit grande, bien faite, avoit bonne mine , mais elle n'étoit pas belle : elle avoit l'esprit fort agréable , & la conver-

sation charmante ; aimoit la raillerie , & la recevoit parfaitement bien. Elle avoit une telle inclination pour la Poësie , que , malgré la défense de ses supérieures dans le convent où elle étoit , elle ne pouvoit s'empêcher de faire des vers.





M A D A M E
DE VILLE DIEU.

MAXIMES DIVERSES.

*Que l'Amour se fait de lui-mesme des convenances ;
sans le secours de la Nature.*

L'AMOUR n'a pas besoin qu'on ait des ressem-
blances ,
Pour trouver l'art d'unir deux cœurs,
Ses capricieuses ardeurs,
Par leurs secrettes violences,
Font de tous les tempérammens
De bizarres assortimens.

L'ame par la Nature est en vain garantie :
En mille occasions l'Amour a sçu prouver ,
Que tout devient pour luy matiere a sympathie ;
Quand il fait tant que d'en vouloir trouver.

Que la vertu dépend autant du tempéramment que des loix.

PRESQUE toûjours chacun suit son caprice.
 Heureux est le mortel , que les destins amis
 Ont partagé d'un caprice permis ,
 Et de qui le transport devient une justice.
 Quand de ce don du ciel un cœur est revestu ;
 Quoy qu'il ose , quoy qu'il cherisse ,
 C'est toûjours à l'honneur qu'il fait un sacrifice :
 Mais si d'un sort contraire il estoit combattu ,
 Le lâche feroit pour le vice
 Tout ce qu'il fait pour la vertu.

Contre les vieux amans qui entreprennent de plaire à de jeunes dames.

QUAND vieux seigneur entreprend jeune
 dame ,
 Il ne fait qu'appplanir les chemins de son ame
 Pour un plus jeune qui le suit.
 Par ses sçavans conseils , ses ruses , son adresse ;
 Il va semant les germes de tendresse ,
 Dont un autre cueille le fruit.

E G L O G U E ,

A C L I D A M I S .

ENFIN , cher Clidamis , l'Amour vous importune ;

Vous suivez le party de l'aveugle Fortune.
 L'exemple des mortels qu'elle a precipitez
 Du suprême degré de leurs prosperitez ,
 Des thrônes renversez , des nations éteintes ;
 Qui troublent l'univers par leurs trop justes plain-

tes ,
 La foule des héros qu'elle traîne au cercueil ,
 N'ont pû vous garantir de ce funeste escueil.
 Pour elle vous quittez nostre innocente vie ;
 Qui de tant de douceurs avoit esté suivie :
 Pour elle vous fuyez ce paisible séjour
 Où regnent pour jamais l'Innocence & l'Amour.
 Le desir des grandeurs étouffe vostre flame ;
 La cour & ses appas me chassent de vostre ame ;
 Ma cabane n'est plus digne de vous loger ;
 Vous estes courtisan , vous n'estes plus berger.
 Hé bien ! cher Clidamis , suivez vostre genie ;
 Acquérez , s'il se peut , une gloire infinie :
 J'y consens , j'y consens ; mes amoureux soupirs
 Ne troubleront jamais vos fastueux plaisirs.

40 MADAME DE NILLEDIEU.

Qu'un éternel oubly soit le prix de mes peines ;
Renoncez à mon cœur pour des chimeres vaines ;
A de lasches devoirs sacrifiez des jours
Dont les mains de l'Amour devoient filer le cours ;
Malgré tant de sermens , foyez traistre & parjure.
Je souffriray mes maux sans plainte & sans murmure.
J'immole à mon amour tous mes ressentimens ;
Et vous serez puni par vos propres tourmens.
Pour moy , dans un desert , exempte du naufrage ;
Je vous contempleray dans le fort de l'orage :
Et peut-estre qu'un jour , de ce tranquille port ,
Je vous verray l'objet des caprices du fort.
De là , je vous verray , sur la mouvante roue ;
Tantost au firmament , & tantost dans la boue.
L'aveugle déité , dont vous suivez le char ,
Seme indifféremment ses faveurs au hazard :
Son inconstante humeur ne peut estre arrestée.
Je la connois , berger : pour vous je l'ay quittée ;
Je sçai trop de quels biens elle peut nous combler ,
Et que c'est dans ses bras qu'on doit le plus trem-
bler.
Quand vos beaux jours , passez dans vos poursuites
vaines ,
Vous auront rebuté de vos frivoles peines ;
Et que vous trouverez que des chagrins nouveaux
Seront l'unique fruit de tant de longs travaux ;
Peut-estre , Clidamis , que mon simple hermitage
Ne vous paroistra plus un si méchant partage.

MADAME DE VILLEDIEU. 41

Vous connoistrez alors, que nos prez & nos bois
Sont un plus doux sejour que les palais des rois ;
Et rappelant enfin dedans vostre memoire
De nos tendres plaîsirs la bien-heureuse histoire ,
Vous direz , mais trop tard , qu'ils estoient plus
charmans

Que l'éclat décevant qui s'étale à vos sens.
Tous les soins font bannis des demeures champêtres ;
Ou y vit sans sujets , mais on y vit sans maîtres :
C'est le sejour chéry du véritable Amour ,
L'azyle du repos qu'on bannit de la cour :
Et l'Amour , qui toûjours cherche la solitude ,
Vous abandonnera parmy la multitude.
Ne le cherchez jamais sous les lambris dorez :
La Fortune & l'Amour ont leurs droits separez ;
Où l'une veut regner , il faut que l'autre cede.
Hé ! quelle est donc , hélas ! l'erreur qui vous pos-
sede ?

Pourquoi vouloir quitter un maistre si charmant ,
Qui pour vous rendre heureux vous avoit fait amant ?
Ah ! revenez à moy ; songez que je vous aime :
Ou plûtoft , Clidamis , revenez à vous-mesme ,
De vostre propre cœur écoutez mieux la voix ;
Consultez le berger pour la derniere fois.
Il eut trop de transport & de délicatesse ,
Pour s'arracher aux loix d'une heureuse tendresse.
L'Amour seul en doit faire ou la joye ou l'ennuy ;
Et la Faveur n'a point d'esclaves tels que luy.

E L E G I E.

Tableau du raccomodement de deux amans brouillez.

EST-CE donc un arrest prononcé par l'Amour,

Qu'un dépit si léger soit un mal sans retour ?
 Cette pente des sens, cette douce habitude,
 Qui doit rendre l'absence & si longue & si rude,
 Et qui semble à mon cœur répondre encor du tien,
 En faveur de nos feux n'entreprend-elle rien ?
 Mon courroux n'attend pas cette pente secrète :
 Et dès l'instant fatal où ma langue indiscrete,
 A ton bannissement osa bien consentir,
 Je sentis que mes pas couroient la démentir.
 C'est peu de te chercher dans ces lieux d'allégresse ;
 Où le sort, complaisant aux vœux de ma tendresse,
 Te livra tant de fois à mes ardens souhaits ;
 Je te cherche souvent où tu ne fus jamais.
 Comme depuis ce jout, où ma fierté vaincue
 Fit de tout mon orgueil un hommage à ta veue,
 Il n'est aucuns endroits où je ne pense à toy ;
 Il me semble que tous te doivent rendre à moy.
 Par tout où, sans dessein, ma tendre rêverie
 Laisa, comme en dépôt, ton image chérie,

On me voit demander ce gage précieux ;
 Et tout semble d'abord le montrer à mes yeux.
 Un songe , un bruit confus , une chimere vaine ,
 Me paroissent Lisés , que l'Amour me ramene.
 Je cours où me conduit ce seduisant espoir ;
 Et nommant de ton nom tout ce que je croy voir ,
 Viens te rendre aux desirs d'une amante fidelle ,
 (M'écriay-je) reviens où tant d'amour t'appelle ;
 Abandonne ton cœur aux doux ravissemens
 Qui succedent toujours au dépit des amans :
 Epreuve avec quel art une rupture feinte
 Sçait ranimer l'ardeur par le temps presque es-
 teinte :

Le courroux des amans n'est permis par l'Amour ,
 Que pour les préparer aux douceurs d'un retour.
 Ce discours si pressant , où mon erreur m'engage ,
 Des Zephirs vagabonds fera-t'il le partage ?
 Non , sans doute ; l'Amour le porte jusqu'à toy ;
 Et tes propres desirs te le tiennent pour moy.
 J'entends ce doux concert que forment nos deux
 ames :

Ton cœur répond au mien , & tes feux à mes flâ-
 mes ;

Tu me cherches déjà , pour finir nos débats.
 Laisse faire à l'Amour ; il guidera tes pas ;
 Il te fera trouver , dans mes tendres allarmes ,
 Mille nouveaux transports & mille nouveaux char-
 mes :

44 MADAME DE VILLEDIEU.

Mes yeux te paroifront auffi brûlans d'ardeur ,
Qu'ils l'eftoient quand par eux tu lifois dans mon
cœur :
Et pour jouyr enfin d'un bien pur & fuprefme ,
Tu m'aimeras , Lifis , autant comme je t'aime.

E L E G I E.

*Que rien ne deffent un cœur contre la puiffance de
l'Amour.*

LASCHE & foible courroux, infidelle vangeance,
Sur qui mon cœur trahy prenoit tant d'affurance ,
Vous à qui je commis ma gloire & mon repos ,
Hélas ! qu'avez-vous fait de ces sacrez depofts ?
Où font ces mouvemens d'un orgueil invincible ,
Ces titres précieux d'ingrate & d'infenfible ,
Ces mépris de l'Amour fi long-temps foûtenus ?
Trop impuiffant courroux , que font-ils devenus ?
Si ma triste raifon , par vos transports féduite ,
N'eût point à vos fureurs confié ma conduite ;
Si pour sauver des fers ma douce liberté ,
Je n'avois fait agir que ma feule fierté ;
Cet aimable ennemy , ce charmant téméraire
N'auroit pas remporté la gloire de me plaire.

D'autres

D'autres ont comme luy formé cet attentat ,
 Et sont toujours sortis vaincus de ce combat.
 Mon orgueil triomphant, & fier de cent conquestes,
 Pour les cœurs declarez tenoit des armes prestes ;
 Mais contre l'attentat d'un mortel ennemi ,
 Sur la foy de la haine il s'étoit endormi.
 Il ne pensa jamais que l'Amour pût surprendre
 Un cœur que le courroux devoit si bien deffendre :
 Et livrant ma tendresse à ce charmant hazard ,
 Il n'offre du secours que quand il est trop tard.
 Arreste , foible orgueil : l'amant qui te surmonte
 Tire de tes efforts mon supplice & ta honte ;
 Et l'Amour ne permet ces conseils superflus ,
 Que pour mieux faire voir qu'on ne t'écoute plus.
 Mais, ô cruel Amour ! quels sont tes privileges ?
 N'est-il rien de sacré pour tes feux sacrileges ?
 La haine, la raison, le sexe & le devoir ,
 Ne peuvent-ils sauver un cœur de ton pouvoir ?
 Tant de manes sanglants, tant de vives images
 De tout ce que la guerre a d'horreurs & d'outrages,
 Tout cede-t'il , cruel, à tes feux criminels ?
 Des ordres souverains, des sermens solempnels ,
 Et doit-il estre dit que tout ce qui respire
 Se range, tost ou tard, sous ton injuste empire ?
 Encore, si mon cœur, honteux de sa prison ,
 Condamnoit de mes sens la noire trahison ;
 Si, ne cédant qu'à peine au torrent qui l'entraîne ,
 Il sentoit du dépit de t'immoler sa haine ,

46 MADAME DE VILLEDIEU.

Qu'il détestast le joug qu'il ne peut refuser ,
 Ma raison le plaindroit au moins sans l'accuser.
 Mais , le lâche qu'il est , aime sa servitude ;
 Ses ardeurs, ses transports, sa tendre inquiétude,
 Ont pour ses mouvements un charme si puissant ,
 Qu'il ne croit estre un cœur que depuis qu'il les sent.
 Lors que s'abandonnant aux douces resveries ,
 Qui des Amours naissans sont les filles chéries,
 Leurs vaines fictions ont pour luy tant d'appas ,
 Que faisois-je , dit-il , lors que je n'aimois pas ?
 Tendres émotions, bien-heureuse foiblesse ,
 Révolte de nos sens , innocente allégresse ,
 Mouvements inconnus , si pressans & si doux ,
 Helas ! se peut-il bien qu'un cœur vive sans vous ?
 Quand l'insensé me tient cet amoureux langage ,
 De ma raison seduite il enchante l'usage :
 Il luy peint Celidor si brave & si charmant ,
 Que, bien loin de blâmer mon tendre emportement,
 Elle trouve ma flâme & trop juste & trop belle ,
 Pour ne consentir pas à la rendre immortelle.
 O Dieux ! comment fortir d'une captivité
 Dont ma propre raison fait sa félicité ?
 Qui me délivrera de ce péril extrême ,
 Si tout ce que je suis combat contre moy-mesme ?
 Cédons, fierté, cédons à ce puissant effort :
 La tendresse a son heure, aussi bien que la mort.

M A D R I G A L.

*Que l'esprit le plus médiocre s'acquitte suffisamment
des devoirs de l'Amour, pourveu que le cœur soit
bien épris.*

QUAND on voit deux amans d'esprit assez vul-
gaire

Trouver dans leurs discours dequoy se satisfaire,
Et se parler incessamment,

Les beaux esprits de langue bien-disante

Disent avec étonnement :

Que peut dire cette innocente ?

Et que répond ce sot amant ?

Taisez-vous, beaux esprits; vostre erreur est ex-
trême :

Ils se disent cent fois, tour à tour, Je vous aime.

En amour, c'est parler assez éloquemment.



Declaration d'amour en forme de nouvelle.

JE VOUS diray, Madame, pour nouvelle,
 Que mon cœur vous trouve si belle,
 Qu'il est contraint de céder à vos coups.
 De cette nouveauté ne foyez point surprise;
 Elle n'est plus nouvelle que pour vous;
 Et depuis plus d'un mois vos yeux me l'ont apprise.

*L'Amour fulmine ses malédictions contre un homme
 qui se servoit mal des talens qu'il lui avoit donnez
 pour plaire.*

DES FERS, des traits brûlants, des flèches
 acérées!
 Que la rage, & l'horreur des tourmens immortels,
 Contre ce sacrilege à l'envy déclarées,
 S'efforcent de vanger l'honneur de mes autels.
 De mille endroits divers j'entens les justes plain-
 tes
 Que font contre l'ingrat mille jeunes beautés,
 Qui, douloureux objets de ses tendresses feintes,
 D'un feu qu'il a trahi sentent les cruautés.

Je le fis, cet ingrat, si capable de plaire,
 Que le cœur le plus fier & le plus rigoureux
 N'eût pû, sans estre téméraire,
 Refuser à ses soins des soupirs & des feux.
 J'éclairay son esprit: je versay dans son ame
 Tout ce qui d'une tendre flâme
 Doit faire le solide appuy,
 La volupté des sens, les transports d'allégresse,
 L'ardeur, & la délicatesse;
 Tous mes trésors, enfin, se prodiguoient pour luy.
 Quel usage a-t'il fait de cette préférence?
 Il a, par sa lâche inconstance,
 Révolté les cœurs contre moy.
 Sur l'exemple fameux de son manque de foy;
 Toute amante devient timide,
 Tout amant passe pour perfide;
 Et, jusques à mon nom, inspire de l'effroy.
 Que ne doit point cet infidelle
 Aux rares bontez d'une belle.
 Dont, pour cause, je tais le nom?
 Que n'ont point fait pour luy Fulvie,
 Corinne, Florice, Emilie,
 Les deux sœurs de Valere, & l'esclave Creonté:
 Toutes dans ses pieges surprises,
 Et d'un sincere amour éprises,
 Ont éprouvé sa trahison.
 Quand, près d'un objet qu'il engage,
 Il fait un serment solèmnel.

50 MADAME DE VILLEDIEU.

De foy, de tendresse, d'hommage,
Et de tout ce qui rend un amour éternel ;
En deux airs opposés l'infidèle partage
Les mouvemens de son visage:
L'un semble un vray tableau de la sincérité ;
L'autre exprime un malin sourire
De voir qu'encor, dans l'amoureux empire,
On lui croit quelque probité.
Il en triomphe, il s'en admire :
Et loin de redouter mon pouvoir irrité,
Il croit estre commis pour punir la foiblesse
De la trop aveugle maîtresse
Qui daigne l'honorer de sa crédulité.
Ah ! de tous les mortels le plus digne des gestes
Que mon courroux prépare aux profanes amans !
Que les jaloux transports, la fureur & les haines
Inventent contre luy mille nouveaux tourmens !
Que languissant d'amour auprès des inhumaines,
Il n'en puisse obtenir que rigueurs & dedains !
Que deçeu dans tous ses desseins,
Son cœur ne soit rempli que d'espérances vaines !
Et que, pour comble de ses peines,
L'objet qu'il a séduit, connoissant son erreur,
Brise dès ce moment ses chaînes,
Et n'ait pour l'inconstant que mépris & qu'horreur !



Déclaration d'amour en vers bacchiques.

CIRCE, ma divine Bacchante,
Qu'un verre en main je trouve si charmante,
Et qui sans cesse alterés de plaisirs
Mon goût & mes ardens desirs ;
Que ce doux jus de la treille
Anime ton beau teint d'une couleur vermeille !
Que tes yeux ont d'éclat ! Que je suis amoureux !
Qu'à table on apprend bien à plaire !
Et que Bacchus est nécessaire
Pour fournir à l'Amour de la force & des feux !



Autres vers bacchiques.

CE nombre de valets m'accable :
 Ils devorent des yeux le buffet & la table ,
 Et d'un secret ennuy conspirent contre nous.
 Sortez ; laissez-nous seuls goûter la bonne chere :
 Hé quoy ! ne peut-on pas boire & manger sans vous ?
 Sortez, fâcheux témoins : j'aime en tout le mystere.
 Bacchus , comme l'Amour , doit faire des jaloux.

Articles d'un mariage clandestin.

NOUS amans, que l'Amour destine
 Au mariage clandestin ,
 Promettons rareté de faveur clandestine :
 L'abondance des mets dégoûte du festin.

D'AUCUN amour d'obéissance
 L'épouse ne suivra les loix :
 Et l'époux , renonçant à sa toute-puissance ,
 En figure de dons recevra tous ses droits.

EN cas qu'un jour l'époux prétende

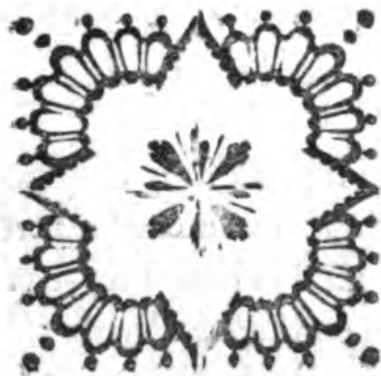
Exiger

MADAME DE VILLEDIEU. 53

Exiger en tyran un tribut de plaisirs ,
Il permet à l'épouse un fâcheux de commande :
Un obstacle à propos éguisse les desirs.

S'IL nous vient quelque jour en teste
Le dangereux dessein de publication ,
Nous en déclarons la requeste
Une pure tentation.

COMME femme discrète est rare ,
De nostre hymen futur voicy le fondement :
S'il faut que par l'épouse un jour il se déclare ,
Il sera nul dès ce moment.



LA TOURTERELLE ET LE RAMIER,

F A B L E.

QU'ON ne me parle plus d'amour ny de plaisirs,
 Disoit un jour la triste Tourterelle :
 Consacrez-vous, mon ame, à d'éternels soupirs ;
 J'ay perdu mon amant fidelle.
 Arbres, ruisseaux, gazons délicieux,
 Vous n'avez plus de charmes pour mes yeux ;
 Mon amant a cessé de vivre.
 Qu'attendons-nous, mon cœur ? Hâtons-nous de le
 suivre.
 Comme on l'eust dit, autresfois on l'eust fait.
 Quand nos peres vouloient peindre un amour par-
 fait,
 La Tourterelle en estoit le symbole ;
 Elle suivoit toujours son amant au trépas :
 Mais la mode change icy-bas
 De cette constance frivole ;
 Le désespoir a perdu son crédit ;
 Et Tourterelle se console,
 S'il faut tenir pour vray ce que ma Fable en dit ;
 Elle prétend que cette désolée,
 A sa juste douleur voulant estre immolée,

Choisit un vieux palais, vray séjour des Hiboux,
 Où, sans chercher aucune nourriture,
 Un prompt trépas estoit son espoir le plus doux.
 Mais qui ne sçait qu'en toute conjoncture,
 La Providence est plus sage que nous ?
 Dans cette demeure sauvage
 Habitoit un jeune Ramier,
 Houpé, patu, de beau plumage ;
 Et, quoy que jeune, vieux routier
 Dans l'art de soulager les douleurs du veuvage
 Pour nostre Tourterelle il mit courtoisement
 Ses plus beaux secrets en usage.
 La pauvrete au commencement,
 Loin de prester l'oreille à son langage,
 Ne vouloit pas se montrer seulement.
 Mais le Ramier parlant de deffunt son amant,
 Insensiblement il l'engage
 A recevoir son compliment.
 Ce compliment fut d'une grande force ;
 Il disoit du deffunt toute sorte de bien,
 Ne blâmoit la veuve de rien :
 Bref, c'estoit une douce amorce
 Pour attirer un plus long entretien.
 Voilà donc la belle affligée
 En tendres propos engagée :
 Elle tombe sur le discours
 De l'histoire de ses amours ;
 Dépeint, non sans cris & sans larmes,

Du pauvre trépassé les vertus & les charmes ;
 Et ne croyant par là que flater sa douleur ,
 Elle apprit au Ramier le chemin de son cœur .
 Par ce que le deffunt avoit fait pour luy plaire ;
 Il comprit ce qu'il falloit faire .
 Il estoit copiste entendu :
 Il sçeut si dextrement imiter son modelle ,
 Que dans peu nostre Tourterelle
 Crut retrouver en luy ce qu'elle avoit perdu ;

Explication de la Fable de Diane & d'Acteon.

F A B L E,

AU TEMPS jadis qu'on vit Dieux & Déesse
 Se profaner aux œuvres des mortels ,
 Et maintes fois partager les foibleſſes
 De ceux qui , fous , leur dresſoient des autels ;
 Certain chasseur , doué d'une trop bonne veue ,
 Fut d'un beau fils fait animal cornu ,
 Pour avoir veû Diane toute nue ;
 Puis dévoré par sa meute deceue .
 A tout lecteur l'histoire en est connue :
 Mais le sujet n'en fut pas lors connu .

DANS toute fable & dans toute chronique ,

A la feule pudeur on donne ce trépas ;
 Et trop vray est que pudeur tyrannique
 Pourroit causer encor plus piteux cas.
 Mais le moyen que de cette injustice
 On soupçonnast dame du sang des Dieux ?
 Est-ce forfait digne de tel supplice ,
 Que de passer chemin , & d'avoir de bons yeux ?
Non , non ; des Immortels tâchons à juger mieux
 La belle estoit de trop tendre lignage ,
 Pour renfermer si barbare courage.
 Mais le chasseur , encore adolescent ,
 Sçeut de l'occasion faire si peu d'usage ,
 Que Diane , prudente & sage ,
 Crut devoir cet exemple à tout homme innocent

QUOY ! voir au bain si charmante Déesse ,
 Qui d'un humain regard sans doute l'accueillit ,
 Une gorge , des bras . . . enfin de la jeunesse ;
 Jamais Déesse ne vieillit :

Et de tenter le sort ne montrer nulle envie !

A la voir seulement une heure s'amuser !

Hé ! dequoy serviroit la vie
 A qui sçait si mal en user ?
 Quand , après si grande sottise ,
 La reflexion fut permise
 A nostre témoin trop discret ,
 Remords dans son cœur s'eleverent ,
 Qui , comme chiens , le dévorèrent ,

58 - MADAME DE VILLEDIEU.

Tant qu'il en mourut de regret.
Depuis, en telle conjoncture,
On tâche à profiter de l'exemple au besoin ;
Et craignant d'Acteon la funeste aventure ,
On pousse les choses plus loin.
Plus de timidité , plus de flâme honteuse :
Tous vont droit à leur but , en gens bien entendus,
Que bénîte à jamais soit la belle chasseuse ,
Qui se montrant aux sots si rigoureuse ,
Fit voir quels supplices sont deûs
Aux mauvais ménagers des doux moments perdus !



LA SABLIERE.

ANTOINE DE RAMBOUILLET DE LA SABLIERE, Parisien, étoit fils de M. de Rambouillet Secrétaire du Roi, & qui étoit aussi dans les Affaires de Sa Majesté. Il fut pourvû des mêmes emplois; & malgré ses occupations ordinaires, il a pris plaisir à faire quelques Madrigaux, dans lesquels on voit je ne sçai quoi d'aisé, de naïf & d'engageant; beaucoup de force & de délicatesse dans les pensées & dans les expressions, & une certaine politesse naturelle qui sent son homme de qualité.

Madame Hesselin de la Sabliere, sa femme, dame de beaucoup de mérite & de sçavoir, étoit en grande liaison avec tous les beaux - esprits de son temps. La Fontaine, auquel elle donna retraite chez elle pendant près de vingt ans, en faisoit une estime particuliere, le regardoit comme sa

protectrice, & lui a adressé plusieurs piéces de Poësies. Richelet & quelques autres se sont trompés, lorsqu'ils ont dit que cette dame avoit composé plusieurs ouvrages en vers.

M. de la Sabliere mourut à Paris en 1680, âgé de soixante-cinq ans.





LA SABLIERE.

M A D R I G A L.

CHEZ cette rare beauté
Toute chose me tourmente ;
Et j'y suis persécuté
D'une maman, d'une tante ;
D'un mary, d'une suivante ;
Ses cousins sont toujours pendus à son côté.
Ha ! bon Dieu ! que de miseres,
Sans compter cinq ou six freres !

M A D R I G A L.

DANS ce lieu bien-heureux où tout plaisir
abonde,
Et parmy tant de languissans,
Quelquefois, mon Iris, pour songer aux absens,

Ne quittez-vous point tout le monde ?
 N'estes-vous point resveuse & triste quelquefois ?
 De nos rochers & de nos bois
 N'allez-vous point chercher les plus sombres de-
 meures ?
 Et de vostre costé, sensible à mon amour ,
 Ne passez-vous point quelques heures
 Comme je passe tout le jour ?

M A D R I G A L.

ENFIN vous estes revenue,
 Belle cause de mes desirs ;
 Le ciel enfin vous a rendue
 A tant de vœux & de soupirs.
 Mais, Iris, relâchez de vostre humeur severe ;
 Et ne soyez pas si contraire
 Au doux espoir de mon amour.
 Seroit-il juste en conscience
 Que je mourusse du retour,
 Estant rechappé de l'absence ?



M A D R I G A L.

J'AY tant prié, j'ay tant pressé ;
Que je viens d'obtenir un baiser de Clarice :
Plus viste qu'un éclair ce plaisir a passé.
Si l'Amour m'eust rendu justice ,
Il devoit tout au moins durer
Autant qu'il s'est fait desirer.

M A D R I G A L.

IL N'EST plus , ce mari severe ,
Que le ciel avoit fait l'arbitre de nos jours ;
Et la vertu la plus austere
Vous permet désormais de nouvelles amours.
Bien que les feux constans d'un cœur réduit en cendre
Me donnent aujourd'huy quelque lieu d'y prétendre,
Et d'espérer un fort plus doux ,
Je languis dans l'incertitude :
Et peut-estre n'en aurez-vous
Qu'un prétexte de moins à vostre ingratitude.

M A D R I G A L.

IRIS ne peut se défaire
De deux ennuyeux cousins ;
Qui , pour comble de misere ,
Sont encore ses voisins.
A cause du parentage ,
Il faut bien les recevoir ;
A cause du voisinage ,
Ils demeurent tout le soir.
Ainsi toutes les journées
A mon amour destinées
S'écoulent sans aucun fruit.

Cette belle n'a rien de libre que la nuit :
Mais , hélas ! ce temps favorable
N'est pas fait pour un misérable.



MADRIGAL.

IRIS, vous m'aymiez l'autre jour ;
Aujourd'huy vous ne m'aymez gueres ;
Mais ce sont-là de vostre amour
Les inconstances ordinaires.
Je n'en suis fâché qu'à demy ;
Je suis fait aux chagrins que ce malheur me cause.
Dans vostre belle humeur si j'obtiens quelque chose,
Autant de pris sur l'ennemy.

MADRIGAL.

MILLE belles qualitez,
Encore plus de beautez,
Pour vous me rendroient sensible ;
Mais un défaut trop visible
M'endurcira désormais.
De tous c'est le plus horrible ;
De tous c'est le plus nuisible ;
On ne s'en défait jamais.
Ah, Philis ! est-il possible ?
Vous donnez dans les plumets !

MADRIGAL.

ABREGEONS, mon Iris, les peines de l'Amour :
 Vous m'aymez, dites-vous ; & moy je vous adore :
 Que vous serviroit-il de différer encore ?
 N'y faut-il pas venir un jour ?
 Quoy ! n'est-ce qu'à de longs supplices
 Qu'Amour a destiné ses plus cheres délices ?
 Accusez-vous mes feux de trop de nouveauté ?
 Défaites-vous, Iris, de cette erreur vulgaire :
 Un amant a tout mérité,
 Quand il a le bonheur de plaire.

MADRIGAL.

APRE's deux mois d'absence, enfin je vous revois ;
 Et le plaisir que j'en reçois
 Efface de mes maux la mémoire importune.
 Mais, dites-moy, Philis ; de vostre heureux retour
 Rendray-je grace à la Fortune ?
 N'en diray-je rien à l'Amour ?

MADRIGAL.

BELISE, je ne sçais si mon rival vous ayme ;
 Ny s'il est bien auprès de vous :
 Mais je sçais que je suis jaloux,
 Et que mon amour est extrême.
 Si vous le préférez, tant pis :
 Mais, sans amuser le tapis,
 Sauvez-moy le chagrin d'une poursuite vaine.
 Tout mal-heurenx, tout négligé,
 Encore vaux-je bien la peine
 Que vous me donniez mon congé.

MADRIGAL.

EN amour c'est tout que de plaire ;
 Et la fortune d'un amant,
 Par les soins assidus & par l'empressement,
 Le plus souvent n'avance guere.
 A peine ay-je donné des preuves de ma foy ;
 Qu'Iris, se déclarant pour moy,
 Est preste à recevoir une amitié nouvelle ;
 Et mon rival, pour tout appuy,
 N'a plus auprès de cette belle
 Qu'un reste d'habitude & des sermens pour luy.

M A D R I G A L.

ELOIGNE' de vos yeux, mon ange,
 Sçavez-vous bien ce que je fais :
 Force vers à vostre louange,
 Des desseins de vous plaire, & d'amoureux projets :
 Aux échos d'alentour je dis de vos nouvelles ;
 Que vous passez par tout pour la belle des belles ;
 Je me fais un plaisir de mon propre tourment :
 Je resve à vous quand je sommeille ;
 J'y pense dès que je m'éveille ;
 Et je m'endors en vous nommant.

M A D R I G A L.

JE NE sçay pas, Iris, à quoy mon cœur s'attend ;
 Je ne sçay pas ce qu'il doit craindre :
 Mais je suis triste & mécontent,
 Sans avoir sujet de me plaindre.
 Avec mille bontez vous me souffrez chez vous ;
 D'un visage obligeant & doux
 Vous recevez mes vœux, mes soins & mes hom-
 mages :

Dequoy

Dequoy suis-je donc affligé ?
 Ay-je veu dans vos yeux de sinistres présages ?
 Enfin dites-moy ce que j'ay.

M A D R I G A L.

PUISQUE vous ressentez ma peine,
 Et que vous partagez mes feux,
 Pourquoi, scrupuleuse Climene,
 Retardez-vous le jour qui me doit rendre heureux ?
 Une faveur non limitée
 Doit estre, dites-vous, plus long-temps méritée.
 Mais d'une longue attente épargnez-moy l'ennuy :
 Ce que vous promettez à ma persévérance,
 Donnez-le moy dès aujourd'huy ;
 Ce sera grace & récompense.

M A D R I G A L.

A FORCE de m'aymer, tu me rends miserable ;
 Sans cesse contre moy tu grondes, tu te plains ;
 Sur le moindre soupçon tu me juges coupable ;
 Et tu crois tout ce que tu crains.

Que ton humeur , Philis , à ta beauté réponde ;
 Croy-moy toûjours fidèle & toû ours amoureux ;
 Et ne fais pas un mal-heureux
 Du plus heureux homme du monde.

M A D R I G A L

BELLE Iris , quand l'heure est venue
 Qu'il faut s'en aller de chez-vous ,
 Par un charme puissant mon ame est retenue ,
 Et jamais je ne m'y refous :
 Plus de vingt fois en un quart-d'heure
 Je dis adieu ; puis je demeure ,
 Et pour vous voir encor je cherche cent détours ;
 Il faut enfin partir ; mais quand je me retire ,
 Il me semble que j'ay toûjours
 Quelque chose encore à vous dire.



M A D R I G A L.

PAR adresse, & non par bonté,
 Iris qui me connoist amoureux de Clarice,
 Loin de me reprocher mon infidélité,
 S'employe obligeamment pour servir mon caprice;
 Ah! qu'elle connoist bien l'Amour!
 Déjà par son secours ma victoire s'apreste.
 Plus elle avance ma conquête,
 Plus elle haste mon retour.

M A D R I G A L.

MA JEUNE Iris n'est plus; le ciel me l'a ravie:
 Ce cher objet de mes amours,
 Ce que je voyois tous les jours,
 Je ne le verray de ma vie.
 Elle occupoit tous mes desirs;
 Je n'avois point d'autres plaisirs;
 Tous mes soins se bornoient à servir cette belle:
 Que feray, grands Dieux? que dois-je devenir?
 Hélas! n'auray-je plus de commerce avec elle
 Que par un triste souvenir?

M A D R I G A L.

QU'ON puisse oublier ce qu'on aime ;
 Et qu'un fatal éloignement
 Ebranle le cœur d'un amant,
 Non, cela ne se peut ; j'en juge par moy-mesme.
 Je songe à mon Iris & la nuit & le jour ;
 Je soupire après son retour ;
 Et je connois bien que l'absence
 Est un prétexte à l'inconstance ,
 Plustost qu'un remede à l'amour.

M A D R I G A L.

EN m'éloignant de l'aimable séjour
 Où Montelin a mon ame engagée ,
 Des Amours la galante cour
 Entre nous deux s'est partagée.
 Les Jeux, les Ris, les Agrémens ,
 Tous les Amours qui rendent belle ,
 Ceux qui des yeux font les doux mouvemens ,
 Sont tous demeurez auprès d'elle :
 Mais ceux qui portent dans le cœur
 Le feu , les transports , la langueur ,

Les vains desirs , les soupirs & les peines ,
Tous avec moy sont partis de Marennes.

M A D R I G A L.

JEUNE Iris , dans nostre querelle ;
Je n'examine point qui de nous deux a tort :
De tout ce qu'il vous plaist je demeure d'accord ;
Et vous avez raison , puisque vous estes belle.

M A D R I G A L.

JE SÇAIS que ma joye est prochaine ,
Que bien-tost je vous dois revoir :
Mais que l'impatience est une étrange peine !
Je languis dans ce doux espoir.
Pour vous , dans vostre solitude ,
Estes-vous sans inquiétude ?
Le calme & les plaisirs vous suivent-ils toujours ?
Ne regrettez-vous point vos aimables demeures ?
Et ne comptez-vous point les jours ,
Dont je compte toutes les heures ?

MADRIGAL.

UN BAISER bien souvent se donne à l'avanture;
 Et n'a de prix qu'autant qu'il dure :
 Mais ce n'est pas en bien user ;
 Il faut que le desir & l'espoir l'affaïsonne :
 Et pour moy , je veux qu'un baiser
 Me promette plus qu'il ne donne.

MADRIGAL.

ELLE est coquette, sotte, & belle ;
 Assez belle pour le plaisir ;
 Assez sotte pour mal choisir ;
 Assez coquette enfin pour n'estre pas cruelle :
 Elle aura la foule chez elle.

MADRIGAL.

QUE le chemin est long ! & que le jour me dure !
 Mon amour est à la torture ;
 J'attens Iris en ce sejour.
 Ah Dieux ! que j'ay d'impatience !
 Je souffre encor plus du retour ,
 Que je ne faisois de l'absence.

MADRIGAL.

PARCE qu'il a peu de mérite ,
Et qu'on ne veut point de son cœur ;
Le bon-heur des autres l'irrite ;
Il devient leur persecuteur :
Avecque le dessein de nuire ,
En tous lieux il se vient produire ;
Et vient toujourns mal à propos :
Contre tout le monde il déclame :
Et le sot ne laisse en repos
Que les deux galans de sa femme.

MADRIGAL.

JE SÇAY qu'Iris ne m'ayme pas ;
Cependant elle fait des pas
Pour m'empescher d'estre infidelle.
Sans doute mon amour sert à sa vanité :
Dans l'équipage d'une belle
Il faut bien, par honneur, quelque amant mal-traité.



MADRIGAL.

IL EST vray, jeune Iris, que vous sçavez aymer ;
 Et vos regrets en font d'illustres témoignages.
 D'un exemple si beau l'on se sent animer,
 Et mille amans depuis vous offrent leurs hommages :
 De vos chagrins, de vos rigueurs,
 De vos soupirs, de vos langueurs,
 Chacun se fait de nouveaux charmes.
Puisqu'elle aimoit, dit-on, peut-estre elle aymera ;
 Heureux qui fit couler ses larmes !
 Plus heureux qui les essayra !

MADRIGAL.

SI L'ON raisonnoit tant, jamais on n'aimeroit ;
 Et le triste nom d'esclavage
 Qui des amans est le partage,
 Luy tout seul nous rebueroit.
Puisque vous respondes à mon amour extrême ;
Vos scrupules, Iris, ne sont plus de saison :
 Tout ce qu'on donne à la raison,
 On le dérobe à ce qu'on aime.

MADRIGAL.

MADRIGAL.

QUE mon destin est rigoureux !
 Iris, l'aimable Iris a perdu la lumière.
 Douce, obligeante, quoy que fiere,
 Près d'elle je trouvois tout ce qui rend heureux ;
 Dans les aventures fâcheuses,
 Les égards & les soins d'une tendre amitié ;
 Parmy les peines amoureuses,
 Tout le support de la pitié.
 Appuyé d'un secours si seur & si fidelle,
 De tous ses déplaisirs mon cœur venoit à bout.
 Iris me consoloit de tout :
 Et rien ne me console d'elle.

MADRIGAL.

PHILLIS ne m'aymera jamais :
 Sur tout ce que je dis, sur tout ce que je fais,
 Elle me loue, elle me flatte ;
 C'est le payement d'une ingrante.



MADRIGAL.

QUE mon Iris me plaist lorsqu'elle est négligée ;
 Et que je la vois dégagée
De tous les ornemens qui cachent ses beautéz !
 La belle les a tous quittez :
 Un juppe de simple toile
Aux plus secrets appas fert à peine de voile ;
On luy voit à plaisir & le bras & la main ;
 Et rien ne cache son beau sein :
Sur un lit de repos cette belle est couchée ;
La teste dans la main nonchalamment penchée ;
 Les yeux tournez vers son amant.
 Telle estoit jadis la plus belle
 De toute la troupe immortelle
Après du beau chasseur qui causoit son tourment ;
 Mais, belle Iris, ne faisoit-elle
 Que le regarder seulement ?



MONTREUIL.

MATTHIEU DE MONTREUIL, fils d'un Avocat au Parlement de Paris, & frere de *M. de Montreuil* qui a servi feu M. le Prince de Conti en qualité de Secrétaire des Commandemens, a demeuré auprès de M. l'Evêque de Valence, depuis Archevêque d'Aix, en qualité de bel-esprit. On voit dans ses vers beaucoup de brillant & de subtilité dans la pensée. C'est lui qui a écrit cette lettre sur le voyage de la cour de France à Fontarabie, pour le mariage du Roi, où on remarque beaucoup de délicatesse, & tant d'esprit, qu'on peut seulement lui reprocher que le style n'en est pas assez naturel. Il étoit d'Eglise, & n'eut point d'autre emploi que les belles-lettres & la Poësie. *M. de S. Evremont* ayant fait son livre des *Œuvres mêlées*, dans lesquelles il y a entr'autres un petit ouvrage intitulé *l'Idée de la*

Femme qui ne se trouve point, M. de Montreuil envoya ce livre-ci à une demoiselle de ses amies, avec ces cinq vers, qui ne sont point imprimez ;

LA femme parfaite de tout point,
Est celle qui ne se trouve point ;
Saint Evremont le dit.
Que vous a fait un si grand saint,
Pour luy donner un démenti ?





MONTREUIL.

CAPRICE.

QUAND je seray tout prest d'avoir les yeux cou-
verts

De l'ombre & de l'horreur d'une nuit éternelle ;
Plût aux Dieux devant moy voir perir l'univers !

Que ma mort me sembleroit belle !

J'aurois, en expirant , un plaisir sans pareil :

Et comme en me couchant je souffle ma chandelle ;

Je voudrois en mourant éteindre le Soleil.

MADRIGAL.

NE ME demandez plus, Sylvie ,
Quel est le mal que je ressens.

C'est un mal que j'auray tout le temps de ma vie ;

Mais je ne l'auray pas long-temps.

H ij

MADRIGAL.

POURQUOY me demandez-vous tant
 Si mes feux durront, si je seray constant,
 Jusques à quand mon cœur vivra sous vostre empire?
 Ah! Philis, vous avez grand tort:
 Comment pourrois-je vous le dire?
 Rien n'est plus incertain que l'heure de la mort.

MADRIGAL.

DE VOUS à tous momens mon frere a des bijoux,
 Des rubans, des cachets, des gands, des citrons doux;
 Et par une extrême injustice,
 Vous ne me payez point de ce que vous sçavez.
 Je vous laisse à penser si vous me le devez,
 Pour me récompenser de six mois de service,
 De ma foy, de mon cœur, & des maux que je sens.
 Allez, vous ne sçavez, Philis, ce que vous faites,
 Vrayment c'est bien à vous à faire des présens,
 Vous qui ne payez pas vos dettes!

MADRIGAL.

HIER je rencontray ma charmante Philis ;
 Les yeux étincelans, & la bouche allumée ;
 Elle avoit sur son teint cent roses contre un lys ;
 Et de mille desirs paroissoit enflâmée.
 Son mary , qui dormoit sur le pied de son lit ,
 Fit qu'à l'oreille elle me dit :
 'Aujourd'hui je commence à sentir que je t'aime.
 Heias ! depuis long-temps mon ardeur est extrême ,
 Luy répondis-je aussi tout bas :
 Mais si nous estions seuls, que feriez-vous, Madame ?
 Elle , avec un regard languissant , plein d'apas ,
 Comme une femme qui se pafme ,
 Me dit en soupirant : Ah ! nous n'y sommes pas.

MADRIGAL.

LE BON pere Bernard est heureux d'estre né
 Si long-temps devant vous , redoutable Sylvie.
 Si le ciel autrement en avoit ordonné ,
 Vos beaux yeux aujourd'hui ne liroient pas sa vie ;
 Car il vous auroit veue , & se seroit damné.

MADRIGAL.

JE SÇAY ce qui vous gaste & ce qui fait ma peine :
 La Cassandre & Cyrus vous rendent un peu vaine ;
 Vous vous imaginez , pour estre vostre amant ,
 Qu'il faut estre parfait comme ceux d'un roman ,
 Et qu'on doit vous servir comme on sert une Reine ,
 Jugez de vous plus sainement ;
 Ne vous arrestez pas au premier qui vous loue.
 Je ne suis point heros ; pour cela , je l'avoue :
 Mais mettez-vous à la raison ;
 Vous n'estes point non plus merveille incompara-
 rable ;
 Vous estes une fille aimable
 Que l'on appelle Louyson.

MADRIGAL.

VOUS me reprochez de tout temps
 Que j'ay les yeux battus , & d'une estrange sorte.
 Si j'ay les yeux battus , Philis , que vous importe ?
 Ah ! ce n'est pas à vos dépens.

M A D R I G A L.

QUAND, pour vous témoigner l'excez de ma
 langueur,
 Je mets la main dessus mon cœur,
 Ne vous figurez pas cette action frivole.
 Accablé de chagrin, de tristesse & d'ennuis,
 Philis, je suis si bas, que je perds la parole;
 Et vous faire encor signe, est tout ce que je puis.

M A D R I G A L.

Celuy-cy est fait dans les Petites-Maisons.

QUAND j'écoute ces foux d'un air si sérieux,
 Vous me raillez aussi bien qu'eux :
 Mais je leur porte envie, & je n'en sçauois rire ;
 Ah, Madame, qu'ils sont heureux !
 Il leur est permis de tout dire.



MADRIGAL.

Une femme à un homme.

IL N'EST pas mieux traité que vous,
 Ce rival qui vous fait détester vostre vie.
 Allez, n'en soyez point jaloux.
 Tout ce que j'en ay dit n'estoit que raillerie.
 Pour luy, comme pour vous, j'ay fort peu d'amitié.
 Qu'il ne vous fasse point d'envie ;
 Il ne me fait point de pitié.

MADRIGAL.

DEPUIS le triste jour que je vis sous vos loix ;
 J'ay conté vingt & deux semaines ;
 Et pour fruit de toutes mes peines ,
 Je vous baise le bout des doigts.
 Vos rigueurs à la fin me coûteroient la vie ;
 Je suis le plus constant d'entre tous les humains.
 Mais prenez garde à vous , Sylvie :
 Si vous continuez , ma foy, j'ay bien envie
 De vous baiser les mains.

R E M O N T R A N C E

A une jeune demoiselle qui causoit d l'Eglise.

PLUS vous estes belle & charmante ;
PLUS vous devez avoir de respect pour ce lieu.
 Vous n'y songez pas , Amarante :
 Les Anges tremblent devant Dieu.

A U T R E.

VOUS faites des faveurs à de certaines gens ;
 Qui ne vous donnent rien que de vaines paroles ;
 Demandez-leur force pistoles ,
 Et ménagez vos jeunes ans.
 Se donner à crédit pendant qu'on est si belle ,
 Et pendant qu'on pourroit amasser des trésors ,
 Ma fille , proprement c'est là ce qu'on appelle
 Faire folie de son corps.



EPIGRAMME.

NE vous fiez point à Colin :
C'est bien l'homme le plus malin
Que le ciel ait jamais veu naistre.
Il prendra bien son temps dès qu'il le trouvera ;
Et tost ou tard vous trompera
Comme il a déjà fait son maistre.
Il n'est rien impossible à son esprit adroit :
Il se fait au dehors tout tel qu'il veut paroistre ;
Et se contraint si bien , qu'on n'y peut rien con-
noistre.
Enfin , si son pere mouroit ,
Je le tiens si fourbe & si traître ,
Que je croy qu'il en pleurerait.



EPIGRAMME.

D'OU diable nous vient cette envie
D'aller nous rendre Célestins ?

Les œufs & le poisson font nos meilleurs festins.
Ah ! que nous passons mal nostre maudite vie !
Pere, je vous le dis comme à mon Confesseur :
Ces chappons estallez dans les places publiques,
Ces coqs-d'Inde fumans chez ce gros rotisseur,
Ces cailles, ces perdrix pendantes aux boutiques,
Sont autant de vautours qui me rongent le cœur.

EPIGRAMME.

CLORIS à vingt ans estoit belle,
Et veut encor passer pour telle :
Bien qu'elle en ait quarante-neuf,
Elle pretend toûjours qu'ainsi chacun l'apelle.
Il faut la contenter, la pauvre demoiselle :
Le Pont-neuf dans mille ans s'appellera Pont-neuf.



*Pour feu Monsieur de Bellievre , depuis Premier
Président.*

SI SELON le mérite on donnoit récompense ;
Tous mes vœux seroient accomplis :
Vous seriez Chancelier de France ,
Je serois aimé de Philis.

A I R.

TOUT le monde vous dit tant
Que je suis un inconstant.
Eprouvez-là vos yeux doux ;
Faites mentir tout le monde ;
C'est un coup digne de vous.

QUAND on aime vos beaux yeux ,
Où chercher pour trouver mieux ?
En se rangeant sous vos loix ,
On est inconstant , Sylvie ;
Mais pour la dernière fois.



DE CHARLEVAL.

JEAN-LOUIS FAUCON DE RIS, Seigneur DE CHARLEVAL, étoit d'une illustre famille qui a donné cinq Premiers Présidens, sçavoir, quatre au Parlement de Rouen, & un au Parlement de Bretagne. Quoique son bon goût dût l'assûrer de la bonne réception que le public feroit à ses ouvrages, s'il les faisoit imprimer, il ne les a cependant confiés qu'avec peine à une dame de ses amies, des mains de laquelle le Libraire les a eus après sa mort. Il a mis quelques Odes d'Horace en vers François; & on trouvera qu'il a non seulement exprimé les pensées & le caractère de cet auteur, mais aussi conservé toutes les autres graces qui sembloient ne pouvoir être détachées de leur langue naturelle. Sa naissance & son mérite l'ont fait aimer & respecter de tous les gens de lettres, & desirer de tous les

gens de qualité. Sarazin lui a adressé une partie de ses Sonnets. Outre ses ouvrages de Poësie, il en a fait quelques autres en prose, qui nous font voir qu'il avoit mérité dans l'une & dans l'autre maniere d'écrire la réputation qu'il s'est acquise. Il est mort en 1693, âgé de 80 ans, après avoir mérité, par son honnêteté & sa discrétion, la confiance de tous les plus grands seigneurs de la cour. On peut dire de lui ce qu'une personne de considération a dit d'un autre: *Qu'on voit dans quelqu'unes de ses pieces de vers, je ne sçai quoi d'honnête homme, tant d'ingénuité & de franchise, qu'on ne sçauroit s'empêcher d'en aimer l'auteur.* On lui attribue ces quatre vers-ci, adressés à Madame Scarron:

BIEN souvent l'amitié s'enflamme ;
 Et je sens qu'il est mal-aisé
 Que l'ami d'une belle dame
 Ne soit un amant déguisé,



DE CHARLEVAL.

STANCES.

A Madame la Comtesse de la Suze.

COMTESSE à qui l'Amour apprit
L'art d'écrire avecque tendresse,
Et qui seule avez tout l'esprit
Des neuf doctes Sœurs de la Grece ;

VOUS consacrez vostre loisir
Par des vers dignes de mémoire.
Le Louvre en fait tout son plaisir ;
Et le Parnasse en fait sa gloire.

SAPHO , par son esprit charmant,
S'acquit une gloire immortelle :
Mais rien que le temps seulement
Ne vous fait aller après elle.

Tome V.

I

DE CHARLEVAL:

VOSTRE ame a de riches trésors ;
 Toute la France le publie :
 Mais pour songer à ceux du corps ,
 Assez souvent je les oublie.

Vos vers , qui ravissent la cour ,
 Touchent les cœurs les plus sauvages .
 J'aime pourtant mieux voir l'Amour
 Dans vos yeux , que dans vos ouvrages .

L'ESPRIT est un rare talent ;
 Mais il faut que l'objet nous rie .
 Si le visage n'est galant ,
 Mal-heur à la galanterie .

VOUS avez dequoy nous charmer ;
 Sans que la Muse vous seconde :
 Qui sçait l'art de se faire aimer ,
 Est la plus charmante du monde .

TOUT me charme en vous , tout me plaît ²
 Vostre rare beauté m'enflame .
 Pour y prendre trop d'intérest ,
 Je n'ay plus de repos dans l'ame .

SOULAGEZ mes desirs pressans ;
 Gardez vos rigueurs pour un autre .
 Je fus l'esclave de mes sens
 Aussi-tost que je fus le vostre .

J'AY beau me vouloir ménager,
 En vous racontant mon martire :
 Je mesle au respect d'un berger
 L'impatience d'un fatire.

HATEZ-vous donc de recevoir
 Ma flâme ardemment témoignée :
 Rien ne me met au désespoir
 Comme une esperance éloignée.

 S T A N C E S

Pour une dame qui demouroit à Cachan près d'Arcueil.

BELLE ingrate, puisque mes soins
 Ne touchent point vostre tendresse,
 Ma constance marqueroit moins
 De fermeté que de foiblesse.

JE sçay le prix de vos appas :
 Mais n'en faites point tant la vaine ;
 Mes cheveux ne blanchiront pas
 Au service d'une inhumaine.

SI vostre empire n'est plus doux ;
 I ij

DE CHARLEVAL.

Je méditeray ma retraite :
Ouy , je me déferay de vous ,
Qui triomphez de ma défaite.

C'EST pousser trop loin vostre orgueil,
Prétendez-vous , avec vos charmes ,
Voir tarir les sources d'Arcueil ,
Pluſtoſt que celles de mes larmes ?

JAMAIS je n'iray vous cherchant
Deſſus les bords de ſes fontaines ;
Jamais les échos de Cachan
Ne vous raconteront mes peines.

QUELQUES ſenſibles déplaiſirs
Que vous m'avez cauſé , Silvie ,
Je n'ay perdu que des ſoûpirs ,
Où mille autres perdent la vie.



STANCES A LA MESME.

Il se plaint de ne la pas voir.

NE VERRAY-JE point aujourd'huy
Cette beauté spirituelle,
Qui fait ma joye & mon ennuy,
Qui m'est si douce & si cruelle ?

MOQUONS-nous des esprits malins
Qui troublent nostre destinée.
Faut-il, à force d'estre fins,
Ne se voir que deux fois l'année ?

TOUS vos raisonnemens sont bons ;
Mais, n'en déplaise à la prudence,
Je ne peux goûter des raisons
Qui me conseillent vostre absence.

VOSTRE cœur doit s'émanciper :
Etes-vous encore ignorante
Du plaisir qu'on a de tromper
Une famille défiante ?

PROCUREZ-moy vostre entretien ?

Dont la privation me tue.
 Je borne mon souverain bien
 Au seul plaisir de vostre veue.

AH ! que vous estes belle à voir !
 Et qu'heureuse seroit ma flâme,
 Si j'avois autant de pouvoir
 Sur vos sens, que j'ay sur vostre ame !

S T A N C E S.

*Il dit qu'il n'est plus d'âge d s'engager dans une
 grande passion.*

CHARMANTE Iris, que vos yeux ont d'at-
 traits !

Je ne vois rien de si beau sur la terre.
 Mais, ô beaux yeux, laissez-moy vivre en paiz ;
 Ou tout au moins faites-moy bonne guerre.

NE troublez point, par un regard flatteur,
 Le doux repos qui regne dans mon ame ;
 Gardez-vous bien d'y verser la langueur,
 Et d'y porter le désordre & la flâme.

IL faut goûter ces illustres amours :

Mon implacable & triste destinée
Vers le déclin précipite mes jours ,
Et va fermer ma cinquantième année.

A cinquante ans un galant est défait ;
Cet âge veut une apparence grave.
Une maîtresse enfin n'est plus mon fait ;
Il ne m'en faut désormais qu'une esclave.

J'AY consommé le temps des voluptez ;
Et je rendrois mes amours indiscrettes ,
Si je croyois que de jeunes beautez
Prissent plaisir à de vieilles fleurettes.

LES doux souris , les regards obligeans
Font grand plaisir à quiconque en profite ;
Mais ces faveurs sont pour les jeunes gens ;
C'est la jeunesse aussi qui les mérite.

L'INTE'REST seul , qui pouvoit m'animer ,
M'a fait souvent négliger mes entrées
Chez ces beautez qui , sans vouloir m'aimer ,
Preignent plaisir pourtant d'estre adorées.

PERMETTEZ-moy ce petit trait d'orgueil ;
Chez l'enjouée & chez la sérieuse ,
Mon entretien a trouvé de l'accueil ,
Et n'a jamais lassé de précieuse.

JE n'oserois dire qu'on m'ait aimé ;
 Je dirois trop : Mais , sans que je me flaté ;
 J'estois charmant lorsque j'estois charmé ;
 Et pour l'amour j'ay l'ame délicate.

MAIS quand les ans éteignent nos desirs ;
 Nous languissons , rien ne nous sçauroit plaire ;
 Et nous trouvons , au bout de nos plaisirs ,
 Une vieillesse oyfve & solitaire.

L'ON voit mourir ses amis confidens ;
 L'amant vieillit avecque sa maistresse ;
 Et le plus sage à tous ces accidens
 N'oppose rien qu'un masque de sagesse.

CHARMANTE Iris , toute chose prend fin.
 Mais ce penser ne doit point nous abattre ;
 Il faut , par art , échaper au chagrin ,
 Quand , par la force , on ne peut le combattre.

VOSTRE beauté , les délices des yeux ,
 Fait bien valoir l'avantage des brunes.
 Regnez , regnez ; gardez-vous pour les Dieux ;
 Et méprifez les conquêtes communes.

MAIS si l'Amour vous met sous son pouvoir ;
 De la pudeur sauvez les apparences :
 C'est satisfaire aux loix de son devoir ,
 Que d'en garder toutes les bien-séances.

STANCES.

S T A N C E S.

Pour une prude galante.

DEPUIS que je porte vos fers ,
Tous mes soins ne vont qu'à vous plaire ;
On dit que vous aimez les vers :
Eh bien , Iris , il en faut faire.

SI je possède le talent
D'une Muse assez délicate ;
Et si je puis d'un air galant
Dire une vérité qui flate ,

JE vais tracer & mettre au jour ,
Dans ce tableau que je vous donne ,
Le mérite de mon amour ,
Et celui de vostre personne.

AVEC des talens précieux
La nature vous a formée ;
Et vous paroissez à mes yeux
Toute faite pour estre aimée.

Vos yeux brûlent toute la cour ;
Tome V. K

Malgré vos rigueurs & vos glaces :
 Bien que vous foyez sans amour,
 Vous en avez toutes les graces.

Vous modérez vostre fierté
 Par une douceur qui m'enchanté ;
 Jamais je n'ay vû de beauté
 Si severe ny si galante.

S T A N C E S.

*Il raconte à une dame l'état de sa maladie, & lui
 dit qu'elle n'affoiblit point sa passion.*

VOSTRE bonté me persuade
 Que vous plaindrez un malheureux ;
 Qui, dans un corps foible & malade,
 Conserve un esprit amoureux.

LA joye est un bien que j'ignore ;
 Je me sens tout prest d'expirer ;
 Cependant il me reste encore
 La force de vous desirer.

QUELQUE douleur qui me tourmente,

J'aimeray jusques au trépas :
Et si ma vie est languissante,
Mon affection ne l'est pas.

POUR adoucir mes destinées,
J'oppose l'amoureuse ardeur
A ces vapeurs empoisonnées
Qui sans cesse attaquent le cœur.

SANS vous, dans ce triste martire,
J'aurois déjà perdu le jour :
Si je parle, si je respire,
Je dois ma vie à mon amour.

CEPENDANT il faut que je meure
Dans ces pitoyables langueurs.
Voudrez-vous à ma dernière heure
Mouiller mon chevet de vos pleurs ?

NE prenez-vous point l'épouvante,
Quand je vous tendray foiblement
Une main glacée & mourante,
Preste à tomber au monument ?

POUR un secours si nécessaire,
Où la feinte est hors de saison,
Le plus sage ne garde guere
De mesure avec la raison.

MEPRISEZ la peur & la honte
Des reproches de vos censeurs :
Vous retrouverez vostre compte
Dans l'innocence de vos mœurs.

MA mort ne fera pas sans joye ;
Si vous contentez mon desir :
Heureux , pourvû que je vous voye
En rendant le dernier soupir !

S T A N C E S.

A M. L. C. D. P.

*Pour une dame Angloise réfugiée en France , pendant
les troubles de son país.*

SI JE vis sous les dures loix
De vos yeux , ces beaux yeux Anglois,
Dont la rigueur me désespere ,
Mes sens n'en sont point ébahis.
Iris , vous estes étrangere ;
Mais l'Amour est de tout país.

LE souvenir est effacé
De tout le désordre passé,

Et de nos batailles sanglantes.
Je ne connois pour mon repos
Que deux nations différentes,
Les honnestes gens & les fots.

MAIS, beaux yeux, qui causez ma mort,
Usez de vostre passe-port
Avec un peu moins de licence :
Et gardez que vostre beauté
Ne viole dans nostre France
Le droit de l'hospitalité.

SANS exposer tant de François
A la cruauté de vos loix,
Retournez dans vostre province;
Et faites sentir mon tourment
Aux ennemis de vostre Prince,
Aux rebelles du Parlement.



STANCES.

*Pour une dame qui soupiroit de l'inconstance d'un
amant , & de la mort d'un amy.*

AU PLUS fort de vostre douleur ;
Qui pourtant n'estoit pas sans charmes ,
Vous m'avez confié vos larmes
Et le secret de vostre cœur.

Vos beaux yeux pleuroient tendrement ,
Avec une douleur mortelle ,
L'infidélité d'un amant ,
Et la mort d'un amy fidele.

Vos pensers , ennemis du jour ,
Confondoient, durant les ténèbres ,
Le désespoir de vostre amour
Avec des souvenirs funebres.

DE vostre esprit tout attristé
J'ay vû les lumieres ternies ;
Esprit qui dans les compagnies
Brilloit comme un soleil d'été.

Nos desirs changent à toute heure :

Mais je plains un cœur désolé
 Qui sent que son amour demeure
 Quand son amant s'en est allé.

CEPENDANT j'ay beau raisonner ;
 Je ne sçay pas surquoy se fonde
 L'ingrat qui peut abandonner
 Le cœur le plus noble du monde.

AVEC ce trésor précieux
 Luy seul , en ce siècle où nous sommes ;
 Possédoit la gloire des Dieux ,
 Et les souhaits de tous les hommes.

IL est vray qu'il est des erreurs
 Dont il ne faut point qu'on s'étonne :
 Combien a-t'on vû d'empereurs
 Se démettre de leur couronne ?

TRISTE Iris , ne soupirez plus
 Les mal-heurs d'une ingrate flâme ;
 Et des passions de vostre ame
 Tâchez d'en faire des vertus.

SANS m'insinuer en flateur ,
 Je prens la figure d'un sage
 Et scrupuleux observateur
 Des bien-séances de son âge.

JE n'en veux qu'à vostre amitié ;
 C'est une faveur singuliere.
 Ne m'obligez pas à moitié ;
 Accordez-la moy toute entiere.

PAROLES SUR UN AIR.

Pour une dame soupçonnée d'avoir un engagement.

IRIS, montrez-moy de grace
 Le chemin de vostre cœur.
 Pour y trouver une place,
 Aurois-je assez de bonheur ?
 Non : je sçay tout ce qui s'y passe ;
 Un autre en est le vainqueur.

CET amant que j'appréhende
 Seroit-il si fortuné ?
 Ah ! que sa victoire est grande,
 Si vos mains l'ont couronné !
 Ah ! ce cœur que je vous demande,
 Ne l'avez-vous point donné ?

SOUS vos loix l'Amour me range ;
 Je vous ay donné ma foy :

Mais c'est une chose étrange
 Qu'un pauvre amant sans employ ;
 Il faut enfin que je vous change ,
 Si vous ne changez pour moy.

INGRATE , rien ne vous touche ;
 Ni mes pleurs , ni mes soupirs ;
 Vous défendez à ma bouche
 D'aller où vont mes desirs.
 Quittez cette humeur si farouche ;
 Qui s'oppose à mes plaisirs.

Epigramme , Chanson , ou Paroles mises en Air.

B IEN que mes espérances vaines
 Fassent naître en mon cœur d'inutiles desirs ;
 Bien que tes loix soient inhumaines ,
 Amour , tous les autres plaisirs
 Ne valent pas tes peines.



CHANSON.

VOUS prêchez dans la caballe
Contre le Dieu des Amours :
Mais sa bonté sans égale
Vous le pardonne toujourn ;
Ear vos attraits , très-divine Daumale ,
Détruisent tous vos discours.

VAUDEVILLE.

Sur l'Air des *Je le crois bien* , &c.

QUE Cesar autrefois ait subjugué la France
Par sa sage conduite & sa rare prudence ,
Je le crois bien :
Mais qu'il eust entrepris d'en faire la conquête ,
S'il eust trouvé Louis en teste ,
Je n'en crois rien.

QUE des plus grands héros & des plus grands mo-
narques
On voye en Monseigneur briller toutes les marques ,
Je le crois bien :

Mais que, quel qu'il puisse estre, il n'ait pas fort à faire
 A marcher dignement sur les pas de son pere,
 Je n'en crois rien.

S T A N C E S.

J'AY reconnu, Philis, ton humeur infidelle
 Et tes déguisemens.

Si, pour fausser ta foy, tu paroissois moins belle,
 Je croirois tes sermens.

POUR toy le nom d'ingratte est une foible injure ;
 Et pour ne point mentir,
C'est dans la trahison que ton ame parjure
 Cherche à se divertir.

MAIS ton crime te plaît ; & quoy que je te die
 De ta légéreté,
Tu crois qu'elle te pare, & que ta perfidie
 Releve ta beauté.

LA foule des amans, pour estre si changeante,
 Ne te presse pas moins.
En secret, en public, la jeunesse galante
 Te donne tous ses soins.

MILLE cœurs de vingt ans te rendent leurs hom-
 mages

Et soupirent pour toy ,
 Quand les premiers amans qui sont entre deux âges
 Te conservent leur foy.

LES peres ont souvent tes amours décriées ;
 Ils tremblent pour leurs fils.
 Tu tiens en crainte aussi les jeunes mariées
 Pour leurs jeunes maris.

L'INCONSTANCE DES YEUX.

S O N N E T.

QUAND j'apperceus Daphné si pompeuse & si
 belle ,
 Dont le brillant éclat eust pû charmer les Dieux,
 Ma fidelle Cloris, il est vray que mes yeux
 Parlerent à mon cœur de vous estre infidele.

IL combattoit pourtant cette flâme nouvelle ,
 Et déjà du combat sortoit victorieux ,
 Lorsque vostre beauté qui parut en ces lieux
 Vint punir mes regards d'un dessein si rebelle.

LE cœur vous fut constant: mais les yeux trop legers,
 Pour avoir admiré des appas étrangers ,

M'exposent au danger de perdre vostre estime.

ADORABLE Cloris, seul objet mon vainqueur,
Si jamais la vertu peut effacer un crime,
Pardonnez à mes yeux pour l'amour de mon cœur.

S O N N E T.

*Il donne avis à une amie de ne point lier commerce
avec une folle.*

Q U O Y que Livotine vous die,
Ne faites point de fondement
Sur l'amitié d'une étourdie,
Sans honneur & sans jugement.

SA langue a cette maladie,
Qu'elle est toujours en mouvement;
Et son cœur de la perfidie
Fait tout son divertissement.

UN méchant, s'il n'est sans prudence,
Jamais ne vous fera d'offense
Qu'il n'ait son profit pour objet :

MAIS un esprit qui n'est pas sage
Vous offensera sans sujet,
Et contre son propre avantage.

S O N N E T.

Au Roy.

C'EST trop peu des lauriers qui couronnent ta
tête,

Et d'avoir mis l'Escaut & le Rhin sous tes loix :
Louis, le ciel t'appelle à de nouveaux exploits ;
Et va guider tes pas de conquête en conquête.

TOUT l'univers s'émeut quand ta foudre s'apreste :
Ou la crainte, ou l'amour, partagent tous les rois :
Et le Batave ingrat, & si fier autrefois,
N'observe qu'en tremblant où fondra la tempeste.

DE son frivole orgueil, de sa témérité,
Tu dois un grand exemple à la posterité ;
Et son abaissement importe pour ta gloire.

TU le veux, il suffit ; son sort est dans ta main :
De ces Républicains tu vas finir l'histoire.
Trop heureux mille fois s'ils t'ont pour souverain,



*Pour mettre dans un Jardin , au deffous de la statue
d'Apollon.*

P ARMY ces arbres & ces fleurs,
Je cherche une beauté cruellement armée,
Daphné que j'ay pour ses rigueurs
En laurier transformée.

LE souvenir de mon amour
Me cause une douleur profonde ;
Je ne puis luy rendre le jour ,
Moy qui le donne à tout le monde ;

A l'autre face du pied-d'estal.

CE Dieu visible , auteur de la lumiere ;
Se montre à nous du matin jusqu'au soir ;
Mais Jupiter est la cause premiere ,
Que nul ne peut ny comprendre ny voir.

*A la troisiéme face , Apollon amoureux de
Leucothée.*

LA Nympe a mis Apollon dans ses fers ;
Ce Dieu, capable de foiblesse ,
Ne donne plus qu'à sa maistresse
Les soins qu'il doit à l'univers.

A la quatrième face.

OMBRE du Créateur & lumière du monde.

* * * *



Sous la statue de Diane qui est au milieu du bois.

L'AMOUR, en chassant mesme, occupe sa pensée,
Et malgré toute sa pudeur,
Cette chaste Déesse est encore blessée
Du trait qu'Endimion a laissé dans son cœur.



DIALOGUE IMITÉ D'HORACE.

Donec gratus eram , &c.

TIRCIS.

QUAND tes beaux yeux me trouverent aimable,
Quand tes faveurs estoient toutes pour moy,
A mon bon-heur rien n'estoit comparable:
J'estois, Iris, plus heureux que le roy.

IRIS

IRIS.

LEGER Tircis, que ta plainte est cruelle !
 Ne me dis point que j'ay manqué de foy.
 Quand je croyois ta passion fidelle,
 J'estois encore plus heureuse que toy.

TIRCIS.

LE luth, la voix, la beauté de Silvie;
 Font aujourd'hui ma joye & mes amours:
 Et je voudrois, pour allonger sa vie,
 Finir la mienne au plus beau de mes jours.

IRIS.

LE beau Daphnis m'aime avecque tendresse;
 Et pour Daphnis mon cœur n'est pas cruel.
 Mon cher amant sçait bien que sa maistresse
 Mourroit cent fois pour le rendre immortel.

TIRCIS.

TREVE d'aigreur: moy-mesme je me blasme
 De perdre un temps propre à faire la paix.
 Si je pouvois regner seul en ton ame,
 Tu me serois plus chere que jamais.

IRIS.

BIEN que tu sois inconstant & colere,
 Et que Daphnis ait dequoy me charmer,
 Ingrat amant, prens le soin de me plaire;
 Je suis encor toute preste à t'aimer.

EPIGRAMME.

*Pour une dame de la campagne , assiégée par des
amans grossiers.*

ALLEZ , mes vers , entretenir ce soir
La jeune Iris qui fait ma destinée :
Et dites-luy quel est mon désespoir
De la trouver toujours environnée
De cent fascheux , qui toute la journée
M'ont dérobé le plaisir de la voir.
Tant de trésors , si précieux , si rares ,
Ne sont pas faits pour d'indignes amans :
Mais c'est ainsi que , parmi les barbares ,
L'on va chercher l'or & les diamans.

EPIGRAMME.

Contre un médisant.

BIEN que Paul soit dans l'indigence ,
Son envie & sa médisance
M'empeschent de le soulager.
Sa fortune est en grand désordre ,
Il ne trouve plus à manger :
Mais il trouve toujours à mordre.

EPIGRAMME.

Accueil hors de saison.

VOYEZ à quoy le fort m'engage
Par un accident tout nouveau !
Clarice me fait bon visage ,
Quand son visage n'est plus beau.
Il faut pourtant que je luy die ,
Comme rôle de comédie ,
Quelque petit mot d'amitié.
Je crains l'abord de sa ruelle :
Et les Dieux seront sans pitié ,
Si Clarice ne m'est cruelle.

EPIGRAMME.

Contre un ami imprudent.

J'AY de ton amitié des preuves mal-heureuses ;
Ton zele , cher amy , me perd absolument.
Que les vertus sont dangereuses
Dans un homme sans jugement !

EPIGRAMME.

La promenade d contre-temps.

JE NE sçaurois vous pardonner
 Le régal qu'a Saint-Cloud Paul vient de vous donner ;
 C'est le plus dégoûtant de tous les esprits fades,
 Vous aimez trop les promenades,
 Iris ; allez vous promener.

EPIGRAMME.

Contre la mesme.

BIEN qu'Iris m'ait promis une amitié parfaite,
 A mille autres amans elle fait les doux yeux,
 Ah ! c'est estre hai des Dieux
 Que d'estre aymé d'une coquette.



EPIGRAMME.

Il envoie à une dame en réputation de piété, les Ouyrages de Clement Marot, qu'elle luy demandoit.

LES Oeuvres de Maistre Clement
 Ne sont pas gibier à devote.
 Je vous les preste seulement ;
 Gardez bien qu'on ne vous les oste.
 Si quelqu'un vous les escamote
 Je le donne au diable Astarot.
 D'autres sont foux de leur Marotte ;
 Moy je le suis de mon Marot.

EPIGRAMME

Imitation de Catulle.

BIEN-TOST ma vie achevera son cours ;
 Le temps pour moi va finir toutes choses.
 Le Soleil tombe & remonte toujours ;
 L'on voit mourir & renaitre les roses :
 Il n'en est pas ainsi de nos beaux jours.

EPIGRAMME.

Il renvoye les vers de Sarazin.

APRE'S les vers que j'ay leus,
Iris, je n'en feray plus
Qui méritent vostre estime ;
Ma Minerve est en prison.
Sarazin m'oste la rime,
Et vous m'ôtez la raison.

EPIGRAMME.

A une dame qui le railloit d'estre si long-temps à la campagne.

AU DOUX bruit des ruisseaux, dans les bois, je
respire :
C'est là que sur les fleurs je me viens reposer.
Je ne quitterois pas ces lieux pour un empire ;
Mais je les quitterois, Iris, pour un baiser.

A MONSIEUR CONRART.

QUE sert l'esprit, que sert la probité,
 Quand la douleur nous met à la torture?
 Illustre amy, permets que je murmure.
 Ton mal te traite avec indignité:
 Et la vertu reproche à la nature
 Le peu de soin qu'elle a de ta santé.

REPONSE DE MONSIEUR CONRART.

DANS les douleurs dont je suis tourmenté,
 Je ne fais plus ni plainte ni murmure:
 Car tes beaux vers par leur douce imposture,
 Mettent l'esprit en telle liberté,
 Que bien qu'on ait le corps à la torture,
 On croit le mal plus doux que la santé.



STANCES.

OUVRE librement ton cœur
 A l'amy qui te conseille ;
 Et songe que le flatteur
 Tend un piège à ton oreille.



CELUY-là goûte en paix le souverain bon-heur
 Qui peut, sans embarras ni d'enfans ni de femme ;
 Joindre les lumieres de l'ame
 Avec l'innocence du cœur.



NON le plus fort , mais le plus sage ;
 En santé prolonge son âge.

CHANSON.

LES fleurs & la verdure
 Sont déjà de retour ;
 Et toute la nature
 Se pare pour l'Amour.

STANCES

STANCES CHRÉTIENNES.

LES ombres de la mort me vont couvrir les yeux ;
 Il faut quitter la terre & s'élever aux cieus ;
 Il faut des libertins détester les maximes ,
 Et que mon repentir soit égal à mes crimes.

PARDON , Seigneur, pardon à ce pécheur Chrétien,
 Qui fut homme d'honneur sans estre homme de bien ;
 Et qui d'une foy morte , ou plutôt endormie ,
 Ne cherchoit son salut que dans la prud'homie.

PAR ta bonté , Seigneur , mon esprit éclairé
 Reconnoist qu'autrement tu dois estre adoré ;
 Et qu'une ame au plaisir par le monde emportée ,
 N'est pas digne du sang dont tu l'as achetée.

CHANSON A BOIRE.

NOUS blâmons les ambitieux ;
 Contens de l'estat où nous sommes.
 La gloire est faite pour les Dieux ;
 Les plaisirs sont faits pour les hommes.
 Le moyen de passer un jour
 Sans boire & sans faire l'amour ?

Tome V.

M

DU bon temps prenons nostre part ;
 Chaque saison nous y convie.
 L'on ne peut trop tost ni trop tard
 Goûter les douceurs de la vie :
 L'on ne sçauroit vivre content
 Qu'en beuvant , mangeant & chantant.

DEITE' de qui les mortels
 Reçoivent des faveurs si grandes,
 Si vous voulez que vos autels
 Soient parfumez de nos offrandes,
 Donnez-nous toujourns la santé,
 Chere entiere , & la liberté.

TASCHONS d'échapper aux malheurs
 Dont nostre vie est traversée ;
 Changeons les épines en fleurs:
 Et mettons-nous dans la pensée
 Que le jeu , l'amour & le vin ,
 Sont les ennemis du chagrin.

CHERS amis , beuvons à longs traits ;
 Enyvrons nos corps & nos ames ,
 Afin d'oublier nos procez
 Et les méchans tours de nos femmes ;
 Pour se consoler , il est bon
 D'étourdir par fois la raison.

QUAND on peut régler ses desirs ,
 Le bon sens fait voir , ce me semble ;
 Que la sagesse & les plaisirs
 Ne s'accordent pas mal ensemble ;
 Et que l'Amour & le bon vin
 Sont les ennemis du chagrin.

C H A N S O N.

QUE fais-tu dans ce beau séjour ?
 Tu perds ton temps , Silvie.
 Sans goûter les plaisirs d'amour ,
 Veux-tu passer ta vie ?
 Ne veux-tu pas songer
 A choisir un berger ?

ON vivroit toujours en langueur
 Si l'on estoit si sage ;
 Et la beauté sur la laideur
 N'auroit point d'avantage.
 Ne veux-tu pas songer
 A choisir un berger ?



CHANSON.

AIMEZ, charmante blonde :
Goûtez le doux plaisir.
De tous les cœurs du monde,
Vous avez à choisir.

CELUY, je m'imagine,
Qui vivroit sous vos loix,
Cueilleroit plus d'épines
Qu'il n'en croist dans nos bois.

TOUT le monde est malade
En voyant vos beaux yeux :
Moy, je me persuade
Que je m'en porte mieux.



CHANSON.

LIRE & repasser souvent
 Sur Athenes & sur Rome.
 C'est dequoy faire un sçavant,
 Mais non pas un habile homme.

MEDITEZ incessamment,
 Devorez livre après livre :
 C'est en vivant seulement
 Que vous apprendrez à vivre.

AVANT qu'en sçavoir les loix,
 La clarté nous est ravie.
 Il faudroit vivre deux fois
 Pour bien conduire sa vie.



C H A N S O N.

QUI cherche tant la beauté
N'est jamais sans maladie :
Le nom de félicité
Fait le mal-heur de la vie.

MODERONS nos propres vœux :
Taschons à nous mieux connoître.
Desires-tu d'estre heureux ?
Desire un peu moins de l'estre.

LE fameux souverain bien
En un séjour de misère,
N'est qu'un pompeux entretien,
Et qu'une noble chimere.

VOICY comment j'ay compté
Dès ma plus tendre jeunesse :
La vertu, puis la santé,
Puis la gloire, & la richesse.



CHANSON.

GRANDS rois, le destin a mis
Cent biens en vostre partage :
Mais, nous donnant les amis,
Il vous en oste l'usage.

QUE c'est un bien précieux !
Quand je pese l'un & l'autre ,
Je doute quel vaut le mieux ,
Vostre partage ou le nôtre.

CHANSON.

QUOY ! sans vous souvenir de moy ny de mes
peines ,
Vous pouvez passer tout un jour !
Haïssiez-moy plutôt, Climene.
L'indifférence est en amour
Moins dangereuse que la haine.



VOUS n'êtes pas heureuse
Miv

Dans ce charmant séjour.
 Estes-vous amoureuse ?
 Vous rêvez tout le jour
 L'on n'est pas si rêveuse
 Quand on n'a point d'amour.



AMOUR, je me suis plaint cent fois
 Des rigueurs de tes loix ;
 Ton feu m'estoit insupportable.
 Mais, hélas ! je me trompois bien ;
 Un cœur est misérable
 Dès le moment qu'il n'aime rien.



TIRSIIS voyoit un jour sa bergere inquiète ;
 Et luy disoit : Ingrate Annette ,
 C'est un autre berger qui cause vostre ennuy :
 Vous n'aimez plus que sa muzette :
 Si vous portez cette houlette ,
 Peut-estre qu'elle vient de luy.
 Quand vous allez dans cette plaine ;
 Quand vous cherchez ces troupeaux avec soin ;
 Ah ! vous n'estes que trop certaine
 Que le berger n'en est pas loin.



CHANSON.

JE sens naître en mon cœur
Une douce langueur.

Ah ! belle inhumaine

Tu veux m'enflâmer.

Détourne tes yeux , Climene ,

Ils forcent d'aimer.

• POUR détourner les yeux ,
Mon cœur n'en est pas mieux.

Que c'est une peine

Bien douce à souffrir !

Encore un regard , Climene ,

Deussay-je en mourir.



CHANSON.

AMOUR, démon sans égal,
 Ton pouvoir dompte le nostre,
 Je ne te dis bien ny mal :
 Tu m'as fait & l'un & l'autre.

EH ! pourquoy t'égarés-tu ?
 L'amitié qui te ressemble,
 Joint les beaux noms de vertu
 Et de passion ensemble.

AMITIE', tout est charmant,
 Sous ton équitable empire :
 On te trouve rarement ;
 C'est ce que j'y trouve à dire.

CHANSON.

CELUY qu'Amour n'a jamais sçeu charmer,
 Pour son repos doit craindre ta présence :
 Et si quelqu'un, Iris, cesse d'aimer,
 En te voyant, il faut qu'il recommence.



SAINTE PAVIN.

SANGUIN DE SAINT PAVIN, bénéficié, natif de Paris, fils d'un Président des Enquêtes, qui par son mérite fut choisi pour remplir la place de Prevôt des Marchands, étoit grand-oncle de *M. de Sanguin*, premier Maître-d'hôtel du Roi & Marquis de Livry. Il n'eut point d'autres attaches que les Belles-lettres & la Poësie, pour laquelle le beau tour de ses vers, & la délicatesse de ses expressions, fera connoître la disposition qu'il y avoit. Quoiqu'il fût d'une famille dont le crédit l'eût pû élever à quelque poste fort honorable, il se contenta de la réputation que son esprit & son sçavoir lui avoit acquis, & goûta ainsi avec une ambition raisonnable les délices de la vie du monde la plus charmante & la plus comode. On voit dans ses vers tout à la fois un excès de finesse & de naïveté admira-

ble, & une délicatesse de goût extraordinaire : & cela joint à son mérite & à sa naissance, le fit aimer & estimer de tous ceux qui se piquoient de science, de délicatesse & de bon goût. Il mourut en 1670. Il étoit assez touché de la beauté de ses ouvrages, puisqu'il fit cette Epigramme :

TIRCIS fait cent vers en une heure ;
Je vais moins viste, & n'ai pas tort.
Les siens mourront avant qu'il meure ;
Les miens vivront après ma mort.





SAINT PAVIN.

PORTRAIT DE M. DE SAINT PAVIN.

MON cher Tircis, que t'ai-je fait,
Pour me demander mon portrait ?
Veux-tu qu'à mon désavantage
Ma main travaille à cet ouvrage ?
Et qu'avec si peu d'agrémens,
On me montre chez les Flamans ?
Soit à ma honte ou pour ma gloire ;
J'ay peine à faire mon histoire :
Je vais pourtant, sans me flater,
Me peindre pour te contenter.
Ma mine est fort peu cavaliere.
Mon visage est fait de maniere,
Qu'il tient moins du beau que du laid ;
Sans estre choquant tout-à-fait.

Dans mes yeux deux noires prunelles
Brillent de maintes étincelles.
J'ay le nez pointu , je l'ay long ,
Je l'ay mal fait ; mais je l'ay bon ,
Et je sens venir toutes choses
De plus loin qu'on ne sent les roses ;
Enfin je puis dire , en un mot ,
Que je n'ay pas le nez d'un sot.
Malgré les ans & la fortune ,
Ma chevelure est encor brune.
Soit par hazard , ou par dépit ,
La nature injuste me fit
Court , entassé , la panse grosse.
Au milieu de mon dos , se hausse
Certain amas d'os & de chair ,
Fait en pointe comme un clocher.
Mes bras d'une longueur extrême ,
Et mes jambes presque de mesme ,
Me font prendre le plus souvent
Pour un petit moulin à vent.
Je suis composé de matiere
Fort combustible & peu grossiere.
Je hay toutes sortes d'affaires.
Je ne me fais point de chimeres.
Je ne suis point hommé borné.
Mon esprit n'est pas mal tourné ;
Je l'ay vif dans les reparties ,
Et plus piquant que les orties.

Je ne laisse pas , en effet ,
D'estre complaisant & coquet :
Mais ce n'est pas pour la coquette ;
D'elle fort peu je m'inquiette ;
Et je croirois passer pour fat ,
Si je n'estois plus délicat.
Je suis tantost gueux , tantost riche.
Je ne suis libéral , ny chiche ;
Je ne suis ny fâcheux , ny doux ;
Sage , ny du nombre des foux :
Et je suis tout cela ensemble ,
Sans que personne me ressemble.
Et sans faire ny bien ny mal ,
Je meine un train de vie égal.
La coûtume , à qui l'on défere
Comme l'enfant fait à sa mere ,
Ne peut , toute forte qu'elle est ,
M'entraîner qu'à ce qui me plaist :
L'ambitieuse frénésie ,
La vengeance , la jalousie ,
Grands trouble-festes de l'esprit ,
Ont sur le mien peu de crédit.
J'aime à railler , mais sans médire ;
A réjouir , sans faire rire ;
Parler , sans me faire écouter ;
Et plaire , sans pourtant flater.
Je ne suis pas l'homme du monde
Le plus ennemi de la fronde :

Aussi , je ne suis pas de ceux
 Qui par tout, d'un esprit hargneux,
 Cherchent sans cesse sur qui mordre,
 Et ne prêchent que le désordre.
 Le repos & la liberté
 Est le seul bien que j'ay goûté.
 Je n'ay l'esprit embarrassé
 De l'avenir , ny du passé.
 Ce qu'on dit de moy , peu me choque,
 De force choses je me moque.
 Et sans contraindre mes desirs ,
 Je me donne entier aux plaisirs.
 Le jeu , l'amour, la bonne chere,
 Ont pour moy certain caractère
 Par qui tous mes sens sont charmez ;
 Et je les ay toûjours aimez ;
 Toutefois ce n'est qu'à ma mode ,
 Dans un air de vivre commode :
 C'est rarement qu'un vieux garçon
 En use d'une autre façon.
 Pour me divertir , je compose ,
 Tantost en vers , tantost en prose ;
 Et quelquefois , assez heureux ,
 Je réuffis en tous les deux.
 Mon humeur est assez facile.
 J'aime les champs , je hais la ville,
 Et je pense moins à la cour ,
 Que je ne fais à ton retour.

Voilà

Voilà ma peinture parfaite,
 Et je suis quitte de la dette
 A quoy je m'estois engagé.
 Regarde si je suis changé
 D'humeur, d'esprit, ou de visage;
 Depuis le temps de mon jeune âge.
 De quelque façon que je sois,
 Aime-moy, Tircis: tu le dois.

L E T T R E.

PARIS vous demande justice:
 Vous l'avez quitté par caprice.
 A quoy bon de tant façonner,
 Marquise? Il y faut retourner.
 L'hiver approche: & la campagne,
 Mais sur tout celle de Bretagne,
 N'est pas un aimable séjour
 Pour une dame de la cour.
 Qui vous retient? Est-ce paresse?
 Est-ce chagrin? est-ce finesse?
 Ou plustost quelque métayer
 Devenu trop lent à payer?
 De vous revoir l'on meurt d'envie;
 On languit icy, l'on s'ennuie:

Tome V.

N

Et les plaisirs déconcertez
 Vous y cherchent de tous costez.
 Vostre absence les désespere ;
 Sans vous ils n'oseroient nous plaire :
 Si vous estiez ici demain ,
 La cour quitteroit Saint-Germain :
 Et les jeux , les ris , & les graces ,
 Qui marchent toujourns sur vos traces ,
 Y rendroient l'Amour déformais
 Plus galand qu'il n'y fut jamais.
 Ce discours fait à des coquettes
 Leur passeroit pour des fleurettes.
 Pour vous , jugez-en autrement ;
 Je suis ami, sans estre amant.
 Ceux qui me donnent plus de gloire ,
 Ont quelquefois peine à le croire.
 Lorsque je pris congé de vous ,
 Nostre adieu me fit des jaloux ;
 Il fut si touchant & si tendre ,
 Que mes yeux , forcez de se rendre ,
 Vous parlerent de bonne foy :
 Vous futes moins sage que moy ;
 Et c'estoit gaster nostre affaire :
 Nostre commerce est un mistere
 Qu'il ne faut pas trop expliquer.
 Mais à propos , sans vous chocquer ,
 Peut-on vous demander , Marquise
 Si quelque Breton , par surprise ,

N'auroit poms touché vostre cœur
Auriez-vous bien changé d'humeur,
Jusqu'à vous rendre complaisante
A leur maniere peu galante ?
Non : vous aimez les beaux esprits ;
Vous n'aurez eu que du mépris
Pour ces beuveurs à rouge trogne :
Un perclus vaut bien un yvrogne.
Laissons en repos les Bretons ,
Et revenons à nos moutons.
Le bruit court que vostre estourdie,
Qui depuis long-temps estude
L'Espagnol & l'Italien ,
Jusques icy n'y comprend rien.
Est-elle toûjours mal-bastie ,
Sans jugement , sans modestie ?
Consolez-vous de tout cela :
Quoique tard , l'esprit luy viendra :
Forcé gens disent qu'à son âge
Vous n'en aviez pas davantage ;
Et toutefois jusques icy
Vous avez assez réuffi.
Il faut quitter ce badinage :
Vostre fille est le seul ouvrage
Que la nature ait achevé ;
Dans les autres elle a resvé :
Aussi la terre est trop petite
Pour y trouver qui la mérite ;

Et la belle , qui le sçait bien ,
 Méprise tout , & ne veut rien.
 C'est assez pour cet ordinaire ,
 Et trop peut-estre pour vous plaire ;
 S'il est vray , gardez le secret ,
 Et donnez ma lettre à Loret.
 Je croy qu'en Bretagne on ignore
 S'il est mort , ou s'il vit encore.
 Ménagez bien mon intérêt.
 Si , par hazard , elle vous plaist ,
 Ma veine , encore assez féconde ,
 Vous en promet une seconde ,
 Où , d'un stile moins réservé ,
 Ny trop bas , ni trop relevé ,
 J'espere vous faire connoistre
 Si je sçay faire un coup de maistre ;
 Et le tout pour vous divertir.
 Mais aussi songez à partir :
 La réponse la plus touchante
 Ne sçauroit payer mon attente.
 Tout le plaisir est à se voir :
 Les sens se peuvent émouvoir :
 Tel est vieux & n'ose paroistre ,
 Qui , vous voyant , croit ne plus l'estre ;
 Travaillez donc à revenir ,
 Pour mieux dire , à me rajeunir.
 Ce seroit une chose rare ,
 Qu'on me monstrast

Ressuscité de vostre main.
 Ma foy, la foire Saint-Germain
 Me vaudroit bien quelque pistole :
 Tout beau, Muse : tu deviens folle.

S O N N E T.

QUAND, d'un esprit doux & discret ;
 Toûjours l'un à l'autre on déferé ;
 Quand on se cherche sans affaire ,
 Et qu'ensemble on n'est point distrait ;

QUAND on n'eut jamais de secret
 Dont on se soit fait un mystere ;
 Quand on ne cherche qu'à se plaire ;
 Quand on se quitte avec regret ;

QUAND, prenant plaisir à s'écrire,
 On dit plus qu'on ne pense dire,
 Et souvent moins qu'on ne voudroit ;

QU'APPELLEZ-VOUS cela , la belle ?
 Entre nous deux , cela s'appelle
 S'aimer bien plus que l'on ne croit.

S O N N E T.

JE commence à vous méconnoître.
Vous me fuyez , ingrate ! Hé quoy !
Vostre cœur si tendre pour moy
Pourroit-il bien ne le plus estre ?

JE crains bien que ce petit traître
Ne m'ait déjà manqué de foy :
On le croit souvent tout à foy ,
Qu'on n'en est pas toujourns le maistre.

LE changement vous est si doux,
Que, quand on est bien avec vous,
On n'ose s'en donner la gloire.

CELUY qui peut vous arrester
A si peu de temps pour le croire,
Qu'il n'en a pas pour s'en vanter.



S O N N E T.

IL NE faut point tant de mystere ;
Rompons , Iris : j'en suis d'accord.
Je vous aimois , vous m'aimiez fort ;
Cela n'est plus : sortons d'affaire.

UN vieil amour ne sçauroit plaire ;
On voudroit déjà qu'il fût mort :
Quand il languit ou qu'il s'endort ,
Il est permis de s'en défaire.

CE n'est plus que dans les romans
Qu'on voit de fidelles amans :
L'inconstance est plus en usage.

SI je vous quitte le dernier ,
N'en tirez pas grand avantage :
Je fus dégoûté le premier.



SONNET.

QUAND à mon âge je soupire,
Le cœur percé de mille coups,
L'un me plaint, & l'autre m'admire;
D'avoir des sentimens si fous.

S'IL m'estoit permis de leur dire
Que je ne souffre que pour vous,
Loin de condamner mon martyre,
Sans doute ils en seroient jaloux,

JE sçay bien que les destinées
Ont mal compassé nos années.
Ne regardez que mon amour :

PEUT-estre en ferez-vous émeue.
Il est jeune; & n'est que du jour,
Belle Iris, que je vous ay veue.



SONNET.

S O N N E T.

LRIS, quel subit changement ?
Je vous aimois , sans vous déplaire ;
Et par l'ordre de vostre mere ,
Vous écoutez un autre amant.

DONNEREZ-vous vostre agrément
En faveur de ce téméraire ?
Ce que mon amour n'a pu faire ,
L'obtiendra-t'il du sacrement ?

MAIS quand vous y serez forcée ,
Souffrez que mon ame offensée ,
Se vange au moins de cet époux.

QUE son bonheur luy soit funeste.
J'en feray peut-estre un jaloux ;
Vous pourriez bien faire le reste.



SONNET.

BELLE Iris, je suis aux abois.
Hélas ! qu'êtes-vous devenue :
Je vous aime autant que je dois ;
Et vostre absence continue.

SANS m'avoir écrit une fois
Depuis que je ne vous ay veue,
Vous avez passé plus d'un mois :
Demandez-vous ce qui me tue ?

PLEIN de langueur je vous attens :
Pouvez-vous souffrir plus long-temps
Qu'en ce triste état je demeure ?

QUE mes rivaux seront heureux !
Si vous tardez encore une heure ,
Vous ne reviendrez que pour eux.



S O N N E T.

QUITTEZ cette dévotte humeur ;
Ne faites pas tant la mauvaise :
Car je pretens, ne vous déplaîse,
Une place dans votre cœur.

A soixante ans un directeur
Presche les gens bien à son aise ;
Vous n'en avez que quinze ou seize ;
Trop tost le diable vous fait peur.

ME deffendre que je vous aime,
C'est vous faire tort à vous-mesme ;
Malgré vous je vous aimeray.

RAREMENT la jeunesse est sage :
Quand vous serez un peu sur l'âge,
Alors je vous obéiray.



SONNET.

Sur la Pucelle de M. Chapelain.

JE VOUS diray sincèrement
 Mon sentiment sur la Pucelle ;
 L'art & la grace naturelle
 S'y rencontrent également ;

ELLE s'explique fortement ;
 Ne dit jamais de bagatelle ;
 Et sa conduite paroît telle ;
 Qu'on la peut louer hautement ;

ELLE est superbe & bien parée ;
 Sa beauté fera de durée ;
 Son éclat nous peut éblouir.

MAIS enfin , bien qu'elle soit belle ;
 L'on ira rarement chez elle
 Quand on voudra se réjouir.



S O N N E T.

SANS ressource à ce coup le malheur me terrasse :
Je voy bien , mais trop tard , que le ciel m'est fatal :
Je ne puis résister à mon destin brutal.
Chers amis , ç'en est fait , il faut quitter la place.

AU moins souvenez-vous que j'ay frayé la trace
Par où les gens de bien s'en vont à l'hôpital.
Celuy qui dépend bien , & n'emprunte pas mal ;
Ne dois pas s'affliger de porter la beface.

JE ne suis plus nourry que par mes créanciers ,
Qui tâchent , pour tirer payment de leurs deniers ;
De me faire survivre à tous ceux dont j'hérite.

QUE mes jours sont suivis d'une bizarre fin !
Les debtes me font vivre : & quand je seray quitte ;
Je prévoy qu'il faudra que je meure de faim.



S O N N E T.

CHANGEZ l'air de vostre entretien ;
Ou permettez que je vous quitte.
La fade complaisance irrite :
Soûrire à tout , n'oblige en rien.

EGALEMENT dire du bien
D'une chose bien ou mal dite ;
Pour establir vostre mérite ,
Me paroist un foible moyen.

C'EST toutefois vostre méthode ;
Il n'est rien de plus incommode
Qu'une louange à contre-temps.

J'AIME beaucoup mieux qu'on me fronde ;
Qui tâche à plaire à tout le monde ,
Ne plaist guère aux honnestes gens.



SONNET.

SOUPIR impatient, que prétendez-vous faire ?
Vous m'irez déceler, quand vous serez party :
Iris pourra s'en plaindre. Arrêtez, téméraire :
Au moins, ne dites pas que je l'ay consenty.

VOUS pensez l'attendrir ; vous fercz le contraire :
Son orgueil jusqu'icy ne s'est point démenty.
Mais non ; faites du bruit. Si je vous ay fait taire,
Soupir, déjà cent fois je m'en suis repenty.

SOUS le nom d'amitié vous osâtes paroistre.
Estes-vous moins hardy quand l'amour vous fait
naître ?
Il s'explique par vous ; faites-vous écouter.

QUI ne perd le respect qu'à force de tendresse,
Gagne plus qu'il ne perd auprès d'une maistresse.
Parlez, hazardez tout ; il est temps d'éclater.



S O N N E T.

AMOUR, vis-tu jamais un si parfait ouvrage ?
Que ces beaux yeux sont doux ! que leurs traits sont
perçans !

Et qu'il est mal aisé d'empescher que mes sens
Ne soumettent mon ame aux loix de son servage !

JAMAIS une beauté ne piqua davantage.
Elle me plaist en tout : & ses charmes puissans
Sont plus à redouter, qu'ils semblent innocens ;
Et moins elle y consent, & plus elle m'engage.

SA grace & son esprit ensemble également
Partagent le pouvoir d'acquérir un amant.
Ses rares qualitez la rendent sans seconde.

ET pour dire quelle est cette merveille, Amour,
Elle porte le nom du plus grand Roy du monde,
Joint à celuy qu'au ciel il aura quelque jour.



S O N N E T.

LA FORTUNE qui me mal-traite
Ne bornera jamais son cours.
Les araignées tous les jours
Font leur toile dans ma pochette :

MA garderobbe est tantost nette ;
Je n'ay plus d'habit de velours :
Mes chevaux ressemblent des ours ;
Mon carrosse devient charette :

MES laquais tirent à la fin :
Et ce qui restoit de mon train ;
A pris congé pour récompense.

ET n'estoit ceux à qui je doÿ ;
On ne verroit point d'homme en France
Qui fût moins visité que moy.



S O N N E T.

N'ECOUTEZ qu'une passion :
Deux ensemble, c'est raillerie.
Souffrez moins la galanterie,
Ou quittez la dévotion.

PAR tant de contradiction ;
Vostre conduite se décrie.
Avec moins de bizarrerie
Suivez vostre inclination.

TOUT le monde se met en peine
De vous voir toujours incertaine,
Sans sçavoir à quoy vous borner.

VOUS finirez comme une sottise :
Vous ne ferez jamais dévote,
Vous ne pourrez jamais aimer.



S O N N E T.

JE NE me plaindray point, aimable Celiment,
Que vous m'avez donné de trop séveres loix.
Je cours aveuglément à ma perte certaine :
Ma passion le veut ; je fais ce que je dois.

PUISQUE j'ay consenti que mon ame trop vaine
Se portast hardiment à faire un si beau choix ,
Je souffre constamment, trop heureux dans ma peine,
Si j'osois devant vous soupirer quelquefois.

ON donne aux immortels le cœur & la pensée ;
De ces mesmes presens vous estes offensée :
Rien ne peut à mes maux vous faire compatir.

QUOI que vous deffendiez la plainte & l'espérance,
Il est si glorieux d'estre vostre martyr ,
Que de mourir pour vous tient lieu de récompense.



S O N N E T.

IRIS', je vous aime ; on le sçait
Vostre rigueur continuelle
Me force peu d'estre discret :
Je me suis plains ; plaignez-vous d'elle ;

NE blâmez point ce que j'ay fait,
D'une amour si pure & si belle
On peut découvrir le secret,
Sans vous faire voir criminelle.

CEPENDANT un parent jaloux,
Qui voit les soins que j'ay pour vous ;
En juge mal & se méconte.

JE sçay qu'il n'en parle pas bien :
Mais la médifance , à ma honte ,
Est plus discrète , & n'en dit rien.



S O N N E T.

CLEON , faux en tout ce qu'il fait ,
Chez les buveurs à toute outrance
Fait le sobre , & du peu qu'il sçait
Fatigue toute l'assistance.

A table ailleurs , quand on le met
Sur quelque haut point de science ,
En homme prudent il se taît ,
Et prend du vin en abondance.

ON juge à peine ce qu'il est :
Chaque jour , selon qu'il luy plaît ,
Il prend différente figure.

SON foible ne m'est point caché ;
Il est adroit dans l'imposture ;
Mais ni sçavant , ni débauché.



S O N N E T.

TEL que vostre humeur le souhaite,
Un bon homme estoit vostre amant ;
Il vous servoit fidèlement ;
Sa flâme estoit pure & discrete.

VOUS allez en estre défaite.
Vostre cruel éloignement
Va mettre dans le monument
Et son amour & sa lunette.

AMARANTE, ne tirez pas
Avantage de son trépas :
Peu de gloire vous en demeure.

VOSTRE départ le fait périr :
Mais en le différant d'une heure,
De vieillesse il alloit mourir.



S O N N E T.

LRIS a la taille mignonne,
L'air noble & le beau tour d'esprit ;
L'on ne voit rien de mieux écrit
Que ce que sa plume nous donne :

ELLE est généreuse, elle est bonne ;
Modeste en tout ce qu'elle dit :
La vertu jamais ne se fit
Plus respecter qu'en sa personne.

PARMY tous ses talens si beaux,
Elle se cherche des défauts,
Et souvent médit d'elle-mesme.

ON n'y trouve rien à blâmer ;
Chacun l'admire, chacun l'aime ;
Elle seule ne peut s'aimer.



S O N N E T.

CLARINTE, à qui toute la Cour
 Rend un respectueux hommage,
 Des plus illustres de nostre âge
 Reçoit des billets chaque jour.

QU'ILS soient ou d'intrigue ou d'amour,
 Jamais la belle ne s'engage,
 Et ne leur donne autre avantage
 Que de les lire tour à tour.

QUELQUEFOIS elle prend la plume ;
 On croiroit, selon la coûtume,
 Qu'elle rend billet pour billet.

A toute autre chose elle pense.
 Veut-on sçavoir ce qu'elle fait ?
 Elle n'écrit que sa dépense.



SONNET.

S O N N E T.

IRIS, ainsi que les novices,
Croit tout avec simplicité ;
Fuit les plaisirs, comme des vices
Qui tentent la fragilité.

JAMAIS des amoureux caprices
Son esprit ne fut agité :
Les soins, les respects, les services
N'ébranlent point sa fermeté.

SA vertu par tout est connue.
Mais j'en doute, après l'avoir vue
Pleurer aux pieds d'un confesseur.

DE QUOY se repent cette belle ?
C'est assurément que son cœur
N'est pas bien d'accord avec elle.



S O N N E T.

ABBE', vous avez la naissance;
La bonne mine, & l'air des grands;
Ces avantages apparens
Cachent beaucoup d'insuffisance.

MAIS la longue persévérance
A ne rien dire de bon sens,
Fait enfin découvrir les gens:
Vous devez garder le silence.

POUR rendre parfait vostre corps;
Nature fit tous ses efforts;
Et luy donna tant d'avantage;

QUE celuy qui forma l'esprit
En fut jaloux, & de dépit
Refusa d'achever l'ouvrage.



S O N N E T.

TOUT le monde ſçait que je t'aime ;
Je te l'ay dit. Si tu le crois ,
La juſtice que tu me dois
T'engage à me traiter de meſme.

MES ſoupirs , mon viſage bleſme ,
Les triftes accens de ma voix ,
Ne te parlent tous à la fois
Que de ma paſſion extrême.

AS-TU beſoin d'autres teſmoins ?
Regarde mes reſpects , mes ſoins :
N'en eſt-ce pas aſſez , Climene ?

VEUX-TU m'obliger à mourir ?
Ne va pas ſi viſte , inhumaine :
Je ne ſuis pas las de ſouffrir.



S O N N E T.

CALISTE, vos rigueurs ont lassé ma constance ;
 J'ay peine à me connoistre en l'état où je suis.
 Sans beaucoup de chagrin je souffre vostre absence ;
 Et loin de vous chercher, cruelle, je vous fuis.

JE ne regarde plus qu'avec indifférence
 Ce qui fit autrefois ma joye & mes ennuis :
 Au repos de mon cœur incessamment je pense ;
 Et pour me l'asseurer, je fais ce que je puis.

DES folles passions mon esprit se dégage :
 Les plaisirs que je prends ont rapport à mon âge ;
 Et les plus innocens sont pour moy les plus doux.

JE ne soupire plus, du moins, pour une ingrâte.
 Mais de quelque douceur dont mon ame se flatte,
 Je vivois plus heureux quand je vivois pour vous.



S O N N E T.

QUAND on dispute de l'âge
Des plus aimables du temps,
Pour Clarinte on se partage
Si-tost qu'elle est sur les rangs.

L'UN dit qu'elle a le visage
D'une fille de quinze ans :
L'autre luy croit davantage ;
A luy voir tant de bon sens.

SANS décider la querelle,
Rendons justice à la belle :
Traitons-la comme les Dieux.

ON les sert, on les adore ;
Et l'on ne sçait pas encore
S'ils sont ou jeunes ou vieux.



S O N N E T.

AIMER avec attachement,
Est toujours d'une ame petite :
La défiance du mérite
Fait la constance d'un amant.

L'AMOUR craint tout engagement ;
Il ne peut souffrir de limite ;
Qui veut le captiver , l'irrite ;
Il ne se plaît qu'au changement.

CE tyran, sans choix de personne ,
Aspire à plus d'une couronne ,
Et veut jouir du bien d'autrui :

CE qu'il possède , l'importune
Il ne met sa bonne fortune
Qu'en tout ce qui n'est point à luy.



S O N N E T.

AMANS, qui vous plaignez sans cesse
De trouver peu de seureté
Dans les faveurs d'une maistresse,
Qui de tout tems a coqueté;

SÇACHEZ qu'un plus grand mal me presse
Je fers une injuste beauté
De qui mes soins & ma tendresse
Jusqu'icy n'ont rien mérité.

POUR tous également cruelle,
Je ne puis rien espérer d'elle
Qui flate un peu ma vanité.

TROP heureux si, l'ayant servi
Je pouvois en toute ma vie
L'accuser d'infidélité.



S O N N E T.

SILVANDRE * , monté sur Parnasse
 Avant que personne en sçeut rien ,
 Trouva Regnier avec Horace ,
 Et rechercha leur entretien.

SANS choix & de mauvaise grace
 Il pilla presque tout leur bien ;
 Il s'en servit avec audace
 Et s'en para comme du sien.

JALOUX des plus fameux Poëtes ;
 Dans ses satyres indiscrettes
 Il choque leur gloire aujourd'huy.

EN vérité je luy pardonne :
 S'il n'eût mal parlé de personne ;
 On n'eût jamais parlé de luy.

* Despreaux.



SONNET.

S O N N E T.

D'UNE troupe de jeunes fous
Iris se trouvant accablée ,
Pour guérir mon esprit jaloux ,
Chez elle aux champs s'en est allée.

CE départ , qui les surprit tous ,
Rassera mon ame troublée.
Mais , absent d'un objet si doux ,
Je sens ma peine redoublée.

SEUL coupable de tous mes maux ,
En me vangeant de mes rivaux ,
Je me suis vangé sur moy-mesme.

MES plus doux plaisirs sont perdus.
Elle fait bien voir qu'elle m'aime ;
Mais , hélas ! je ne la vois plus.



S O N N E T.

JE SERS une ingrate maistresse ;
Qui tous les jours change d'humeur,
Elle m'avoit promis son cœur ,
Et n'a pas tenu sa promesse.

POUR mon rival elle s'empresse ;
Par tout elle s'en fait honneur.
Elle m'écoute avec froideur ,
Et répond mal à ma tendresse.

CE procédé capricieux
Me fait enfin ouvrir les yeux ;
Je vois qu'elle m'est infidelle.

LES mesmes yeux , sans me guérir ;
Me disent aussi qu'elle est belle ;
Et c'est ce qui me fait mourir.



S O N N E T.

IRIS, qu'autrefois à vous voir
Je passois de douces journées !
Que dans les heures fortunées
Vos beaux yeux flatoient mon espoir !

MAL-HEUREUX, pouvois-je prévoir
Que mes cruelles destinées
De tant d'espérances données
Quelque jour me feroient déchoir ?

OÙ sont les sermens, les promesses,
Qui m'asseuroient de vos tendresses ?
Hélas ! que sont-ils devenus ?

CÉPENDANT, aimable infidelle,
Vous estes la moins criminelle :
Je vis, & vous ne m'aimez plus.



L E T T R E.

RECEVEZ dans cette légende
 L'humble pardon que vous demande
 Un pauvre galant morfondu ,
 A Livry long-temps attendu.
 S'il vous a manqué de parole
 Il faut en accuser Eole ,
 Qui dans la plus belle saison ,
 A contre-temps & sans raison ,
 A voulu déchaîner Borée ,
 Qui ravageant cette contrée
 Ne put souffrir depuis huit jours
 Qu'aucun galant parust au Cours.
 Zephire , qui couroit la prée
 Que Flore vous avoit parée ,
 Voulant aux champs vous attirer ;
 Fut contraint de se retirer ,
 Et de céder à l'insolence
 D'un brutal qui toujourns l'offense.
 Dans ce désordre général ,
 Monter sur mon petit cheval
 Pour aller en galanterie ,
 M'eût attiré la raillerie
 D'un tas de courtisans fâcheux ;
 Qui nous eût fait honte à tous deux.

J'ay donc jugé , belle Amarante ,
Tandis qu'il pleut , tandis qu'il vente ;
Qu'il fait sale , qu'il fait vilain ,
Que l'air est grossier & malin ;
Tandis qu'il tombe pesle-messe
Et de la neige & de la gresle ,
Temps fâcheux pour les fluxions
Et pour les foibles passions ;
Qu'il falloit mieux rêver sans peine
Enveloppé d'une indienne
Dans un chambre auprès du feu ,
Et faire mon métier du jeu ;
Que de courre aux champs où vous estes
Pour vous dire quelques fleurettes ,
Qu'il m'importe de vous conter ,
Comme à vous de les écouter.
Ce n'est pas que le soin me quitte
De respecter vostre mérite :
Je n'auray ni chaleur ni poux
Quand je cesseray d'estre à vous.
Si j'entreprendois à mon âge
De vous en dire davantage ,
Vous me pourriez dire souvent :
Autant en emporte le vent.



LETTRE EN STANCES.

IRIS, on fait courre le bruit
Que chez vous se fait mon réduit ;
Et que nous sommes bien ensemble.
S'il est vray, vous le sçavez bien.
Chacun le croit ; mais il me semble
Que tous deux nous n'en croyons rien.

CEPENDANT vostre honneur est mis
A tout moment en compromis,
Pour avoir manqué de conduite.
Il ne falloit point m'engager
A vous rendre souvent visite,
Sans le dessein de m'obliger.

POUR avoir voulu façonner,
Vous nous avez fait soupçonner
D'une secrette intelligence :
Il ne pouvoit arriver pis
Que ce qu'a fait la médifance,
Pour complaire à nos ennemis.

VOSTRE mary s'en est douté ;
Le mensonge & la vérité

Donnent les mesmes défiances.
 Pour agir en femme d'esprit,
 Il faut sauver les apparences,
 Et se moquer de ce qu'on dit.

TOUT vous plaît indifféremment ;
 Et sans faire choix d'un amant,
 Vous souffrez que chacun vous vöye.
 Belle Iris, vous vous méprenez :
 Un heureux donne plus de joye
 Que cent galans infortunez.

PARMY vos bonnes qualitez,
 C'est sans raison que vous contez
 Celle d'estre fort complaisante :
 Ne l'estre pas au dernier point,
 N'est pas une chose obligeante :
 Il vaudroit mieux ne l'estre point.

QUI ne vous verroit qu'une fois
 En six semaines, ou deux mois,
 Vous trouveroit assez commode :
 Mais qui vous verroit plus souvent,
 Ne scauroit vivre à vostre mode,
 Sans enrager en vous servant.

• Vous estes civile d'abord ;
 Chacun vous plaît; vous plaisez fort ;

Q iv.

Vous donnez quelques espérances ;
 Et de cent petits agrémens
 Qui sont de trompeuses avances ,
 Vous n'estes pas chiche aux amans.

CET air de vivre ne produit
 Que le chagrin d'estre éconduit ,
 Si-tost qu'on presse davantage.
 Les faveurs que vous accordez
 Sont celles par ou l'on s'engage :
 Des autres vous vous defendez.

JE vous aime ; vous le sçavez :
 Les preuves que vous en avez
 Vous devroient assez satisfaire.
 Je crois pourtant qu'un vieux perclus
 Ne s'acquiert le bon-heur de plaire
 Qu'avec quelque chose de plus.

IRIS , prenez créance en moy :
 Je feray tout ce que je doy
 Pour mériter que je vous serve.
 Si-tost qu'on a donné le cœur ,
 On jette aisément sans réserve
 Le reste aux pieds de son vainqueur.

SOUVENT la honte & la fierté
 Ont fait que l'on a rebuté

Les offres de cette nature.
 Ne tombez pas dans cette erreur :
 On est à plaindre , je vous jure ,
 Quand on n'est riche que d'honneur :

RESOLVEZ-vous , sans m'amuser ,
 D'accepter ou de refuser
 Le party que je vous propose.
 Il n'est point d'homme sans défaut :
 Chacun est bon à quelque chose :
 Je le suis à ce qu'il vous faut.

L E T T R E.

HEUREUX, ô mon cher Saint-Germain,
 Dont l'esprit libre & le corps sain
 Se rit des peines qu'on se donne ,
 Vivant , à l'abry des exploits ,
 Dans un pays de qui les loix
 Ne font jamais trembler personne.

LA , ton génie avec raison
 A mis tes sens à l'abandon
 De tout ce qui leur fait envie :
 Et franc de crainte & de desirs ,

On t'y voit goûter les plaisirs
Où la nature te convie.

TU passes tes jours sans regret,
Ta maison est ton cabaret,
Ton cours & ton académie :
Tes pensers font ton entretien ;
Et les fots n'y peuvent en rien
Troubler ta bonne compagnie.

AINSI j'admire ton bon-heur ;
Et te promets , si ma douleur
Me peut laisser une bonne heure ,
Que j'iray la passer chez toy ,
Pour y goûter comme je doy
Les plaisirs avant que je meure.



R O N D E A U.

Q U O Y ! me voyant le cœur blessé
Des traits que vos yeux m'ont lancé,
Phillis, vous n'en faites que rire ?
Quand pour vous un amant soupire ;
N'est-il pas mieux récompensé ?

J E me croyois, pauvre insensé ;
Dans un poste plus avancé ;
Et j'espérois, je n'ose dire
Quoy.

D E vous quitter j'ay balancé :
Mais, à dire vray, j'ay pensé
Que mon mal en deviendroit pire ;
Pour empescher qu'on se retire ,
Vous avez trop je ne sçay
Quoy.



M A D R I G A L.

MON medecin chaque jour,
 Sçachant que je meurs d'amour
 Pour la petite Silvie,
 Me dit que, si je la vois
 En un mois plus d'une fois,
 Il m'en coûtera la vie.
 Je me suis mal ménagé,
 Vivant au jour la journée :
 En quatre jours, j'ay mangé
 Les douze mois de l'année.

M A D R I G A L.

J'AY soupiré cent fois pour l'ingrate Sylvie ;
 Sans fléchir son cœur rigoureux.
J'estois le plus parfait de ceux qui l'ont servie ;
 Car j'estois le plus amoureux.



M A D R I G A L.

QU'ON a de peine à se guérir
D'une amoureuse frénésie !
En vain , quand l'ame en est saisie ;
La raison vient la secourir ;
Elle a beau conter , & nous dire
Qu'un sage jamais ne soupire :
Les amans en font peu de cas.
Ce mal est grand , il est à craindre ;
Mais je trouve bien plus à plaindre
Celui qui ne le souffre pas.

M A D R I G A L.

TEs billets me rendent confus ;
Je n'y trouve point dequoy rire,
Mon cher Damon , ne m'écris plus ;
On enrage quand on admire.



M A D R I G A L.

TOUS les matins, dans son miroir
 Caliste se trouve si belle,
 Qu'elle me met au désespoir :
 Elle n'a d'amour que pour elle.
 Dans un commerce tout va mal,
 Quand la maîtresse est le rival.

M A D R I G A L.

LEANDRE, j'ay bien acheté
 Le livre que tu m'as presté ;
 Et pourtant je te le renvoye.
 Je l'ay lû fort exactement :
 Il ne m'a donné que la joye
 De te le rendre promptement.



M A D R I G A L.

QUOI que la jeune Iris, dans un lit retenue,
 Languisse & souffre nuit & jour,
 Et que sa beauté diminue
 Sans nous flater d'un prompt retour;
Amans, qui la plaignez dans cet estat funeste,
 Ne craignez rien pour ses appas;
 Elle en aura toujourns de reste:
Tremblez pour ses rigueurs, qui ne finiront pas.

M A D R I G A L.

QUE mon esprit est agité!
 Le retour de vostre santé
 Vous fera partir tout à l'heure.
 Hélas! que dois-je souhaiter?
 Ne sçauriez-vous vous bien porter,
 Sans faire aussi-tost que je meure?



M A D R I G A L.

CALISTE, sans dessein de faire des amans,
 Laisse aller ses regards charmans,
 Qui causent à nos cœurs des blesseurs mortelles;
 Et quand on ose soupirer,
 On s'attire mille querelles,
 La belle s'en offense, & ne peut l'endurer.
 Sommes-nous plus coupables qu'elle ?
 Si l'on en juge de bon sens,
 Son innocence est criminelle,
 Et nos crimes sont innocens.

M A D R I G A L.

SI quand vous partez de ce lieu,
 Je ne vais pas vous dire adieu,
 Il ne faut pas qu'on s'en étonne :
 De la façon que je suis fait,
 Je m'acquitte mieux par billet,
 Que je ne puis faire en personne.

M A D R I G A L.

M A D R I G A L.

IRIS tremble qu'au premier jour
 L'Hymen , plus puissant que l'Amour ;
 N'enleve ses tresors sans qu'elle ose s'en plaindre.
 Elle a négligé mes avis :
 Sa belle les eust suivis ,
 Elle n'auroit plus rien à craindre.

M A D R I G A L.

IRIS ne dort ni nuit ni jour ;
 Incessamment elle soupire :
 Cependant ce n'est point d'amour ;
 Qui de tous les maux est le pire.
 Ceux qu'elle a , l'ont mise si bas ,
 Que je la plains & les partage.
 De celuy seul qu'elle n'a pas ,
 Hélas ! je souffre davantage.



E P I G R A M M E.

CATIN est une fine beste :
 Pour m'empescher de faire le brutal ,
 Elle se plaint du mal de teste ,
 Quand je la trouve seule avecque mon rival ;
 Si-tost que je les abandonne ,
 Elle en guérit, & me le donne.

E P I G R A M M E.

HIER je visitay nostre amy ,
 Que je trouveray mort à demy
 Des accidens dont sa gale est suivie ;
 Le médecin désespéroit :
 Et pour toute marque de vie ,
 Son pauvre malade juroit.



E P I T A P H E.

CY GIST Doralise, qui fut
Une merveille sans seconde :
Comme elle plut à tout le monde,
Aussi tout le monde luy plut.

E P I T A P H E.

CY GIST qui duppa tout Paris.
Il trompa jusques à sa mere ;
Il se fit à trente ans le fils
D'un qui fut jamais son pere.



E P I T A P H E.

CY GIST un prodige du temps :
Sa naissance fut un mystere.
Tous les peres font leurs enfans ;
Cet enfant avoit fait son pere.



V O I T U R E .

VOITURE naquit à Amiens. Son pere , qui étoit marchand de vins , le fit élever à Paris. Il étudia au College de Boncours , avec Monsieur Davaux , qui commença dès-lors à le connoitre & à l'estimer. Ce fut lui qui l'introduisit à la cour : il lui fit beaucoup de bien ; & étant Surintendant des Finances , il lui donna le titre & les appointemens d'un de ses premiers commis , sans exiger de lui qu'il en fit les fonctions. Monsieur de Chaudebonne le mena à l'hôtel de Rambouillet , où l'on goûta d'abord le bel esprit de *Voiture*. Il se familiarisa avec un certain monde galant & poli , qui voulut bien oublier sa naissance , en faveur de son mérite : cela lui donna un peu de vanité. Il avoit naturellement l'ame fiere & hautaine ; & feu Monsieur le Prince disoit : *Si Voiture étoit de notre condition , on ne le pourroit souffrir*. Il se donnoit un peu trop de licence en écrivant ou en parlant à des personnes du premier rang : par-là il s'attiroit des railleries qu'il avoit peine à digérer. Ma-

dame Desloges jouant au jeu des proverbes avec lui, & voulant en rejeter quelques-uns des siens, *Celui-là ne vaut rien*, dit-elle ; *percez-nous-en d'un autre*. On attribue à Monsieur de Bassompierre ce mot sur Voiture : *C'est dommage qu'il ne soit du métier de son pere ; car aimant les douceurs comme il fait , il ne nous auroit fait boire que de l'hypocras*. Et celui-ci encore : *Ce qui fait revivre les autres , le fait pâmer* ; voulant dire qu'il appréhendoit d'être raillé sur ce sujet.

On fit encore cette Epigramme contre lui , sur ce qu'on croyoit qu'il recherchoit la fille d'un Pourvoyeur de chez le Roi ;

O ! que ce beau couple d'amans
 Va gouter de contentemens !
 Que leurs délices seront grandes !
 Ils seront toujourns en festin :
 Car si La-Prou fournit les viandes ;
 Voiture fournira le vin.

Il ne bûvoit que de l'eau : l'on dit qu'un jour étant chez Monsieur le Duc d'Orléans, il entra par hasard dans une chambre où quelques officiers étoient en débau-

che ; il y en eut un qui lui fit ce couplet
le verre à la main :

QUOI ! Voiture, tu dégénère !
Hors d'icy : maugrebi de toy !
Tu ne vaudras jamais ton pere ;
Tu ne vens du vin , ni n'en boy.

Monfieur de Peliffon qui a recueilli tous
ces traits , fait fon éloge en deux mots ,
quand il dit que fur la lecture des anciens
& des modernes, *Voiture* a formé je ne fçai
quel caractere nouveau qu'il n'a imité de
personne , & que personne prefque ne peut
imiter de lui. Monfieur Boileau , dans fa
troifième Satyre , fait parler ainfi un de ces
provinciaux qui fe pique de bel esprit , &
qui cherche par tout du sublime & du mer-
veilleux :

Pour moi , je ne vois rien de beau dans ce *Voiture*

C'est le louer bien finement , & c'est nous
marquer qu'il faut avoir beaucoup de déli-
cateffe d'esprit pour bien sentir toute celle
qui est renfermée dans les écrits de *Voiture*.
Nous n'avons rien en notre Langue qui foit
plus fin , plus délicat & plus enjoué que les

Lettres de *Voiture*. Ses Vers ne sont pas si exacts ; mais le tour en est heureux & singulier. Cette urbanité , qu'il admiroit lui-même dans les ouvrages de l'antiquité , se rencontre dans tous les siens : le sel Attique y est répandu par tout. Jamais personne n'entendit mieux l'art de badiner noblement & agréablement : il seroit dangereux même à un bel esprit de se le proposer pour modèle. Sa taille étoit un peu au dessous de la médiocre. Il n'avoit pas la mine fort haute , & sa physionomie n'étoit pas des plus heureuses , quoiqu'elle ne fût pas désagréable , si l'on en peut juger par la peinture qu'il en a fait lui-même dans quelques-unes de ses Lettres. Celles que l'on nomme *Lettres amoureuses* ne sont pas à beaucoup près si belles que les autres , qu'on peut appeller pour la plûpart *Lettres de galanterie*. Il s'en piquoit fort , & il étoit bien aise que l'on crût qu'il étoit favorisé des dames. Il en aimoit plusieurs par vanité , plutôt que par inclination. Les Lettres qu'il leur écrivoit étoient purement un jeu de son esprit ; le cœur n'y avoit point de part. Il est sorti de son caractère quand il a voulu faire le passionné : & c'est peut-être pour cela qu'il n'y a pas si bien réussi. *Voiture* avoit toutes les

qualités

qualités d'un galant homme. Il étoit fort poli, généreux, obligeant, sincere & bon ami. Il avoit beaucoup de passion pour le jeu; & ce fut un obstacle à sa fortune, qui auroit pû être assez considérable pour un homme de sa condition: car outre les bienfaits qu'il recevoit de M. Davaux, il avoit encore plusieurs pensions: il eut aussi d'autres charges à la cour, comme celle de Maître-d'Hôtel chez le Roi, & d'Introducteur des Ambassadeurs chez Monsieur le Duc d'Orléans, alors frere unique du Roi. *Voiture* suivit ce Prince en Languedoc, où il se retira durant les brouilleries de ce royaume: de-là il fut envoyé par lui pour quelques affaires en Espagne, d'où il passa par curiosité jusques en Afrique. Il fut fort estimé à Madrid: c'est-là qu'il fit ces beaux vers Espagnols que tout le monde croyoit être de Lopès de Vega, tant la diction en étoit pure. Le Comte-Duc d'Olivarès lui témoigna beaucoup de bienveillance, & prenoit plaisir de s'entretenir souvent avec lui. On envoya *Voiture* à Florence, porter la nouvelle de la naissance du Dauphin depuis le Roi Louis XIV.

Il fit deux voyages à Rome, où il acquit tant d'estime & de réputation, que l'Acadé-

mie des *Humoristes de Rome* lui envoya depuis des lettres d'Académicien. Il a été aussi un des plus grands ornemens de l'Académie Française. *Voiture* étoit d'une complexion assez foible, & fut fort long-temps tourmenté d'une colique. Enfin il mourut l'an 1648, âgé de cinquante ans, & fort regretté de tous les honnêtes gens, & sur tout des dames, avec qui il avoit entretenu pendant sa vie un commerce de galanterie fort spirituel & fort innocent. Les *Lettres de Voiture* font encore aujourd'hui les délices du beau sexe, & de toutes les personnes de bon goût.





VOITURE.

STANCES.

*Sur une dame dont la juppe fut retroussée en versant
dans un carrosse, à la campagne.*

PHILIS, je suis deffous vos loix,
Et sans remede à cette fois
Mon ame est votre prisonniere;
Mais sans justice & sans raison,
Vous m'avez pris par le derriere :
N'est-ce pas une trahison ?

JE m'estois gardé de vos yeux :
Et ce visage gracieux,
Qui peut faire pâlir le nostre,
Contre moy n'ayant point d'appas,
Vous m'en avez fait voir un autre
Dequoy je ne me gardois pas.

VOITURE.

D'ABORD il se fit mon vainqueur ;
 Ses attraits percerent mon cœur ;
 Ma liberté se vit ravie :
 Et le méchant , en cet état ,
 S'estoit caché toute sa vie ,
 Pour faire cet assassinat.

IL est vray que je fus surpris ;
 Le feu passa dans mes esprits ;
 Et mon cœur autrefois superbe ,
 Humble se rendit a l'Amour ,
 Quand il vit vostre cu sur l'herbe
 Faire honte aux rayons du jour.

LE Soleil confus dans les cieux ;
 En le voyant si radieux ,
 Pensa retourner en arriere ,
 Son feu ne servant plus de rien :
 Mais ayant vû vostre derriere
 Il n'osa plus montrer le sien.

EN découvrant tant de beutez ;
 Les Sylvains furent enchantez :
 Et Zephyre voyant encore
 D'autres appas que vous avez ;
 Mesme en la présence de Flore ;
 Vous baisa ce que vous sçavez ,

LA rose, la reine des fleurs,
Perdit ses plus vives couleurs :
De crainte l'œillet devint blesme :
Et Narcisse alors convaincu
Oublia l'amour de soy-mesme,
Pour se mirer en vostre cu.

AUSSI rien n'est si précieux :
Et la clarté de vos beaux yeux,
Vostre teint qui jamais ne change,
Et le reste de vos appas,
Ne méritent point de louange
Qu'alors qu'il ne se montre pas.

ON m'a dit qu'il a des défauts
Qui me causeront mille maux :
Car il est farouche à merveilles ;
Il est dur comme un diamant ;
Il est sans yeux & sans oreilles ;
Et ne parle que rarement.

MAIS je l'aime ; & veux que mes vers
Par tous les coins de l'univers,
En fassent vivre la mémoire ;
Et ne veux penser désormais
Qu'à chanter dignement la gloire
Du plus beau cu qui fut jamais.

VOITURE.

PHILIS , cachez bien ses appas.
 Les mortels ne dureroient pas
 Si ces beautez estoient sans voiles.
 Les Dieux qui regnent dessus nous,
 Assis là-haut sur les estoilles,
 Ont un moins beau siege que vous.

CHANSON.

JE ME tais , & me sens brûler ;
 Car l'objet qu'adore mon ame
 Est si parfait , que je n'en puis parler ,
 Sans faire voir à tous le sujet de ma flâme.

SI je dis que dans l'univers
 Celle pour qui je meurs n'eut jamais de pareille ;
 Qu'elle est de tous les yeux l'amour & la merveille,
 Qui ne devinera la beauté que je fers ?

SI je dis que dans ses beaux yeux
 Cet archer qui m'y fait la guerre ,
 Forge des traits qu'il garde pour les Dieux ,
 Méprisant désormais tous les cœurs de la terre ;

ET que , dans le fort des hyvers ,

Quand la rigueur du froid efface toutes choses ,
Son teint paroît toujours plein de lys & de roses ,
Qui ne devinera la beauté que je fers ?

QUE si je parle dignement
De son esprit incomparable ,
Dont la grandeur partage également
Avecque sa beauté le titre d'adorable ;

SI je puis dépeindre en mes vers
Combien son ame est grande , & généreuse , & belle ,
De tant de qualitez qu'on ne trouve qu'en elle ,
Qui ne devinera la beauté que je fers ?

MAIS sans parler de sa beauté ,
De son esprit , ni de ses charmes ,
Si je décris comme sa cruauté
Méprise désormais les soupirs & les larmes ;

ET que ceux qui sont dans ses fers
N'en receurent jamais un regard favorable ;
Que le ciel n'en voit point de plus inexorable ;
Qui ne devinera la beauté que je fers ?



CHANSON.

LES trois plus grandes Déesſes,
 Dont Pâris ſçeut les débats,
 Ont disputé des appas
 Contre une de nos Princeſſes;
 Mais en voyant ſa beauté,
 Venus meſme l'a quitté.

LES Graces ont eu querelle
 Sur qui tient le premier rang,
 Et qui vient de meilleur ſang
 D'elles ou Mademoiſelle:
 Tout le ciel ſollicita;
 Mais la belle l'emporta.

LES plus ſçavans en la ſphere
 Doutent, depuis quelques ans,
 Ou l'aſtre qui fait les temps
 Tient ſa demeure ordinaire;
 Si le ciel eſt ſon ſéjour,
 Ou le petit Luxembourg.

AU cours du bois de Vincennes,
 Le Soleil a disputé
 De lumiere & de beauté,

Avec la belle d'Angennes :
Mais le Soleil le perdit
Aux rayons qu'elle épanchit.

AU milieu de sa carrière,
Voyant l'éclat de ses yeux,
En vain le flambeau des cieux
Fit redoubler sa lumière ;
Car avecque tous ses feux,
Qu'eust-il fait seul contre deux ?

DANS le fond d'un bois antique,
Un rossignol disputa
Sur ut, re, mi, fa, sol, la,
Avec la belle Angelique ;
Mais le rossignol perdit
Au doux son qu'elle épanchit.

SUR le chemin de Charonne,
Amour, tout chargé de traits,
A disputé des attraits
Avec la belle Baronne ;
Mais le pauvre enfant perdit
Aux charmes qu'elle épanchit.



C H A N S O N.

J'AVOIS de l'amour pour vous,
 Charmante Sylvie :
 Mais vos injustes courroux
 Ont refroidy mon envie.
 Je sçais aimer constamment ;
 Mais si l'on n'aime également,
 Ma foy, je m'en ennuye.

VOSTRE bouche, & vos beaux yeux,
 Les rois de ma vie,
 Et vostre ris gracieux,
 Avoient mon ame asservie ;
 Vous m'aviez gagné le cœur :
 Mais quand on a trop de rigueur,
 Ma foy, je m'en ennuye.

J'APPROUVE un feu bien-heureux
 Qui deux ames lie
 Et tient deux cœurs amoureux
 Sans peine & mélancolie ;
 J'aime les douces amours :
 Mais pour soupirer tous les jours,
 Ma foy, je m'en ennuye.

L'AMOUR sur un autre Amour
Volontiers s'appuye.
J'aime fans aucun détour :
Mais si je voy qu'on me fuye,
Et qu'on se plaise à m'ouir
Pleurer, tourmenter & gémir,
Ma foy, je m'en ennuye.

J'APPROUVE un cœur enflâmé,
Qui se glorifie
D'aimer fans qu'il soit aimé,
Et son plaisir sacrifie ;
Je le fais bien quelquefois :
Mais quand cela passe trois mois,
Ma foy, je m'en ennuye.

VOUS exercez sur mon cœur
Trop de tyrannie ;
Je ne vis plus qu'en langueur ;
C'est une peine infinie
Que de vivre en vous aimant ;
Et pour vous parler franchement,
Ma foy, je m'en ennuye.

SI vous pensez honorer
Une ame transie,
Qui meurt pour vous adorer,
Pour moy, je vous remercie :

VOITURE.

Je ne veux point tant d'honneur.
 Gardez-le à quelque grand seigneur ;
 Ma foy, je m'en ennuye.

FAIRE des vers en batteau,
 Ce seroit folie ;
 Car par la fraischeur de l'eau
 Je sens ma teste affaillie.
 Vous n'aurez donc que cecy.
 Il fait mauvais écrire icy :
 Ma foy, je m'en ennuye.

CHANSON.

Sur l'Air des *Lanturlu*.

L E ROY nostre Sire,
 Pour bonnes raisons,
 Que l'on n'ose dire,
 Et que nous raisons ;
 Nous a fait défense
 De plus chanter lanturlu ;
 Lanturlu, lanturlu, lanturlu, lanturlu,

LA Reine sa mere

Reviendra bien-toft :
 Et Monsieur son frere
 Ne dira plus mot ;
 Il sera paisible ;

Pourveu qu'on ne chante plus

Lanturlu, lanturlu, lanturlu, lanturlu.

DE la Grand'-Bretagne
 Les Ambassadeurs,
 Ceux du Roy d'Espagne
 Et des Electeurs,
 Se sont venus plaindre

D'avoir par tout entendu

Lanturlu, lanturlu, lanturlu, lanturlu.

ILS ont fait leur plainte
 Fort éloquemment,
 Et parlé sans crainte
 Du gouvernement.
 Pour les satisfaire,

Le Roy leur a répondu,

Lanturlu, lanturlu, lanturlu, lanturlu.

DESSUS cette affaire
 Le Nonce parla ;
 Dit que le Saint Pere
 N'entend point cela ;
 Qu'un François dans Rome

A crié comme un perdu
Lanturlu, lanturlu, lanturlu, lanturlu.

POUR bannir de France
Ces troubles nouveaux,
Avec grand' prudence,
Le Garde de Sceaux
A scellé des Lettres
Dont voicy le contenu :
Lanturlu, lanturlu, lanturlu, lanturlu.

R O N D E A U.

MA FOY, c'est fait de moy : car Isabeau
M'a conjuré de luy faire un Rondeau.
Cela me met en une peine extrême.
Quoi ! treize vers, huit en eau, cinq en éme !
Je luy ferois aussi-tost un batteau.

EN voilà cinq pourtant en un monceau.
Faisons-en huit en invoquant Brodeau :
Et puis mettons, par quelque stratagème,
Ma foy, c'est fait.

SI je pouvois encor de mon cerveau
Tirer cinq vers, l'ouvrage seroit beau.

Mais cependant je suis dedans l'onzième ;
 Et si je croy que je fais le douzième.
 En voilà treize ajustez au niveau.
 Ma foy , c'est fait.

R O N D E A U.

VOUS l'entendez mieux que je ne pensois !
 Si quelque amant bien disant & matois
 Vous croit payer en vous nommant son ame,
 C'est du Latin qui passe vostre game :
 Vous n'entendez des termes si courtois.

MAIS s'il en vient qui dise à haute voix ,
 Qu'il veut prouver, fust-il Turc ou Anglois ;
 Par beaux effets la grandeur de sa flâme ,
 Vous l'entendez.

JE donneray telle somme par mois ;
 Outre cela , joyaux , perles de choix ,
 Satin , velours , à souhait à Madame.
 Cet entretien vous charme & vous enflâme ;
 C'est dire d'or , & parler bon François ;
 Vous l'entendez.

R O N D E A U.

TOUT beau corps , toute belle image ;
 Sont grossiers auprès du visage
 Que Philis a reçu des cieux.
 Sa bouche , son ris & ses yeux ,
 Mettent tous les cœurs au pillage.

SA gorge est un divin ouvrage.
 Rien n'est si droit que son corsage.
 Enfin elle a , pour dire mieux ,
 Tout beau.

PARMY tout ce qui plus m'engage ;
 Est un certain petit passage ,
 Qui vermeil & délicieux
 Mais ce secret est pour les Dieux :
 Ma plume , changeons de langage ;
 Tout beau.



RONDEAU.

R O N D E A U.

POUR le moins vostre compliment
M'a soulagé dans ce moment :
Et dès qu'on me l'est venu faire ,
J'ay chassé mon Apoticaire ,
Et renvoyé mon lavement.

VOUS m'avez guéry promptement.
Vos mots coulent si doucement ,
Que chacun d'eux vaut un clistere ,
Pour le moins.

VOUS me deviez ce traitement ;
Car je vous aime uniquement :
Et mesme , depuis cette affaire ,
C'est un peu plus qu'à l'ordinaire ;
Cela veut dire infiniment ,
Pour le moins.



RONDEAU.

VOUS parlez comme un Scipion,
 Et si vous n'êtes qu'un Pion.
 D'un mot je vous pourrois deffaire:
 Mais une palme si vulgaire
 N'est pas pour un tel champion.

JE vous le dis sans passion ;
 N'ayez point de présomption,
 Et songez de quelle maniere
 Vous parlez.

EUSSIEZ-vous le corps d'Orion,
 Avecque la voix d'Arion,
 Devant moy vous vous devez taire.
 Ne craignez-vous point ma colere ?
 Qu'est-cela, petit embrion ?
 Vous parlez !



B A L L A D E.

En faveur des Œuvres de NEUF-GERMAIN.

PAR tous les coins de l'univers
Le cygne Mantouan résonne ,
L'aveugle Thébain de ses vers
Encor toute la terre estonne :
Mais je n'accorde la couronne
Pour le Grec , ni pour le Romain ;
Et l'employant mieux , je la donne
Au beau monsieur de Neuf-Germain.

L'AUTRE jour le grand Apollon ,
Pere du jour & de la gloire ,
Tenoit au ciel un violon
Marqueté d'ébene & d'yvoire ,
Et dit aux filles de Mémoire :
Je le veux mettre en bonne main ;
Car je le garde pour la foire ,
Au beau monsieur de Neuf-Germain.

MERCURE luy dit : C'est un feu ,
Que de trop bon œil tu regardes :
Il fit des vers sur Tribardou
Avec des paroles Lombardes ;

Mais ses rimes font trop hagar^des,
 Et Mars jura par saint-Firmin,
 Qu'il vouloit donner des nazardes
 Au beau monsieur de Neuf-Germain.

LES Muses lors firent un cry
 Qui passa la dixième sphere :
 Et défendant leur favory,
 Pleines d'une juste colere,
 Jurerent à Jupin leur pere
 Qu'elles partiroient dès demain,
 Si pas un d'eux osoit déplaire
 Au beau monsieur de Neuf-Germain.

JUPITER dit à haute voix :
 Mes cheres filles, je me fie
 Entierement à vostre choix ;
 Quel qu'il soit, je le déifie ;
 Et veux, je vous le certifie,
 Que sur Parnasse, ou en chemin ;
 Cinquante veaux on sacrifie
 Au beau monsieur de Neuf-Germain.



P L A I N T E

*Des consonnes qui n'ont pas l'honneur d'entrer au nom
de NEUF-GERMAIN.*

PAR MONSIEUR PATRIS.

DONCQUES sans l'avoir mérité,
Le sort, contre nous irrité,
A le courage de permettre
Que, par un mépris inhumain,
On ait formé, sans nous y mettre,
Le nom du grand de Neuf-Germain.

ENCOR pour F, patience :

C'est par elle que se commence
France, climat heureux & doux ;
Son mérite est recommandable ;
Et qu'elle ait cela dessus nous,
Il estoit plus que raisonnable.

MAIS que les autres, sans raison,
Comme de meilleure maison,
Possèdent le mesme avantage,
Aurions-nous le cœur d'endurer
Qu'on nous fit ce cruel outrage,
A tout le moins sans murmurer ?

NON : nos conditions sont telles ,
 Que nous sommes lettres comme elles ;
 Et d'un poids tellement égal ,
 Qu'estant toutes comme de cire ,
 D'elles & de nous on peut dire ,
 Laval Rohan , Rohan Laval.

ENCOR que cette vérité
 Soit plus claire que la clarté ,
 Néanmoins , à nostre vergogne ;
 Demeurant toutes au filet
 Tandis qu'elles sont en besogne ,
 Il nous faut garder le mulet.

NOUS ne voulons blâmer personne :
 Mais que fit D , pour qu'on luy donne
 Ces excez de grace inouis ?
 Et toutes sont-elles tirées
 De la coste de Saint Louis ,
 Pour nous estre ainsi préférées ?

L'ASTRE qui nous fait voir le jour
 Puisse bien-toft , & sans retour ,
 Là bas se coucher & s'éteindre !
 Et meure en l'infernal gibet
 Qui premier eut l'art de nous peindre ,
 Et nous mettre dans l'alphabet.

COMPAGNES , mes cheres amies,
 Souffrirons-nous ces infamies ?
 Non , non ; il les faut éviter.
 Loin de ces lieux mélancholiques ,
 Allons en Egypte habiter ,
 Et nous rendons Hiéroglyphiques.

*Réponse faite par l'auteur à la précédente Plainte ,
 sous le nom de Jupiter.*

VOUS sçavez bien troupe immortelle,
 Race généreuse & fidelle ,
 Qui m'avez mis le sceptre en main ,
 Combien de jour nous consultâmes ,
 Quand nous fîmes pour Neuf-Germain
 Ce beau nom que nous inventâmes.

PAR une divine prudence ,
 Dans ce grand mot , dont la cadence
 Frappe si doucement les sens ,
 Nous mismes toutes les Voyelles.
 Mais aujourd'huy , comme j'entens ,
 Les Consonnes font les rebelles.

B , C , S , armez avec L ,
 Et P , T , joints à leur querelle ,

Espérant se mettre en crédit,
 Dans ce beau nom veulent parestre :
 Et n'est pas mesme, à ce qu'on dit,
 Jusques au Q qui n'en veuille estre.

B, qui fait tous les Biens du monde ;
 Sans qui, sur la terre & sur l'onde,
 Rien ne seroit ni Bon ni Beau :
 Et C, qui le Ciel sçeut produire,
 Se veut cacher dans le tombeau,
 Si nous pensons les éconduire.

L, par qui Venus est belle,
 Qui rend nostre essence immortelle,
 Glorieuse veut éclater
 Dans le nom de cet homme habile ;
 Et ne se veut pas contenter,
 D'estre dans celuy de Virgile.

MESME en ce moment j'entens S
 Qui fait là-bas de la diablesse ;
 Et dans un dépit nompareil,
 Menace, pleine de colere,
 De mettre en pieces le Soleil,
 Et les effieux de nostre Sphere.

MAIS le P, qui marche en Satrape ;
 Et qui fait la moitié d'un Pape,

Se veut tirer de Piété ;
Et s'est mis dans la phantaisie
De n'estre plus qu'en Pauvreté,
En Paresse & Paralyfie.

LUY qui fait les pauvres en terre,
Et T, qui forme mon Tonnerre,
Parlent tous deux de me quitter :
Et quoy que les destins ordonnent,
Je ne puis estre Jupiter,
Si ces deux lettres m'abandonnent.

MAIS vous en avez tous affaire.
B pour Bacchus est nécessaire ;
Et sans C, Cerès est à bas :
Si L, S, & P se rebelle,
Que fera la pauvre Pallas,
Qui n'aura plus qu'AA pour elle ?

IL faut donc les rendre contentes.
Mais je ne vois a leurs attentes
Aucun remede assez puissant,
Si ce n'est que cet homme rare
Ait nom Bd. Ineutige micopfant.
Mais ce mot est un peu bizarre.

POURTANT, pour le mieux, il me semble
Qu'ainsi nous les mettions ensemble,

Jointes d'un éternel amour ;
 Et renvoyons à Palamede ,
 Qui le premier les mit au jour ,
 Le Q , avec X , Y , Z.

VERS A LA MODE DE NEUF-GERMAIN.

A MONSIEUR D'AVAUX.

Les syllabes du nom finissant les vers.

L'AUTRE jour Jupiter manda ;
 Par Mercure & par ses prevos ,
 Tous les Dieux ; & leur commanda
 Qu'on fist honneur au grand d'Avaux.

EN deux parts le ciel se banda ,
 Avec noïses & grands travaux ;
 Et maint Dieu jaloux clabauda
 Contre l'honneur du grand d'Avaux.

ENTRE-autres , un grand halbreda ,
 Nommé Mars , Mavors , ou Mavos ,
 Les dents grinça , jura , gronda ;
 Et dit rage contre d'Avaux.

UN jour , dit-il , il débrida

VOITURE.

226

Sur mon char mes quatre chevaux ;
Et la Pologne accommoda
Avec Suede , ce d'Avaux.

EN vain l'ire en moy présida :
Si bien-tost je ne luy revaux ,
En cent lieux il me dégrada ,
Ce pacificateur d'Avaux.

LA paix dessus luy s'accouda ,
Comme sur l'un de ses pivots :
Son temple à ma barbe il fonda ,
Et le veut achever d'Avaux.

ALORS Jupiter se rida ,
Comme un vieux moine de Clervaux ;
Et dit en courroux : Mananda !
Quelqu'un veut-il fâcher d'Avaux ,

MON astre en naissant regarda
Ejus av s & proavos ;
Et touûjours ma faveur garda
Et gardera le grand d'Avaux.

MINERVE dit : Ouy-dà , ouy-dà ,
Je l'estime *sicut & vos :*
De Paris jusqu'a Canada ,
Rien n'est égal au grand d'Avaux.

V ij

VOITURE.

LES peuples d'au-delà Breda,
 Il rendit contrits & devos;
 Et l'Empereur appréhenda
 Toujours l'esprit du grand d'Avaux.

EN Dannemarc il décida
 Qu'il ne souffroit point de rivaux:
 Car l'Espagnol il nazarda;
 Tant il est fier, ce grand d'Avaux!

LE Comte-Duc mourir cuida,
 L'oyant nommer dans Caravos,
 Et dit tremblant, *Por mi vida,*
Es un diablo aquel d'Avaux.

PAR son langage il ressouda,
 Plus doux que n'est jus de pavos,
 Saint Pierre & saint Marc; & vuida
 Leurs différens, ce grand d'Avaux.

LE Pape alors se panada,
 Le colloquant *inter Divos*;
 Et le Doge le seconda;
 Tous deux contens du grand d'Avaux.

LE déliyreur d'Andromeda
 Vit moins de mers, de monts, de vaux;

Monté sur son aillé dada ,
Que n'en courut ce grand d'Avaux.

EN ces mots Minerve plaida ;
On l'entendit dans Roncevaux.
A ses dit le ciel s'accorda ;
Et chacun dit : Vive d'Avaux.

P L A C E T

A MONSEIGNEUR LE CARDINAL MAZARIN.

PLAISE, Seigneur, plaise à vostre Eminence,
Faire la paix de l'affligé Cocher,
Qui par mal-heur, ou bien par imprudence,
Dessous les flots vous a fait trébucher.
On ne lui doit ce crime reprocher ;
Le trop hardy meneur ne sçavoit pas
De Phaëton l'histoire & piteux cas.
Il ne lisoit Métamorphose aucune :
Et ne croyoit qu'on deust craindre aucun pas,
Et conduisant Cesar & sa fortune.



E P I T R E

A MONSIEUR DE COLLIGNY.

DANS les plaisirs qui vous entourent ;
 Et qui de tous costez accourent
 Pour vous rendre icy bas heureux ,
 O Chevalier aventureux ,
 Trouvez bon que l'on vous écrive ;
 Et ne vous fâchez s'il arrive
 Que je trouble vostre repos
 Maintenant , par quelque propos.
 Tous les biens & toute la joye
 Que donne Amour , quand il octroye
 Sa grace aux cœurs qu'il a grêvez ,
 Ores , Seigneur , vous les avez.
 Vostre fortune est sans seconde ;
 Et vous estes l'homme du monde
 Qui prenez le mieux vos ébas ,
 Si ce n'est que vous soyez las :
 Mais si vous estes las , beau sire ,
 Au moins ce n'est pas de trop lire.
 Or je pense que dans Stené ,
 Si je l'ay bien imaginé ,
 Comme c'est lieu de peu d'affaire ,
 Souvent vous ne pouvez rien faire :

Ainsi je croy que vous pourrez
Lire ces vers, où vous verrez
De vostre dernière aventure
Une assez passable peinture,
Et sur ce sujet les avis
De quelques-uns de vos amis.

QUE cette nuit fut claire & belle,
Quand la triomphante pucelle,
En qui la Nature & les Dieux
Ont mis tout ce qu'ils ont de mieux,
Fut par vostre adresse arrestée,
Et par vos armes conquise !
L'Olympe son front dévoila,
Et tout ce soir étincela,
Mal-gré l'obscurité des nues,
D'estoilles au monde inconnues,
Parut serein, tranquille & pur,
Et se couvrit d'or & d'azur,
De cet azur, dont il se pare
Quand un beau jour il nous prépare.
Le Ciel vous vit de tous ses yeux,
Et vous servit de tous ses Dieux.
Jupiter & Mars & Mercure,
Prirent part à vostre aventure:
Jupiter & Mercure & Mars,
En craignirent tous les hazars ;

VOITURE.

Et vous éclairant de leurs spheres,
 Ils furent tous trois vos Terceres :
 Sur tout , Mercure volontiers,
 Car c'est un de ses cent mestiers.
 Mars envieux de la Tolere ,
 Ce qu'on y fit eust voulu faire :
 Et Jupiter , qui s'échauffoit ,
 Tout ce que vous fistes eust fait.
 Il s'échauffoit devant la belle ,
 Et vous aida pour l'amour d'elle :
 Saturne aussi ; mesme l'on dit ,
 Que ce soir-là Saturne rit ,
 Luy que jamais on n'a veu rire
 Depuis qu'il perdit son empire ;
 Car , comme vous sçavez très-bien ,
 Saturne est fort Saturnien :
 Il sentit pourtant quelque joye ,
 Vous voyant , vous & vostre proye ,
 Et l'ordre & l'accompagnement
 Du memorable enlevement ,
 Lors que , non contre son envie ,
 La ravissante fut ravie.

LES Graces , qui suivent toujourns
 Le Dieu qui préside aux Amours ,
 Les Jeux , les Ris , & l'Amour mesme ,
 Et tout ce qui fait que l'on aime ,

Les doux Appas enforceurs,
Les Attraits qui gagnent les cœurs,
Les Plaisirs, les douces Tendresses,
Et les amoureuses Carettes,
Portez sur les aîles du vent,
Chantant Hymen, alloient devant,
Semant mainte rose nouvelle
Sur tout le chemin de la belle,
Et mille œillets, qui pâlissoient
Dès que ses beautés paroïssoient.
Le jeune Hymen marchoit ensuite,
Qui servoit comme de conduite
A vostre char qu'il éclairoit,
Et qui derrière luy couroit.
L'or de sa blonde chevelure,
Son port céleste & sa parure,
Assez entre tous le marquoit.
Je l'ay sçeu d'un Archer du Guet,
Qui cette nuit, non sans allarmes,
Vit vous & tous vos gens en armes,
Et me le contoit aujourd'huy.
Mais peut-estre il vous prit pour luy :
S'il vous prit pour luy, je vous jure,
Seigneur, qu'il vous a fait injure ;
Car il valoit mieux, en ce lieu,
Estre l'époux, qu'estre le Dieu.
Mais il n'importe qu'il se trompe.
Hymen assistoit à la pompe,

Et monta ce soir à cheval
 (Car je le çai d'original)
 Il animoit toute la troupe :
 Et portoit cette nuit en croupe
 Les vrais & solides Plaisirs,
 Qui naissent des justes Desirs ;
 Au lieu qu'il porte d'ordinaire,
 Le Repentir & la Misere,
 La Jaloufie, & les Ennuis
 Des longues & fâcheuses nuits.
 Sa torche nopciere ondoyante,
 Dans les ténèbres flamboyante,
 Lançoit mille divins éclairs
 Dessus la terre, & dans les airs.
 Marchant devant vous de la sorte,
 Il vous conduisit à la porte
 D'ou vous fortistès de Paris
 (Ce fut, je croy, de saint Denis).
 De la, passant buissons & hayes,
 Il vous mena jusques vers Clayes,
 En deça peut-estre, ou dela ;
 Car je ne sçay pas bien cela.
 Mais ce Dieu, comme il est fort tendre,
 Fut las, & contraint de se rendre
 Dans le carosse ; & cela fit
 Que le carosse se rompit :
 Car, Monsieur, tous ces Dieux des Fables,
 Sont pesans comme tous les Diables.

Ainsi traversant l'Acheron,
Hercule fit peur à Caron,
Quand sa pesanteur immortelle
Fit trop enfoncer sa nacelle.
Il se mit doncques entre vous,
Admirant l'épouse & l'époux.
Le voile d'un subtil nuage
Couvroit sa taille & son visage,
Et fit qu'on ne le connut point.
Bref, tout se fit si bien à point,
Qu'ayant traversé mainte plaine,
Ec souffert aussi mainte peine,
Il vous mit tous deux à l'abry
Dans les murs de Chasteau-Thierry.

AU bruit du célèbre Hyménée,
Pour estre à la grande journée,
La se rendent à grand concours,
Tout ce que le monde a d'Amours,
De tous les endroits de la terre,
D'Irlande, d'Escoffe, Angleterre,
Du pais des Italiens,
De celuy des Siciliens,
De Corsegue, & de la Sardagne,
Et grande quantité d'Espagne:
De de-là la mer il en vint
De gros escadrons plus de vingt;

VOITURE.

Des brûlans deserts de l'Afrique ;
 Des derniers bouts de l'Amerique,
 Du Japon, de Manicongo,
 Quoy qu'ils y vivent à gogo ;
 Des solitudes de Lybie ;
 Mesme il en vint d'Ethiopie ;
 Noirs comme petits ramonneurs,
 Et ces noirs-la sont les meilleurs.
 Il en arriva trois volées
 Des Marches les plus reculées
 Du Cap-vert; ceux-la sont petis ;
 Gaillards, éveillez & gentis ;
 Ils ont par tout mesme ramage,
 Et cent couleurs en leur plumage,
 Comme on en voit aux perroquets,
 Et sont ceux qui font les coquets.
 Jadis n'en estoit remembrance ;
 Cent ans a qu'il en vint en France :
 Maintenant en est grand rapport ;
 Car ces oyscaux provignent fort :
 Il en est beaucoup de femelles,
 Et vont plus viste qu'hyrondelles.
 D'autres meilleurs viennent encor
 Devers les terres du Mogor,
 Des monts Rypheans & des Scytes,
 Et des farouches Moscovites.
 Bref, de tous costez accourans,
 Les plus petis & les plus grands

Se venoient percher sur la ville,
Où pour lors estoit Bouteville.
Il en vint du plus haut des airs,
Il en vint du plus creux des mers ;
Car de ce que le ciel enferme,
Sous l'onde, dans l'air, sous la terre,
Dans ce grand & vaste contour,
Il n'est rien qui soit sans Amour,
Rien qui par Amour ne subsiste,
Et rien vivant qui luy résiste.
On les voyoit comme moyneaux,
Ou comme troupe d'estourneaux,
Ombrager toute la campagne,
Et couvrir toute la Champagne,
L'air par tant d'Amours allumé,
Fut de telle sorte enflâmé,
Qu'on en dit choses admirables,
Et dans l'avenir mémorables,
Aussi-tost que l'on respiroit,
L'Amour dans les cœurs soupiroit.
La vierge la plus modérée,
La veuve la plus retirée,
Le plus saint & le plus dévot,
Le plus habile & le plus sot,
Les vieillards les plus honorables,
Les vieilles les plus détestables,
Ressentant l'amoureux flambeau,
Ne pouvoient durer dans leur peau.

VOITURE.

Les plus chastes & les plus prudes,
 Les plus sauvages, les plus rudes,
 Le plus dur cœur fut attendry :
 Tout aima dans Chasteau-Thierry.
 Mesmes dans les prochains villages
 Il se fit d'estranges ménages :
 Les bergeres & les bergers,
 Dans les prez & dans les vergers,
 Les vachers avec les vacheres,
 Dans les bois & dans les fougeres ;
 Les plus farouches païsans,
 Pour ce jour n'en furent exents.
 Chacun rencontra sa chacune ;
 Nul ne fut sans bonne fortune :
 Tout le monde mouroit de chaud,
 Et l'on se baïsa comme il faut ;
 Personne d'aimer n'avoit honte.
 Mais, pour revenir à mon conte,
 L'heure vint & l'heureux moment,
 L'heure que l'un & l'autre amant
 Devoient voir, par leur Hymenée,
 Toute leur peine terminée,
 Et cueillir les fruits amoureux
 Que le ciel avoit faits pour eux.
 Ils arrivent tous deux au temple.
 Chacun les admire & contemple ;
 Et pour leurs célestes beautez
 Les cœurs brûlent de tous costez.

Ainsi vit-on , au temps antique ;
Medor joint avec Angelique ;
Ou , pour en parler comme il faut ,
Angelique avecque Renaut.
Après le bruit , on fait silence.
L'époux & l'épouse s'avance ;
Les mots solempnels furent dits ;
Les deux amans furent benits ;
Et la troupe assistante envoie
Vers le ciel mille cris de joye ,
Benissant leurs chastes amours ,
Et priant qu'ils durent toujours.
La ville est pleine d'allégresse ,
Le peuple les voit & les presse ,
Toûjours les entoure & les suit ;
Et sur le milieu de la nuit ,
Mit dans la couche nuptiale
La belle couple sans égale.
Lors Venus le rideau tira ,
Et le monde se retira ;
Car l'Amour tout seul & sa mere
Virent le reste du mystere.
En ce lieu l'histoire finit ;
Car de dire ce qui s'y fit ,
On n'en sçait aucune nouvelle ,
Ni ce que devint la pucelle
Qui disparut depuis ce soir ;
Et nul depuis ne l'a pû voir.

Du bout de l'Inde Orientale
 La belle amante de Cephale,
 En son habit incarnadin,
 Se leva matin ce matin,
 Pour voir la divine pucelle
 Que les hommes vantoient plus qu'elle;
 Mais ses soins furent superflus,
 L'Aurore ne la trouva plus;
 Il n'en restoit aucune trace;
 Et le monde vit en sa place
 Une dame de Colligny,
 Qui dans un éclat infiny
 Parut, je ne dis pas plus qu'elle,
 Mais à tout le moins aussi belle.
 Elle avoit le mesme agrément,
 Le mesme visage charmant,
 Cet œil qui toutes ames touche;
 Ce teint & cette belle bouche,
 Cette bouche qui n'eut jamais
 Sa pareille en divins attraits;
 Sa taille & son port adorable;
 Et par un rapport admirable
 Tous les dons que l'autre avoit eus,
 Hors qu'elle avoit les yeux battus,
 Et qu'elle sembloit abbatue,
 Pour (cette rime icy me tuë,
 Et vient s'offrir mal à propos),
 Pour avoir perdu le repos.

Que

Que ce soit elle , ou soit une autre ,
 Enfin , Chevalier , elle est vostre ,
 Et devez en estre content :
 Car celle-cy vaut bien autant.
 Jouissez-en longues années :
 Que toujourns vos belles journées ;
 Et que vos plus heureuses nuits
 Se puissent passer sans ennuis.
 Mais comme il n'est nul bien sans peine ,
 Et nul Amour sans quelque haine ,
 Sçachez qu'il se trouve en ces lieux
 Des jaloux & des envieux.

.....

.....

.....

.....

Préparez donc toutes vos armes ,
 Et vous servez de tous vos charmes ,
 Pour vous rendre tant d'ennemis
 Par force ou par amour soumis.
 Sur tout , quelque ardeur qui vous presse ,
 Ne faites point trop de prouesse ,
 Ores que le temps n'en est pas ,
 Et gardez-vous bien d'estre las :
 Mais si vous estes las , beau Sire ,
 Ce pourroit estre de trop lire ,
 Et je le suis d'écrire aussi :
 C'est pourquoy je finis icy.

Réponse à une Lettre de Monsieur Arnauld.

CERTES, c'est un grand cas, Icas ;
 Que toujours tracas ou fracas
 Vous faites d'une ou d'autre sorte :
 C'est le Diable qui vous emporte,
 Et vous fait faire incessamment
 Votre mestier de négromant.
 Croyez-moy, laissez la magie ;
 Suivez plustost l'astrologie :
 C'est mal fait que d'estre sorcier ;
 Et cela n'est pas cavalier.

J'ESTOIS en repos à Narbonne,
 Tristement autant que personne
 (S'il faut dire la vérité) :
 Mais mon esprit moins agité,
 Loin d'espérances & de craintes,
 Avoit de moins rudes atteintes,
 Que quand je voyois les froideurs,
 Les insupportables rigueurs,
 Ou l'indifférence, ou la haine,
 Ou le fier courroux du Climene ;
 Au prix duquel est calme & doux
 De la mer l'horrible courroux,

Et que je redoute eu mon ame
Plus que le fer ni que la flâme,
Plus que mes brûlantes ardeurs,
Plus que les tourmens dont je meurs,
Plus que toute autre violence,
Et mesme plus que son absence.

AINSI, loin de ces déplaisirs,
Si je jettois quelques soupirs,
C'estoit d'estre loin de la belle,
Et non pas pour me plaindre d'elle:
Et si je vivois tristement,
Au moins je vivois doucement.
Mais vostre mal-heureuse lettre,
Que vous m'avez écrite en mètre,
Et certes si disertement,
Et si malicieusement,
Qu'on voit bien, tant elle est complete,
Que c'est le Diable qui l'a faite,
Est venue avec ses propos
Troubler icy tout mon repos;
M'a fait connoistre en sa peinture
Ma triste & funeste aventure;
Et dans cet enfer où je suis,
Me faisant voir le paradis,
A fait que depuis, ma misere
M'a paru cent fois plus amere.

VOITURE.

J'ay mieux ressenty mes tourmens ;
 En voyant vos contentemens ;
 Si bien que vos vers & vos charmes
 M'ont déjà cousté maintes larmes.
 J'avoue icy que de dépit
 Cent fois je vous en ay maudit :
 Mais écoutez ; j'entens maudire
 Pas autrement , sinon de dire ,
 La peste étouffe le rimeur !
 Le Diable emporte l'enchanteur ,
 Et jamais ne nous le rapporte !
 Et menus propos de la sorte ,
 Qui du ciel ne furent ouis :
 Et ma foy ie m'en réjouis.
 Mais gens heureux & raisonnables
 L'aissent dire les misérables.
 Et certes, si vous y pensez ,
 J'avois alors du mal assez ,
 Vous assez de bonne aventure ,
 Pour excuser quelque murmure.
 Tandis qu'en un temps de plaisir
 Vous considériez à loisir
 Tout ce que la terre a d'aimable ,
 De beau , de rare & d'estimable ;
 Que vous admiriez la beauté ,
 L'attrayante sévérité ,
 Le cinabre , l'or & l'ivoire ,
 L'éclat , le triomphe & la gloire

De l'incomparable Bourbon ;
Je voyois les Juifs d'Avignon.
Or bien qu'eux & leurs Juifves eussent
Quelques agrémens qui me pleussent ,
Pour vous le faire au vray sçavoir ,
La Chrestienne est plus belle à voir.
Son teint , sans mentir , & sa grace ,
Sa brillante fraîcheur effacé
Toutes les Juifves de deçà ,
Et mesmes celles de delà :
Car , de quelque sens qu'on la prenne ;
C'est une fort belle Chrestienne ,
Et l'on ne voit rien sous les cieux ,
De plus rare ou plus précieux.
Mais , pour venir à nostre affaire ,
Ce qui me mit plus en colere ,
Et me plût moins en ce pays ,
C'est que je perdis cent louis.
J'en sortis donc de bon courage ;
Chantant : Adieu , Sarazinage.
De là , passant force rochers ,
Et des champs couverts d'oliviers ;
Ayant traversé la Durance ,
Nous arrivâmes en Provence ,
Où nous vîmes dans son palais
Le généreux Comte d'Alais :
Mais bien qu'il soit vaillant & sage ;
Et qu'il ait , ma foy , bon visage ,

Pourtant , quoy qu'il puisse valoir ;
 La Chrestienne est plus belle à voir ;
 Et plus belle , en ma conscience ,
 Que tout ce qu'on voit en Provence ,
 Que les plus nobles citronniers ,
 Que les plus fleuris grenadiers ,
 Que leurs figuiers beaux à merveille ,
 Mesme que le port de Marseille ,
 Que toutes leurs fleurs de jasmin ,
 Que le Commandeur de Fourbin ,
 Plus que Madame
 Plus que la belle Maguelonne ,
 Et que Madame Laure aussi
 Quand toutes deux feroient icy :
 J'entens là : car passant le Rosne ,
 Qu'Arles voit plus doux que la Saone ;
 Laisant derriere nous maint roc ,
 Nous passâmes en Languedoc ;
 Où , pour suivre nos destinées ,
 Nous fîmes tant , par nos journées ;
 Que laissant Lunel , Montpellier ,
 Agde , Pezenas & Bessiers ,
 Nous arrivâmes à Narbonne ;
 Laquelle , Dieu me le pardonne ,
 Après l'enfer , est un des lieux
 Hors duquel je m'aimerois mieux ;
 Car le limbe & le purgatoire
 Près d'elle sont des lieux de gloire.

Monſieur, on eſt dans ce ſéjour ;
Juſtement comme dans un four.
Si bien que moy, qui ſent la flamme
Et de Narbonne & de Madame,
Et qui, de deux feux inveſty,
M'accommode tout de roſty,
Me voyant comme une allumette ;
Et le corps fait comme un ſquelette ;
Ne ſçais ſi je ſuis cuit d'Amour,
Ou bien ſi je ſuis cuit au four.
De chaudes vapeurs conſumée,
Toute la terre eſt allumée ;
Zephire meſme l'eſt auſſi ;
Et l'air que je reſpire icy,
Eſt chaud, par maniere de dire,
Comme celui que j'y ſoupire,
Quoy que je porte dans le ſein
Des braſiers qui n'ont point de fin,
L'Amour, & Climene, & ſes flammes,
Dont les moindres brûlent tant d'ames.
Cependant, malgré mon mal-heur,
Je me trouve en quelque faveur :
Deux ou trois fois ſon Eminence
M'a fait jouir de ſa préſence :
Je parle à Monſieur des Noyers :
Je ſuis fort connu des huiffiers :
Et meſmement, depuis n'agueres,
J'ay veu le Roy dans ſes affaires.

VOITURE.

Mais pour ne vous pas decevoir,
 La Chrestienne est plus belle à voir.
 Enfin, quoy que l'on puisse faire,
 Ce pays ne me sçauroit plaire;
 Et rien ne me peut divertir
 Que l'espérance d'en sortir.
 Quelquefois, pour tromper ma peine,
 Je m'en vay resver dans la plaine.
 Là, me promenant le matin
 Sur la marjolaine & le thin:
 Je voy l'Aurore avec ses perles;
 Qui réveille le chant des merles
 (J'aurois nommé le *Ruisègnor* ,
 Mais il n'y rimoit pas, *Segnor*);
 Et vois les changeantes opales,
 Les jacinthes Orientales,
 Que le jour seme à son réveil
 Sur la carriere du Soleil,
 Qui fait en ces lieux son entrée
 Plus belle qu'en nulle contrée.
 Mais quoy qu'il y dore les cieux
 De son or le plus précieux,
 Qu'il y paroisse sans nuage,
 Et qu'il y brille davantage,
 Quelque rayons qu'il puisse avoir,
 La Chrestienne est plus belle à voir:
 Plus belle, & de couleurs plus vives,
 Que luy, ni que Juifs, ni que Juifves,
 Plus

Plus que le bon Comte d'Alais,
Comme on le voit dans son Palais,
Plus que ni Roy, ni roc, ni Reine,
Et plus que tout, hor-mis Climene.

AU reste, ne soyez en peine,
Cherchant qui j'entens par Climene;
Car vous n'y perdrez que vos pas;
Et le diable ne le sçait pas.

E P I S T R E

A MONSIEUR LE PRINCE,

Sur son retour d'Allemagne, l'an 1645.

SOYEZ, Seigneur, bien revenu
De tous vos combats d'Allemagne,
Et du mal qui vous a tenu
Sur la fin de cette campagne,
Et qui fit penser à l'Espagne
Qu'enfin le ciel, pour son secours,
Estoit prest de borner vos jours,
Et cette valeur accomplie
Dont elle redoute le cours.

Tome V.

Y

MAIS, dites-nous, je vous supplie :
 La Mort, qui dans le champ de Mars,
 Parmi les cris & les allarmes,
 Les feux, les glaives & les dards,
 Le bruit & la fureur des armes,
 Vous parut avoir quelques charmes,
 Et vous sembla belle autrefois
 A cheval & sous le harnois ;
 N'a-t'elle pas une autre mine,
 Lors qu'à pas lents elle chemine
 Vers un malade qui languit ?
 Et semble-t'elle pas bien laide,
 Quand elle vient, tremblante & froide,
 Prendre un homme dedans son lit ?

LORS que l'on se voit affaillir
 Par un secret venin qui tue ;
 Et que l'on se sent défaillir
 Les forces, l'esprit & la vue ;
 Quand on voit que les Médecins
 Se trompent dans tous leurs desseins ;
 Et qu'avec un visage blesme,
 On oit quelqu'un qui dit tout bas,
 Mourra-t'il ? ne mourra-t'il pas ?
 Ira-t'il jusqu'au quatorzième ?
 Monseigneur, en ce triste état,
 Confessez que le cœur vous bat

Comme il fait à tant que nous sommes ;
Et que vous autres demy-dieux ,
Quand la mort ferme ainsi vos yeux ,
Avez peur comme d'autres hommes.

TOUT cet appareil des mourans ,
Un confesseur qui vous exhorte ,
Un amy qui se déconforte ,
Des valets tristes & pleurans ,
Nous font voir la Mort plus horrible ;
Et croy qu'elle estoit moins terrible ,
Et marchoit avec moins d'effroy ,
Quand vous la vistes aux montagnes
De Fribourg , & dans les campagnes
Ou de Norlingue , ou de Rocroy.

VOUS sembloit-il pas bien injuste ,
Que sous l'ombrage des lauriers ,
Qui mettent vostre front auguste
Sur celui de tant de guerriers ;
Sous cette feuille verdoyante ,
Que l'ire du ciel foudroyante
Respecte & n'oseroit toucher ;
La fièvre chagrine & peureuse ,
Triste , défaite & langoureuse ,
Eust le cœur de vous approcher ;
Qu'elle arrestast vostre courage ;
Qu'elle changeast vostre visage ;

Qu'elle fit trembler vos genoux ?
 Ce que Bellone détruisante ,
 Dans le fer , les feux & les coups ,
 Ni Mars au fort de son courroux ,
 Ni la Mort tant de fois présente ,
 N'avoit jamais pû dessus vous.

VOYANT qu'un trépas ennuyeux
 Vous alloit mener en ces lieux
 Que nous appellons l'onde noire ,
 Autrement manoir Stygieux ,
 Vous consoliez-vous sur la gloire
 De vivre long-temps dans l'histoire ?
 Ou sur cette immortalité
 Que nous avons , malgré les âges ,
 La Sucie , & moy , projeté
 De vous donner dans nos ouvrages ?

DE vos faits il eust fait un livre
 Bien plus durable que le cuivre ;
 Et moy , si j'ose m'en vanter ,
 Je mérite assez de le suivre.
 Mais nous eussions eu beau chanter ;
 Avant que vous faire revivre.
 Les neuf filles de Jupiter ,
 Qui savent tant d'autres merveilles ,
 Avecque leurs voix nompareilles ,

N'ont pas l'art de ressusciter.
 La Mort ne les peut écouter ;
 Car la cruelle est sans oreilles :
 Dès le vieux temps qu'Orfée harpa
 Si doucement qu'il l'attrapa,
 Et qu'il luy fit rendre Euridice,
 Le noir Pluton les luy couppa,
 Et les conduits en étoupa.
 (Ce fut une grande injustice)
 Depuis on a beau la prier,
 Beau se plaindre, heurler, & crier,
 Blâmer la rigueur de ses armes ;
 Tout ce bruit n'est point entendu :
 Pour nos plaintes, & pour nos larmes,
 Pour nos cris, & pour nos vacarmes,
 On ne voit rien qu'elle ait rendu.

NOUS autres faiseurs de chansons,
 De Phébus sacrez nourrissons
 (Peu prizez au siecle où nous sommes) ;
 Sçaurions bien mieux vendre nos sons,
 S'ils faisoient revivre les hommes,
 Comme ils font revivre les noms.
 Nous eussions appris vostre gloire
 A toute la postérité,
 Et consacré vostre mémoire
 Au temple de l'Eternité :

Mais de ces œuvres magnifiques,
 De nos airs & de nos cantiques,
 Seigneur, vous n'eussiez rien oui ;
 L'air & le ciel, la terre & l'onde,
 Et tout ce qui se fait au monde,
 Estoit pour vous évanoui.

COMMENCEZ doncques à songer
 Qu'il importe d'estre & de vivre ;
 Pensez mieux à vous ménager.
 Quel charme a pour vous le danger,
 Que vous aimiez tant à le suivre ?
 Si vous aviez dans les combas
 D'Amadis l'armure enchantée,
 Comme vous en avez le bras
 Et la vaillance tant vantée ;
 De vostre ardeur précipitée,
 Seigneur, je ne me plaindrois pas.
 Mais en nos siècles, où les charmes
 Ne font pas de pareilles armes ;
 Qu'on voit que le plus noble sang,
 Fust-il d'Hector, ou d'Alexandre,
 Est aussi facile à répandre
 Que l'est celui de plus bas rang ;
 Que d'une force sans seconde
 La Mort sçait ses traits élancer ;
 Et qu'un peu de plomb sçait casser
 La plus belle teste du monde ;

Qui l'a bonne y doit regarder.
Mais une telle que la vostre,
Ne se doit jamais hazarder :
Pour vostre bien , & pour le nostre ;
Seigneur , il vous la faut garder.

C'EST injustement que la vie
Fait le plus petit de vos soins :
Dès qu'elle vous sera ravie ,
Vous en vaudrez de moitié moins.
Soit roy , soit prince , ou conquérant ;
On déchet bien fort en mourant.
Ce respect , cette déférence ,
Cette foule qui suit vos pas ,
Toute cette vaine apparence ,
Au tombeau ne vous suivront pas.
Quoy que vostre esprit se propose ,
Quand vostre course sera close ,
On vous abandonnera fort :
Et , Seigneur , c'est fort peu de chose
Qu'un demy-dieu , quand il est mort.

DU moment que la fiere Parque
Nous a fait entrer dans la barque
Où l'on ne reçoit point les corps ,
Et la gloire & la renommée
Ne sont que songe & que fumée ,
Et ne vont point jusques aux morts.

VOITURE.

Au delà des bords du Cocyte,
 Il n'est plus parlé de mérite,
 Ni de vaillance, ni de fang.
 L'ombre d'Achille ou de Therfite,
 La plus grande & la plus petite,
 Vont toutes en un mesme rang.

CES deux syllabes précieuses,
 Qui font ensemble vostre nom,
 Seront de tout vostre renom
 Les héritières glorieuses.
 Ces trois faits d'armes triomphans,
 Ces trois victoires immortelles,
 Les plus grandes & les plus belles
 Qu'on trouve en la suite des ans,
 Tant d'exploits & tant de combas,
 Tant de murs renversez à bas,
 Dont parlera toute la terre,
 Seront pour elles seulement,
 Et pour les figures de pierre
 Qui feront votre monument.

CE Prince qui dans le cercueil
 Fait vivre encore Cerisoles,
 Où son bras abbattit l'orgueil,
 De tant de troupes Espagnoles,
 Qu'il combla de honte & de deuil;
 Qui, poussé d'une belle envie

De relever le nom François ;
Mis ses ennemis aux abbois ,
Et fit une fois en sa vie
Ce que vous avez fait trois fois ;
Ce héros de race immortelle
Eut ce beau nom que vous avez ,
Et que maintenant vous sçavez
Orner d'une gloire nouvelle.

MAIS vous , qui vivez aujourd'huy ;
Quand vous verrez par les années ,
Estant fait ombre comme luy ,
Vos aventures terminées ;
Que vostre nom se chantera ,
Que vostre los se portera
Dans les terres les plus estranges ;
Qui de vous deux en jouira ?
Et quel ressort attachera
A vous plus qu'à luy ces louanges ?

QUOYQUE la gloire nous promette ,
Avec ces titres éternels
Qu'on gagne en servant ses autels ,
La Renomméc & sa trompette
N'ont que des sons vains & mortels.
L'aveugle Fortune dispose
De ces noms pour qui l'on s'expose.
Les plus grands , les plus estimez ,

Quand son caprice luy propose ,
 Vieillissent comme toute chose ,
 Ou dans l'oubly sont abysmez.

EN vain l'Olympe favorable
 (Honneur de Navarre & de Foix)
 T'avoit promis que tes exploits
 Auroient un bruit toujourn durable ;
 Malgré ta victoire admirable ,
 Et ces faits d'armes glorieux ,
 Qui parmy tous nos demy-dieux
 Te donnent un rang honorable ,
 Gaston de France obscurcira
 Celuy de Foix , & ternira
 Ce renom dont la terre est pleine ;
 Et Graveline étouffera
 Toute la gloire de Ravenne.

LA Flandre , qui tous les printemps
 Le voit avec la mesme foudre
 Dont son pere sceut mettre en poudre
 Les monts qui couvroient nos Titans ,
 Sur les exploits de tous les temps ,
 Rend ses conquestes élevées.
 Mais tant de succez éclatans ,
 Tant de provinces captivées ,
 Tant d'aventures achevées ,
 Que luy feront-ils dans cent ans ?

QUELQUE jour ce nom redouté
 Sous qui la fiere Espagne plie ,
 Ce bruit dont la terre est remplie ,
 Par tant de travaux acheté ,
 Sera par le temps arresté :
 Et sa gloire en tous lieux ouie ;
 Dans les siecles évanouie ,
 Perdra sa plus grande clarté.
 Un jour cette valeur extrême ,
 Par qui refleurissent nos Lys ,
 Ne sera plus qu'une ombre blesme ;
 Et les restes ensevelis
 Des murs par Gaston démolis ,
 Seront long-temps après luy-mesme.

L'AGE, qui toute chose efface ,
 Confond les titres & les noms ;
 Et ne laisse que quelque trace
 De tous ces inutiles sons ,
 Pour qui si fort nous nous pressons.
 Les Achilles & les Thésées ,
 Là bas sous les tristes lauriers
 Qui parent les champs Elisées ,
 Ne sont ni plus grands ni plus fiers ;
 Ni leurs ombres plus courtisées ,
 Par toutes ces Odes prisées
 Où l'on chante leurs faits guerriers.

CE gagueur de tant de batailles ;
 Ce dompteur de tant d'ennemis ;
 Ce vainqueur de tant de murailles ,
 Qui vit tous les peuples soumis ;
 Ce grand Jule , dont les exploits ,
 Et la fortune sans seconde ,
 Sçurent dompter la terre & l'onde ;
 Et qui mit Rome sous ses loix ,
 Qui fut plus que vaincre le monde ;
 Ce prince , par ses faits divers ,
 Crut qu'il laissoit , malgré les Parques ;
 Son nom gravé dans l'univers
 Avecque d'immortelles marques.
 Mais un autre Jule , en ces lieux
 Venu par le secours des cieux ,
 Obscurcit sa gloire ancienne ,
 En la mêlant avec la fienne :
 Et le monde , sur son appuy
 Voit de si grandes aventures ,
 Que le nom qu'il porte aujourd'huy
 Sera , dans les races futures ,
 Douteux entre Cesar & luy .

QUAND le grand Jule on nommera ;
 Et que , pour l'exemple des hommes
 Qui suivront le siecle où nous sommes ;
 Ce nom par tout résonnera ,
 La postérité doutera ,

Pesant de ces deux les merveilles
Et pareilles & nompareilles,
Qui des héros on vantera ;
Ou le Jule qui sa vaillance
Par tant d'explois sçeut témoigner ;
Où le Jule dont la prudence
Tant de palmes nous sçeut gagner ;
Celuy qui sçeut vaincre la France,
Ou celuy qui la fit regner.

MAIS je sens que Phébus m'emporte
Plus loin que je n'avois pensé,
Et me prête une voix plus forte
Que celle dont j'ay commencé.
Mon chant s'est bien fort avancé,
Prince que l'univers admire,
Il est temps que je me retire :
Des sons si hauts & si hardis,
Sont mal accordans à la lyre.
Je m'arreste donc, & vous dis :

AIMEZ, Seigneur, aimez à vivre :
Et faites que de vos beaux jours
Le long & le fortuné cours
De toutes craintes nous délivre :
Conservez-vous pour l'univers :
Parmy tant de périls divers,

De vos faits allongez l'histoire :
 Et voyant qu'un destin puissant
 Doit à vostre bras agissant
 Tous les estes une victoire,
 Pour la France, & pour vostre gloire,
 Tâchez d'en vivre jusqu'à cent.

S O N N E T.

IL FAUT finir mes jours en l'amour d'Uranie.
 L'absence ny le temps ne m'en sçauroient guérir ;
 Et je ne voy plus rien qui me pût secourir,
 Ny qui sçût rapeller ma liberté bannie.

DE's long-temps je connois sa rigueur infinie.
 Mais pensant aux beautez pour qui je dois périr ;
 Je bénis mon martyre ; & content de mourir,
 Je n'ose murmurer contre sa tyrannie.

QUELQUEFOIS ma raison , par de foibles discours,
 M'incite à la révolte , & me promet secours.
 Mais lors qu'à mon besoin je me veux servir d'elle,

APRE's beaucoup de peine & d'efforts impuissans,
 Elle dit qu'Uranie est seule aimable & belle,
 Et m'y rengage plus que ne font tous mes sens.

SCARRON.

PAUL SCARRON, Poëte François, natif de Paris, fils d'un Conseiller du Parlement de la même ville, a fait l'admiration du temps où il a vécu. Quoiqu'il ait été fort incommodé de sa personne, & qu'il ait souffert toute sa vie, il paroît cependant dans ses ouvrages une gayeté qui semble lui être naturelle : c'est ce qui a fait dire à Balsac, qu'il avoit été plus loin dans les maux que les Stoïciens, puisqu'ils se contentoient de paroître insensibles dans les douleurs, & que Scarron étoit gai, réjouissoit & divertissoit tout le monde dans ses souffrances. Ses ouvrages en Vers burlesques le témoignent assez. Et quoique ce style n'ait pas été bien reçu de tout le monde, il faut avouer cependant que Scarron a donné à ce genre d'écrire tous les agrémens dont il étoit susceptible. Il y a des traits fort divertissans & fort singuliers dans ses ouvrages : mais il est inégal, & ne se soutient pas par tout. On dit qu'il a donné à l'*Eneide de Virgile*, dans le genre burlesque, le même rang qu'elle tient dans le

sublime , parce que les graces badines & folâtres de *Scarron* égalent les beautés graves & serieuses de *Virgile*. Ce qui a contribué à l'estime presque générale que tout le monde a eue pour lui , c'est qu'il s'est fait original dans son genre ; & que ceux qui l'ont voulu imiter dans sa maniere d'écrire , y ont échoué.

Il eut pension du Cardinal de Richelieu , qui fut charmé de la requête qui commence par ces vers :

TRES-humblement vous présente requête
 Un qui n'a pas beaucoup l'esprit en feste ;
 Car de fortune il est trop mal mené :
 Fils malheureux d'un pere infortuné ;
 Paul , fils de Paul , à qui le nom d'Apostre
 Sied maintenant bien mieux qu'à pas un autre.

Il eut aussi une pension de la Reine Régente Anne d'Autriche. Son mérite & les liaisons étroites qu'il a eues pendant sa vie avec des personnes de la première qualité , conserveront sa mémoire à la postérité. Il mourut à Paris le 14 octobre 1660.





SCARRON.

STANCES BURLESQUE.

A MADEMOISELLE DU LUDE.

BEL enfant de quinze ans, dru comme pere &
mere,

Aimable comme un ange, ou deux,
Que le fils de celuy qui sera ton beau-pere
Se pourra dire un homme heureux !

ILS ont fait de leur mieux, ceux qui t'ont mise au
monde ;

Et t'ont faite avec tant d'appas,
Que, s'ils vouloient tâcher d'en faire une seconde,
Je crois qu'ils ne le pourroient pas.

QUAND pour me faire voir ton aimable visage,
Tu te baiffas sur un genou,
Si je n'avois esté des hommes le plus sage,
J'en aurois esté le plus fou.

Tome V.

Z

SE mocque qui voudra , je dis lors en moy-mesme !
 Le bon Dieu me veuille garder !
 Et si j'eusse eu des mains, à tes pieds triste & blesme,
 Ma foy , je m'allois poignarder.

TON visage est divin , & ta taille est divine ;
 Enfin tout ton corps est divin :
 Et si l'on doit juger de l'esprit par la mine ,
 Tu dois en avoir du plus fin.

TOUS tes trésors cachez , tous tes trésors visibles ;
 Sont dignes des desirs d'un roy :
 Et les grands de la cour seront des insensibles ,
 S'ils ne courent les champs pour toy.

PRINCES , marquis & ducs , si l'infante du Lude,
 Que vous adorez à genoux ,
 Pour vostre grand malheur se mesle d'estre rude ,
 Mon Dieu , que sera-ce de vous !

SES yeux feront bien pis que les duels en France :
 Et quiconque les pocherait ,
 Pour affoiblir un peu leur trop grande puissance ,
 Peut-estre vous obligerait.

TOUT aimables qu'ils sont , vous en mourrez sans
 doute ;
 Pas un de vous n'échappera.
 O trois fois bien heureux ceux qui ne verront goutte
 Tant que leur regne durera !

MAIS puisque votre mort est un mal nécessaire ,
Et que c'est un arrest donné ,
Choisissez une mort qui ne soit point vulgaire ,
Digne d'un amour raffiné.

SI vous vouliez un jour vous pendre à la fenestre ,
Quoiqu'on n'en use plus ainsi ,
Que sçait-on ? Ses beaux yeux vous pleureroient
peut-estre ,
Et vous auriez bien réussi.

PENDEZ-vous donc bien vite , afin qu'elle vous
pleure :
Et de sa part , je vous promets ,
Si vous êtes pendus seulement pour une heure ,
Que vous le ferez pour jamais.

AU reste , en vous pendant , témoignez du courage ;
Faites la chose avec honneur ,
Sans brandiller des pieds , ou changer de visage ,
Comme tous les hommes sans cœur.

QUANT à moi , si j'étois seulement bon à pendre ,
Je n'aurois pas tant attendu :
Mais je ne fus jamais assez vain pour prétendre
A l'honneur d'estre un beau pendu.

O bel ange , pour qui toute la cour soupire ,
Z ij

Dont j'ai grande compassion,
 A six vingt ans d'ici puiffé-je encore écrire
 Des vers à ton intention.

S O N N E T.

UN AMAS confus de maisons ;
 Des crottes dans toutes les rues ;
 Ponts ; églises ; palais ; prisons ;
 Boutiques bien ou mal pourveues ;

FORCE gens noirs , blancs , roux , grisons ;
 Des prudes ; des filles perdues ;
 Des meurtres , & des trahisons ;
 Des gens de plume aux mains crochues ;

MAINT poudré qui n'a point d'argent ;
 Maint homme qui craint le sergent ;
 Maint fanfaron qui toujours tremble ;

PAGES ; laquais ; voleurs de nuit ;
 Carrosses , chevaux ; & grand bruit :
 C'est là Paris : Que vous en semble ?



SONNET.

Sur les Affaires du Temps.

LE ROY s'en est allé, son Eminence aussi :
Le courtisan escroc, sans contenter son hoste,
Jurant qu'à son retour il comptera sans faute,
Picque le grand chemin en bottes de Rouffy.

LES officiers du Roy sont fort rares icy :
Et la gent de Justice, & celle de Maltofte,
A le haut du pavé, & va la teste haute,
En l'absence du Roy, qui va vers Baugency.

LES fauxbourgs ne sont plus infectez du soudrille :
Enfin, toute la cour vers la Guyenne drille.
Les uns disent que si, les uns disent que non ;

ON dit que l'on va faire un exemple en Guyenne ;
On dit que sans rien faire il faudra qu'on revienne :
Et moy, je voudrois bien avoir un bon melon.



 VERS DE MADEMOISELLE DE LEUVILLE.

A L'AUTEUR.

S CARRON ne te plains point d'avoir le cou tortu,
 Les nerfs tout retirés, & le dos tout bossu.
 Je t'offre de troquer, moy qui suis assez droite,
 Ma taille sans défauts pour ton corps de squelette,
 Pourveu que ton esprit veuille chez moy loger.
 C'est ainsi que j'entends & que je veux changer.

REPONSE A Mlle. DE LEUVILLE.

V OUS ne sçavez ce que vous faites,
 Toute aimable Leuville, ou je n'y connois rien,
 Estant faite comme vous estes,
 De vouloir faire un troc de vostre corps au mien.

QUAND pour troquer sans avantage,
 Vous auriez de retour mon esprit de rimeur,
 On ne vous croiroit pas bien sage;
 Et moy, je passerois pour un grand affronteur.

D'UN esprit fait comme le nostre,
 Peut-estre feriez-vous quelques vers malheureux:
 Et moy, d'un corps comme le vostre,
 Je ferois aisément des hommes bienheureux.

EPIGRAMME.

JE VOUS ay prise pour un autre.
 Dieu garde tout homme de bien
 D'un esprit fait comme le vostre,
 Et d'un corps fait comme le mien.

CHANSON.

PHILIS, vous vous plaignez que je n'ay point
 d'esprit

A vous parler de mon martyre ;
 Hélas ! ignorez-vous qu'un mal que l'on peut dire
 N'est jamais si grand que l'on dit ?

UN amant dit assez quand il est interdit ,
 Quand il languit , quand il soupire :
 Mais apprenez , Philis, qu'un mal que l'on peut dire
 N'est jamais si grand que l'on dit.



CHANSON.

Deux yeux noirs , deux fripons ,
 Deux petits Abyssins ,
 Deux larrons assassins
 Font de moy des charbons.
 Hélas ! hélas !
 Je suis bien las
 D'estre l'adorateur
 De qui m'assassine.
 Ils m'ont gasté le cœur
 Avec la poitrine :
 Ils m'ont gasté le cœur
 Avec la poitrine.

UN fameux écrivain ,
 Qui durant le blocus
 A gagné force écus ,
 Et n'en est pas plus vain ,
 M'a mis au net
 Un beau Sonnet ,
 Dont les vers toucheront
 Ma duré maistresse.
 Ils la baptiseront
 Du nom de tygresse :

Ils la baptiseront
Du nom de tygresse.

ON ne peut les fléchir :
Contre eux les triolets ,
Doux propos & poulets
Ne font rien que blanchir.

 Ange plaisant ,
 Mais malfaisant ,
Belle au cœur carnassier ,
 Regardez mes peines.
Hé quoy ! point de quartier ?
 Vos fièvres quartaines.
Hé quoy ! point de quartier ?
 Vos fièvres quartaines

CH AN S O N .

Sur le blocus de Paris.

MA FOY , nous en avons dans l'aïe.
Les Frondeurs nous la baillent belle.
Malle-peste de l'Union !
Le bled ne vient plus qu'en charette.
Confession , Communion :
Nous allons mourir de disette.

Tome V.

Aa

QU'EN dites-vous , troupe Frondeuse ,
 Moitié chauve , moitié morveuse ?
 Où sont donc tous vos gens de main ?
 Avec six ou sept cent mille hommes ,
 A peine trouvons-nous du pain ,
 Pauvres affamez que nous sommes .

D E'S les premieres Barricades ,
 Sans recommencer les Frondades ,
 Il falloit bien prendre son temps ;
 Et non pas , comme des jocrisses ,
 En soudrilles & capitans ,
 Dépenser toutes vos épices .

TANDIS que le Prince nous bloque ;
 Et prend bicoque sur bicoque ,
 Et nos rivieres haut & bas ;
 Nous ne nous amusons qu'à faire ,
 Au lieu de sieges & combats ,
 Des Chançons sur laire-lan-laïre .

Nos chefs & nos braves cohortes
 N'ont pas si-tost passé les portes ,
 Qu'ils les repassent vîtement .
 Nout mettons nos gens en bataille ;
 Le Polonnois & l'Allemand
 Cependant croquent la volaille .

USONS bien de la Conférence ;
 Remettons la Paix dans la France ,
 Où tout est , vous m'entendez bien.
 Finissons la guerre civile ;
 Et que le pain quotidien
 Revienne à Paris la grand' ville.

DANS toute la France on s'étonne
 Que votre intention si bonne
 Vous succede si pauvrement ;
 On y trouve beaucoup à mordre.
 Six semaines de reglement
 Font pis qu'un siècle de désordre.

TRIOLET CONTRE LES FRONDEURS.

IL FAUT désormais filer doux ;
 Il faut crier miséricorde.
 Frondeurs , vous n'estes que des fous.
 Il faut désormais filer doux.
 C'est mauvais présage pour vous ,
 Qu'une fronde n'est qu'une corde.
 Il faut désormais filer doux ;
 Il faut crier miséricorde.

 C A R T E L D E D E F Y.

Sur les Sonnets de JOB & d'URANIE.

EN QUALITE' de Jobelin,
 Et de serviteur très-fidèle
 De feu Job, dont je suis très-indigne modèle,
 Je soutiens que l'esprit malin,
 En matiere de Job, qui ne fit rien qui vaille
 (A bien considérer que c'est un Saint qu'on raille);
 N'est pas tant à blâmer, la diablerie à part,
 Que quiconque sur Job exerce son brocard.
 Je soutiens qu'on devroit laisser en patience
 Ce Job, qui de souffrir nous apprit la science;
 Et bien considérer que Job
 Estoit proche parent d'Isac & de Jacob.
 Passe, sur une *Voiture* & sur un *Benserade*
 D'exercer la turlupinade :
 Mais de mettre avec eux Job en capilotade ;
 C'est envers Job trop manquer de respect ;
 Et grandement faillir aux sonneurs de rebec,
 Tant en leur plume qu'en leur bec.
 C'est prendre mal une chose bien dite
 Par cette princesse d'élite,
 En qui le sang égale le mérite.
 N'allez donc plus mêler ce grand Prince Huffite

Dans le conflit de vos Sonnets ;
 Messieurs les Sansonnets.
 Si de cccy quelqu'un s'offense ,
 En prose , en vers , ou bien de vive voix ,
 Je luy donne le choix ,
 Et m'offre à le combattre à toute outrance ;
 Sur le sujet de Job , mon bon patron.
 Je m'appelle Scarron :
 Je loge à la seconde chambre ,
 Tout vis-à-vis l'hôpital saint Gervais.
 Quoy que perclus de plus d'un membre ;
 Si quelqu'un en fait le mauvais ,
 Qu'il se montre ou se nomme :
 Il a trouvé son homme.

A UNE GRANDE PETITE DAME.

DAME d'esprit aigre-doux ,
 En oraison si parfaite ,
 Dame faite comme vous
 Doit respecter un Poëte.



B I L L E T.

VOUS estes convié jeudy
 Dedans ma chambre après midy,
 De venir célébrer l'orgie.
 D'Artige le Pere Conscrit,
 Dont les chansons ont tant d'esprit,
 Qu'on les croit faites par magie ;
 Et le bon Deslandes payen,
 Qui juge & qui déguaine bien,
 Honoreront la tabagie.
 Dame Picard y brillera ;
 Et le grand Flotte y chantera
 Des chansons avec énergie.
 Moy-mesme aussi j'y chanteray ;
 Et les autres réjouiray,
 Nonobstant ma triste effigie.
 Enfin dans ma chambre on rira,
 Boira, mangera, causera.
 Mon Dieu ! que n'est-elle élargie !



SONNET OU EPITAPHE.

CY GIST qui fut de bonne taille ;
Qui sçavoit danser & chanter ,
Faisoit des vers vaille que vaille ,
Et les sçavoit bien réciter.

SA race avoit quelque antiquaille ;
Et pouvoit des héros compter ;
Mesme il auroit donné bataille ,
S'il en avoit voulu tâter.

IL parloit fort bien de la guerre ,
Des cieux , du globe de la terre ,
Du droit civil , & droit canon ;

ET connoissoit assez les choses
Par leurs effets & par leurs causes.
Estoit-il honneste homme ? Ah ! non.



C O U R A N T E.

ADIEU, belle Cloris :
 Il faut parler François.
 Après quatre ou cinq mois,
 Vous prétendez me payer d'un souris.
Ah! ce n'est pas ainsi que l'on vit à Paris.
 Parlez : car si je sors,
 Ouvrez ou fermez vostre porte,
 Il ne m'importe,
 Et feray dehors :
 Et je veux bien
 Que le Diable m'emporte,
 Si, cela fait, vous m'estes jamais rien.

ME venir rire au nez,
 Est un petit présent
 Qui n'est pas suffisant
 De radoucir mes esprits mutinez,
Durant quatre ou cinq mois un peu trop mal menez.
 Je veux absolument
 Qu'on ferme jour & nuit la porte,
 Et qu'on ne sorte
 Que très-rarement :
 Car je sçay bien,
 Ou le Diable m'emporte,
 Si vous sortez, que je ne tiens plus rien.

EPISTRE

A MONSIEUR SARAZIN.

SARAZIN,
Mon voisin,
Cher amy,
Qu'à demy
Je ne voy,
Dont, ma foy,
J'ay dépit
Un petit ;
N'es-tu pas
Barabas,
Busiris,
Phalaris,
Ganelon
Le felon ;
De sçavoir
Mon manoir
Peu distant ;
Et pourtant
De ne pas
De ton pas,
Ou de ceux
De tes deux

Chevaux gris
Mal nourris,
Y venir
Réjouir
Par tes dits
Ebaudits,
Uu panvret
Très-maigret,
Au col tors,
Dont le corps
Tout tortu,
Tout bossu,
Surané,
Décharné,
Est réduit
Jour & nuit
A souffrir,
Sans guérir,
Des tourmens
Véhémens ?
Si Dieu veut,
Qui tout peut,
Dès demain,
Mal Saint-Main
Sur ta peau
Bien & beau
S'étendra,
Et fera

Tout ton cuir
Convertir
En farcin.
Lors mal sain
Et pourry ,
Bien marry ,
Tu seras ;
Et verras
Si j'ay tort
D'estre fort
En é moy
Contre toy.
Mais pourtant ,
Repentant
Si tu viens ,
Et te tiens
Un moment
Seulement
Avec nous ,
Mon courroux
Finira ,
Et cætera.



A LA REYNE.

REYNE , dont la compassion
 Me rend depuis trois ans mes malheurs supportables,
 Faites-moy mettre aux Incurables ,
 Ou faites-moy bien-toft payer ma pension.

POUR servir Vostre Majesté ,
 Je fais ce que je puis pour estre bien malade :
 Je mangeray poivre & salade ,
 Si vous trouvez encor que j'ay trop de santé.

JE ne regarde plus qu'en bas ;
 Je suis torticolis ; j'ay la teste penchante.
 Ma mine devient si plaisante ,
 Que , quand on en riroit , je ne me plaindrois pas.

VOUS-mesme , me voyant ainsi ,
 Encor que vous ayez pitié de mon martyre ,
 Vous ririez : & vous voyant rire ,
 Je vous honore trop , pour n'en pas rire aussi.

MAIS je vous ferois trop d'horreur ,
 En offrant à vos yeux mon étrange figure.
 Si vous la voyiez , je m'assure
 Que vous m'estimeriez un Malade d'honneur.

ON m'entend jour & nuit crier ,
Comme si je souffrois en mon corps l'estrapade.
Enfin je suis si bon Malade ,
Que j'ay peur qu'on me dise, On ne vous peut payer.

REMERCIEMENT A LA REYNE.

REYNE, de qui j'ay tous les ans
Cinq cens écus beaux & pesans
En bonne & loyale monnoye ,
Dont je n'ay pas petite joye ;
Pour rendre à Vostre Majesté
Ce que mérite sa bonté,
Dieu, qui chérit les misérables,
Et reconnoist les charitables,
Fera, n'en doutez nullement
(Si l'on veut j'en feray serment) ;
Qu'à cinq cens écus par année
Nostre carcasse décharnée
Aura de vous vingt mille écus.
J'en auray plus, si je vis plus.
Et pour vous, charitable Reyne,
Vous irez jusqu'à la centaine :
Et si vous allez plus avant,
N'allez pas plaindre vostre argent.

La somme est grosse , en conscience :
 Mais , si Dieu le veut , patience.
 Et mesme , s'il la veut hauffer ,
 Donnez toujourns sans vous lasser.
 Je ne seray point las de prendre ,
 Ny si sot que de vous le rendre ;
 Ny Bertillac le Tresorier
 Ne sera point las de payer.
 Il n'est Tresorier qui ne prenne
 De bon cœur cette longue peine ;
 Ny Reyne , a ces conditions ,
 Qui ne donne des pensions.

A MONSIEUR LE CARDINAL DUC

DE RICHELIEU.

TRES-humblement vous présente requeste
 Un qui n'a pas beaucoup l'esprit en feste ;
 Car de Fortune il est trop mal mené :
 Fils malheureux d'un pere infortuné ;
 Paul , fils de Paul , à qui le nom d'Apostre
 Sied maintenant bien mieux qu'à pas un autre ;
 Car le bon-homme , avec son hocqueton ,
 Se voit réduit à besace & baston.

O grand Prélat, des hommes le plus sage,
Étonnement & gloire de nostre âge,
Je ne diray, car ce n'est pas assez,
Prélat passant tous les Prélats passez;
Car, & passez & présens tous ensemble,
Vous surpassez de beaucoup, ce me semble;
Mais je diray, Cardinal généreux,
Par qui la France est un état heureux,
De l'Eternel la bonté souveraine
De tels que vous ne fait à la douzaine,
Comme en vous seul, libéral, il a mis
Tout ce qu'il donne à ses plus chers amis;
Las! en moy seul, rigoureux, il assemble
Tous les malheurs qu'on peut avoir ensemble,
En permettant qu'il me soit avénu
Mal dangereux, puis qu'il est inconnu,
Et chose autant dangereuse tenue,
Bien qu'elle soit mieux que mon mal connue.
C'est Pauvreté, qui perd tous les esprits
Et tous les corps, quand par elle ils sont pris.
Elle me prit, lors que mon pauvre pere,
Qui de vous seul tout son salut espere,
Prit certain mal qu'on prend au Parlement;
Et qu'on ne prend ailleurs aucunement.
Ce mal, nommé le zèle des Enquestes,
Fait aujourd'huy grand mal à bien des testes;
Et croit celuy qui s'en trouve entaché,
Que trop parler ne fut jamais peché:

Et n'est rien tel que monter en tribune
 Pour discourir de la chose commune.
 Depuis ce temps, mon pere, ce dit-on,
 Crut qu'il falloit faire un peu le Caton.
 Quatre ou cinq fois, maudit soit sa harangue
 Que langue fit, & dont punie est langue :
 Car je croy bien que depuis ce temps-là
 Fort peu dequoy mettre sur langue il a ;
 Et moy, qui suis fils aîné de mon pere,
 Par préciput j'ay part en sa misere.
 O Barillon, Salo l'aîné, Bitaux,
 Vostre parler nous cause de grands maux.
 S'eussiez esté toujours Harpocratiques,
 Pas ne seroient les deux Pauls faméliques ;
 Ny Paul majeur ne seroit, comme vous,
 Loin de Paris contraint de planter choux ;
 Ny Paul mineur, malheureux cul de jatte,
 D'importuner le grand porte-Ecarlate.
 O grand Armand, plus grand que n'est le bruit
 Qui de vos faits est le plus noble fruit,
 Si vous avez fait quitter la campagne
 Au Roy tanné qui commande en Espagne,
 Mon pere, hélas ! qui vous crie mercy,
 La quittera, si vous voulez aussi ;
 Et reviendra sans mulet ni bagage,
 Un seul Saint Paul faisant son équipage,
 Droit à Paris boire à vostre santé ;
 Car vous l'aurez certes bien mérité.

Quant

Quant est de moy , qui n'ay plus que la langue ,
 Je voudrois bien vous faire ma harangue :
 Mais je ne puis marcher ny peu ny prou ,
 Ne remuant ny pieds ny mains ny cou.

CE , Monseigneur , considéré ; vous plaise ,
 Vous par qui seul je puis estre à mon aise ,
 Avoir égard que l'Apostre Scarron ,
 Bien que son nom rime au grand Montauron ;
 N'est pourtant pas riche à la Montauronne ;
 Ains un vieillard que misere environne ,
 Et que misere enfin accablera.
 Mais , si Dieu plaist , vostre Eminence aura
 Compassion d'un vieillard misérable ,
 Qui fut plutôt malheureux que coupable.
 Permettez donc que ses membres vieillis
 Soient vûs encor dessus les Fleurs-de-Lys.
 Vous luy rendrez , certes , un bon office ,
 Et si vouliez que j'eusse un Bénéfice
 (Cecy soit dit seulement en passant) ,
 Je n'en serois , certes , méconnoissant :
 Car estre ingrat , ne fut jamais le crime
 De moy , qui suis pauvre en tout , fors qu'en rime ;
 C'est , en François , à dire qui n'ay rien.
 Donnez-m'en donc. Ce faisant , ferez bien.

FAIT à Paris ce dernier jour d'octobre ,
 Par moy Scarron , qui malgré moy suis sobre ,

L'an que l'on prit le fameux Perpignan,
Et sans canon la Ville de Sedan.

1642.

REMERCIEMENT A M. LE CARDINAL,

O D E.

GRAND Armand, à l'humble requeste
Que je n'osois te présenter,
On m'assure que tu fis feste,
Daignant sa lecture écouter.
Que Dieu te rende le fallaire
D'une action si débonnaire;
Et par des bonheurs inouis,
Te puisse être autant favorable,
Que ta sagesse incomparable
Est nécessaire au grand Louis!

PAR les grands biens que tu nous causes,
L'on voit que ton élection
Au gouvernement de nos choses
Se fit par inspiration.
Car depuis que nostre Monarque
T'a laissé gouverner sa barque,
En t'érigeant en favory,

Quoy que l'envie ait voulu faire
Contre ton fameux ministere ,
Nos Lys ont toûjours bien fleury.

PEUPLES , qui nous faites la guerre ,
Vous me semblez bien étonnez ,
Au lieu d'acquérir nostre terre ,
De n'acquérir qu'un pied de nez.
Perpignan n'est plus à l'Espagne ;
Sedan est ville de Champagne :
Et la gent qui porte Turban ,
Si l'on fait la paix ou la trêve ,
A grand peur qu'on ne vende en Grève
Cotrez parfumez du Liban.

L'EMPIRE, que le fer ravage ,
N'en peut quasi plus , ce dit-on ;
Et son pauvre Aigle sans plumage
Deviendra l'Homme de Platon.
Vrayement , bel oyseau de l'Empire ,
Vous ne pouviez rien faire pire ,
Que de vous dérober de nous.
Quittez , quittez la terre en friche
Du pays défolé d'Autriche :
La France est un pays plus doux.

ET vous qui regnez sur l'Ibere ,

Bb ij

Et voudriez bien regner icy ,
 Bien vous prend qu'en l'autre hemisphere
 Apartement avez aussy.
 Qu'en mer vostre Majesté monte ;
 Et qu'elle n'en ait point de honte.
 Allez au pays des Magots ;
 Et portez mainte bonne nippe
 Où feu monsieur Attabalippe
 Avoit jadis tant de lingots.

OU bien , sans faire le bizarre ,
 Sans trop faire du quant à moy ,
 Sans trancher du Roy de Navarre ;
 Demandez la paix à mon Roy.
 Vous vous tirerez nettes bragues ,
 D'entre nos invincibles dagues :
 Car , foy d'un qui ne ment jamais ,
 Je sçay que mon Roy redoutable
 Par son Ministre incomparable
 Est induit à faire la paix.

MALHEUR à quiconque machine
 Contre ce Prélat braquera !
 Pour forte que soit son échine ;
 Sa machine l'accablera.
 Ainsi l'échelle d'Encelade ,
 En sa malheureuse escalade ,
 Ayant perdus trois échelons ,

Ce pauvre frere à Briarée
Sur sa pauvre mere éplorée
Se laissa choir à reculons.

PAR l'exemple de trois ou quatre
Que vous avez fait soulever,
Dieu fait voir que qui croit l'abattre
Ne fait rien que plus l'élever.
Mais le Seigneur estant des nostres,
Vrayment l'on en verra bien d'autres:
Et j'ay peur, devant qu'il soit peu,
Que la gent Françoisé indiscrete
Dedans Madrid ne vous maltraite,
Et vous fasse crier au feu.

O toy, dont les soins & les veilles
Nous tiennent à l'abry des coups;
O toy, qui fais tant de merveilles,
Comment te remercions-nous?
Nous devons tout à ton mérite.
Et si le ciel, pour estre quitte
Vers ton insigne piété,
Ne te donne santé parfaite
Autant que je te la souhaite,
Je ne le tiens pas acquité.



E P I S T R E

A Madame de Hautefort.

J'AY beau faire du quant à moy :
 Si me trouvay-je en grand é moy ,
 Quand assis dans ma chaise grise ,
 Vis-à-vis de la Reyne assise ,
 Je me trouvay passe & défait ,
 Sans parure & sans attiffet.
 Que volontiers je donneroïis
 Quelque chose , si je l'avois ,
 Si mon col avoit esté lors
 Tant soit peu plus droit & moins tors !
 Car étrange estoit ma figure ,
 Comme mon esprit se figure ;
 Quoy que je me fusse efforcé
 D'estre veu bien là agencé ;
 Et que ma face enjolivée ,
 Dessus sa mâchoire lavée ,
 Eust eu quelques coups de rasoir.
 Et certes , il m'eust fait beau voir
 Avec une barbe malfaite ,
 Et menton comme une épouffette ,
 Scandaliser tel cabinet.
 Mais quoy que j'eusse museau net ;

Et qu'à deſſein de moins déplaire ,
Je me fuſſe au matin fait raire ;
Quoy qu'ébarbé, quoy que tondu ,
Je fus pourtant bien éperdu ;
Et quoy qu'aſſiſté d'un bon ange ,
Mon étonnement fut étrange.
C'eſt vous qui ce bon ange eſtiez ,
Dame Hautefort , qui m'aſſiſtiez ,
Et qui raſſuriez , toute bonne ,
Noſtre très-confuſe perſonne ;
Tant j'avois tous les ſens ravis
De me rencontrer vis-à-vis
De cet objet tout adorable ,
De cette Reyne incomparable ,
La meilleure que la France ait
Vû regner ſelon ſon ſouhait.
Contemplant ſon divin viſage ,
Je me ſentois dans le courage
Je ne ſçay quelle émotion
Pleine de vénération.
Elle avoit au bout de ſes manches
Une paire de mains ſi blanches ,
Que je voudrois , en vérité ,
En avoir eſté ſouffleté ,
En deût ma face ja flétrie
En paroître toute meurtrie.
Par cet échantillon ſi beau ,
Il faudroit du moins eſtre un veau

Pour ne juger que cette Reyne ,
 Corps d'yvoire , habillé d'ébene ,
 Est un corps aussi bien formé
 Qu'il est de belle ame animé ;
 D'une ame aux grandes choses née ;
 Maistresse de la destinée ,
 Dans l'heur & dans l'adversité
 Gardant toujours sa fermeté.
 Vous qui l'aimez plus que vous-mesme ;
 Vous que j'ose dire que j'aime
 Autant que quelqu'un peut aimer ,
 Oserois-je vous informer
 D'un petit moyen très-facile ,
 A Sa Majesté très-utile ?
 Car elle peut en empêcher
 Force honnestes gens de pécher ;
 Qui m'appellent par grand mensonge
 (Hélas ! j'en rougis quand j'y songe) ,
 Par tout monsieur l'Abbé Scarron.
 Mais j'en aurois esté larron ,
 Si je jouissois d'abbaye ;
 Car , hélas ! en jour de ma vie
 On ne m'a jamais rien donné ,
 Quoy que je sois ensoutané.
 Et depuis que robe je traîne ,
 Je compte près d'une semaine ,
 Quatre ou cinq mois & quatorze ans ;
 Dont les cinq derniers , peu plaisans ,

Font que je souhaite à toute heure
 Ou la mort, ou santé meilleure.
 Mais de mon office nouveau
 Mon destin me semble si beau,
 Que souvent, pauvre cul-de-jatte,
 Tout seul de rire je m'éclate ;
 Si bien que qui lors me verroit,
 Très-justement fol me croiroit,
 Non pour souhaiter abbaye :
 Car ce n'est pas grande folie
 Au misérable qui n'a rien,
 De souhaiter un peu de bien.

STANCES

A LA REYNE.

SSCARRON, par la grace de Dieu ;
 Malade indigne de la Reine ;
 Homme n'ayant ny feu ny lieu,
 Mais bien du mal & de la peine ;
 Hospital allant & venant ;
 Des jambes d'autrui cheminant ;
 Des siennes n'ayant plus l'usage ;
 Souffrant beaucoup, dormant bien peu,
 Et pourtant faisant, par courage,
 Bonne mine & fort mauvais jeu ;

PRIE humblement Sa Majesté
 De se remettre en la mémoire,
 Qu'au commencement de l'été,
 Alors que la cour devint noire,
 Il fut son Malade avoué,
 Dont le Tout-Puissant soit loué;
 Qu'on luy donna quelque espérance
 D'avoir un petit logement;
 Et tout aussi-tost, par avance,
 Qu'il en fit un Remercîment.

CE Remercîment, imprimé
 Chez Toussaint Quinet le Libraire,
 Devroit bien estre supprimé.
 Mais quelque effort qu'il ait pû faire,
 Par tout Paris il a couru:
 Chacun l'a dit, chacun l'a crû:
 A force de l'entendre dire,
 Il le croit luy-mesme quasi.
 Vous-mesme, ô Reine qu'il admire,
 Ne le croyez-vous point aussi?

GRANDE Reine, n'en croyez rien:
 C'est croire faux comme hérésie.
 Hélas! il s'en apperçoit bien,
 Dont vainement il se soucie.
 Chaque quartier maître Arragon
 Prend son argent comme un dragon.

Je suis Malade de la Reine ,
 S'écrie-t'il tout rechigné.
 Mais il veut avoir la main pleine
 Tout aussi-tost qu'il a signé.

CEPENDANT ce Malade exerce
 Sa charge avec intégrité :
 Pour servir Vostre Majesté ,
 Depuis peu l'os la peau luy perce :
 Tous les jours s'accroist son tourment.
 Mais il le souffre gayement ;
 Il fait sa gloire de sa peine :
 Et l'on peut jurer seurement
 Qu'aucun officier de la Reine
 Ne la sert si fidèlement.

Courante de Monsieur de Maulevrier.

BEL œil, dont les regards ne font qu'arquebuser,
 Et qui faites par jour plus de cent trous,
 Comme donc faites-vous
 Pour tirer tant de coups ?
 En quel amoureux magazin,
 Bel œil homicide, bel œil assassin,
 Prenez-vous tant de plomb,
 Et tant de poudre à canon ?
 Je croy qu'il vous en coûte bon.

SONNET.

SUPERBES monumens de l'orgueil des humains ;
 Pyramides , tombeaux , dont la vaste structure
 A témoigné que l'art , par l'adresse des mains ,
 Et l'affidu travail peut vaincre la nature ;

VIEUX palais ruinez , chef-d'œuvres des Romains ;
 Et les derniers efforts de leur architecture ;
 Colyssée , où souvent ces peuples inhumains
 De s'entr'assassiner se donnoient tablature ;

PAR l'injure des ans vous êtes abolis ,
 Ou , du moins , la plupart vous êtes démolis ;
 Il n'est point de ciment que le temps ne dissoudes ;

SI vos marbres si durs ont senti son pouvoir ,
 Dois-je trouver mauvais qu'un méchant pourpoint
 noir
 Qui m'a duré duré deux ans , soit percé par le coudes ;

Fin du cinquième Volume.

541588



